

Dominique LORMIER

# L'ITALIE EN GUERRE

## 1915-1918



ULYSSE

**Dominique LORMIER**

# **L'ITALIE EN GUERRE 1915-1918**

**préface de Trytan Mordrel.**



**ULYSSE Editions  
Bordeaux**

**Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite à**

**ULYSSE Editions, service Bulletin**

**29, Impasse Toussaint Louverture 33800 BORDEAUX**

**vous recevrez régulièrement et sans engagement de votre part le bulletin des nouveautés.**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

*A Ines tendrement...*

*« Ils allèrent comme l'aile qui ne laisse pas d'empreinte, au premier cri, la montagne était prise ! » (Devise de la 45<sup>e</sup> division italienne après la conquête du mont Sabotino.)*

Gabriele D'ANNUNZIO.

## **ERRATA**

**L'auteur cite plusieurs fois Ludendorff. :**

**Il faut lire Général Ludendorff et non Maréchal.**

## PRÉFACE

*Dans un paysage ravagé par la guerre, deux réseaux de tranchées se font face. Derrière le parapet, des hommes attendent résignés le moment de monter à l'assaut des positions ennemies. Les visages sont las et la peur brille dans les yeux. A l'heure dite, le général à moustaches donne le signal du départ et la fusée rouge s'élève dans le ciel comme une tache de sang. Montant par des échelles de bois posées contre le parapet, les soldats quittent l'abri de la tranchée pour courir en avant. A peine ont-ils fait quelques pas que les mitrailleuses ennemies ouvrent le feu, fauchant rang après rang, clouant les hommes encore valides au sol. A ce moment-là, pour faire repartir à l'assaut ses hommes, le général à moustaches donne l'ordre à ses propres mitrailleuses de tirer. Pris entre deux feux, les derniers survivants s'écroulent.*

*Cette scène du film Les hommes contre résume en une image tout ce que les non-Italiens savent de la participation de l'Italie à la Première Guerre mondiale. Incurie du corps des officiers, sacrifices vains d'hommes traités avec indifférence, insuffisance de l'armement lourd, etc. Ce tableau sera noirci par des auteurs comme Hemingway dont L'adieu aux armes est un compte rendu sans complaisances de la guerre sur le front de l'Isonzo et la défaite de Caporetto.*

*Plus tard, les péripéties militaires de la Seconde Guerre mondiale ne feront que renforcer l'image très négative du soldat italien. Pour tenter de rétablir la réalité des faits, la tâche de Dominique Lormier n'est pas simple.*

*En France, les historiens sont peut-être un peu plus mesurés, mais ils oublient complètement le rôle des « petites nations », au premier rang desquelles, l'Italie. La lecture des ouvrages anglo-saxons est aussi très instructive. Selon les Anglais, la Première Guerre mondiale a été gagnée par les Alliés dans les Flandres ; aux yeux des Américains, les G.I.'s ont battu l'Empire allemand à Saint-Mihiel, les Français se contentant de fournir le champagne de la victoire.*

*Il est temps de réparer cette injustice en ce 70<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de Verdun et des plus dures batailles sur l'Isonzo qui coûtèrent aux Italiens en une année plus de 400 000 hommes et dont la sanglante répétition (neuf offensives échelonnées entre juin 1915 - novembre 1916) est à la mesure du drame de Verdun.*

*Pourtant l'actif de l'Italie est loin d'être négligeable. Le terrain multipliait les chances de la défense autrichienne. Au nord, ils devaient escalader les contreforts des Alpes, des montagnes escarpées, à la vue des observations de l'artillerie impériale. A l'est, les Italiens se heurtaient à une succession de hauteurs dont chacune était une redoute hérissée de mitrailleuses.*

*Dans ses souvenirs de guerre Mussolini rappelle les difficultés dues au terrain : « Nos tranchées sont des trous creusés dans le roc, des abris exposés à toutes les intempéries. Tout y est provisoire et fragile. C'est vraiment une guerre de géants... Ce ne sont pas des tranchées qu'il nous faut enlever, mais des montagnes. Les rochers sont ici des armes aussi meurtrières que les canons. »*

*Des hommes qui se sont battus avec autant de courage contre un ennemi retranché dans des abris inexpugnables ne méritent pas la triste réputation qu'ils traînent encore. Ce soupçon d'incompétence militaire et de lâcheté des Italiens est pourtant récent. Souvenons-nous qu'une bonne partie de notre vocabulaire militaire est d'origine italienne, ne serait-ce que le mot « bataille ».*

*L'Italie ne s'étant pas constituée en état unitaire avant la fin*

*du XIX<sup>e</sup> siècle, les Italiens ne pouvaient pas briller sous leurs propres couleurs, mais ils servirent dans nombre d'armées. Par exemple le maréchal italien Montecucculi qui au service des Habsbourgs couvrit de gloire les armes impériales et défit Turenne.*

*L'armée sarde est la première que l'on puisse qualifier d'« italienne », composée paradoxalement de Savoyards et de Piémontais. Intégrée de 1797 à 1814 dans l'armée de la république Cisalpine, elle sera influencée par les méthodes militaires françaises et participera à toutes les campagnes de Napoléon. Après la fin de l'Empire français, cette petite armée constituera le noyau autour duquel s'organisera la résistance contre les étrangers, Russes, Français ou Autrichiens, pour obtenir la réunification de l'Italie sous la couronne piémontaise.*

*Un siècle de guerres pour l'unité italienne a forgé dans les épreuves le caractère profondément national des forces armées italiennes. Elles se sont constituées moins au service de la maison de Savoie qu'à celui d'une nation en devenir. Ce qui mobilise le fantassin italien c'est l'unité et l'intégrité de son pays. On le verra au lendemain de la défaite de Caporetto.*

*Exalté par une littérature nationaliste (comme De Amicis et ses grands succès du moralisme tricolore Vita Militare, Cuore) rappelant sans cesse les combats contre l'Autriche, le soldat italien se sent investi d'une mission sacrée : achever l'unité de l'Italie.*

*Lors de l'enchaînement fatal qui conduisit à la Première Guerre mondiale, l'Italie resta à l'écart, son alliance avec l'Allemagne héritée du XIX<sup>e</sup> siècle ne prenait effet que si le Reich était attaqué, ce qui n'avait pas été le cas. En conséquence, les Italiens ne voyaient aucun avantage à se battre aux côtés des Autrichiens et des Allemands dans un conflit qui ne les concernait pas directement.*

*Un autre fait encourageait les autorités italiennes à retarder leur entrée en guerre, les lacunes de la préparation militaire du pays. Les petites guerres coloniales menées avec de faibles*



*moyens ne pouvaient en rien se comparer au gigantesque affrontement que connaissait alors l'Europe.*

*L'État-major du royaume estimait qu'il fallait 1,3 million d'hommes en armes pour défendre les frontières du pays ; mais les arsenaux ne disposaient de fusils que pour seulement 400 000 soldats et les stocks de munitions n'avaient pas été refournis depuis la fin des opérations en Libye. Donnant raison à son futur adversaire Hötzenendorff, le généralissime Italien Cadorna avouait qu'en 1914 l'Autriche aurait trouvé une Italie désarmée et à sa merci.*

*Le gouvernement italien attendait de voir la direction que prenaient les événements militaires pour commencer des négociations avec les puissances les plus proches de la victoire. Pendant ce temps, les irrédentistes poussaient à l'intervention aux côtés des franco-britanniques. Mais le gouvernement cherchait à obtenir le maximum d'avantages avant de prendre partie. Les concessions, très limitées, des Alliés, conduisirent pourtant les Italiens à signer un protocole d'accord à Londres le 26 avril 1915 en s'engageant à entrer en guerre un mois plus tard. Il faudra l'infatigable activité des interventionnistes, au premier rang desquels l'ex-socialiste Mussolini et le poète d'Annunzio, pour convaincre une opinion publique majoritairement neutraliste que la guerre contre l'Autriche n'allait être qu'une promenade militaire qu'il valait la peine de tenter.*

*Les premiers temps furent faciles, les Autrichiens manquant de troupes avaient préféré abandonner du terrain pour se replier sur des lignes plus propices à la défense. De sorte que les Italiens se trouvaient face à des conditions géographiques très difficiles, le front formant un vaste arc de cercle : au nord, la muraille infranchissable des Alpes ; à l'est les défenses naturelles de l'Isonzo.*

*Un mois après l'entrée en guerre, l'attaché militaire français écrivait à son gouvernement : « Les Italiens n'ont aucune conscience de la nature de la guerre et se comportent comme s'il ne s'agissait que d'une campagne coloniale de plus. »*

*Au départ, un million d'Italiens faisaient face à 400 000 Autrichiens. Cette supériorité était plus apparente que réelle. Les impériaux avaient déjà près d'un an d'expérience de guerre et une moitié des forces italiennes couvrait l'autre moitié contre une offensive autrichienne dans les arrières. En effet, à tout moment, les Italiens pouvaient être attaqués dans le dos et enfermés dans une sorte de nasse, situation bien embarrassante.*

*L'insuffisance de la préparation de l'armée laissait augurer de grandes catastrophes. La supériorité quantitative de l'artillerie italienne était amoindrie par l'imprécision du tir et le manque de coordination avec l'infanterie ainsi que la médiocre qualité des munitions. Dans le domaine des armes légères, le déficit italien n'était pas moins criant : seulement trois mitrailleuses par régiment, contre neuf chez l'ennemi (ce dernier chiffre allait rapidement passer à vingt-quatre). Quant aux fusils, produisant seulement 2 500 armes par mois, les Italiens durent remettre en service les Wetterli, vieux de quarante ans !*

*La première opération sur l'Isonzo fut coûteuse, pour le gain de quelques milliers de mètres carrés. De juin à septembre, l'armée royale perdit 150 000 combattants et piétina devant les positions autrichiennes. La pause hivernale profitant à tous les combattants. Mais au printemps, le généralissime italien Cadorna reprit ses épuisantes attaques sur l'Isonzo. Une brusque offensive Impériale partie du Trentin, la Strafexpedition, manqua de peu de couper le front italien en deux. Pour se garder à l'avenir de toute mauvaise surprise, les Italiens conserveraient face au Trentin plus de 400 000 hommes.*

*Un des épisodes les plus intéressants fut celui des patriotes irrédentistes, sujets autrichiens, mais se battant dans l'armée italienne et qui furent faits prisonniers, principalement à l'occasion de cette Strafexpedition. Fabio Filzi, déserteur de l'armée autrichienne ; Damiano Chiesa, insoumis du Trentin et, le plus connu entre tous, Cesare Battisti. Celui-ci, né à Trente, devint socialiste et développa en territoire autrichien*

*une violente campagne irrédentiste. Il fut élu député au parlement de Vienne en 1911, il s'établit à Milan en 1914 et s'engagea dans l'armée italienne le 29 mai 1915. Après s'être courageusement battu, il fut fait prisonnier par les Autrichiens qui le condamnèrent à mort et le pendirent le 12 juillet 1916 dans sa ville natale. A la lecture des attendus de son jugement, Battisti prit la parole : « Je demande la grâce... la grâce d'être fusillé pour l'honneur de la devise que je porte. » Mais cette demande lui sera refusée.*

*Ces morts auront pour l'opinion publique italienne l'effet d'un coup de fouet. Elles prouvaient que la qualité d'Italien pouvait valoir la mort à ceux qui avaient décidé de tout sacrifier pour elle. Elles montraient aussi l'affrontement de deux conceptions de la souveraineté ; celle de l'Empire qui ignorait les nationalités et ne connaissait que des sujets du souverain ; puis celle du royaume d'Italie qui se basait uniquement sur le fait national poussé à outrance.*

*Le renforcement de l'armée allait bon train. Les effectifs atteignaient en 1916 deux millions de soldats contre 950 000 Autrichiens. Chaque homme disposait d'un casque en acier, les mitrailleuses, les canons et les munitions arrivaient en plus grandes quantités.*

*Toutefois les pertes répétées sur l'Isonzo minaient le moral des troupes. Parfois elles lâchaient pied devant l'ennemi, comme cette 35<sup>e</sup> division d'infanterie qui prit les jambes à son cou en jetant ses armes et qui ne sera arrêtée que par le feu des carabiniers. Deux années dans les tranchées avaient fatigué les troupes, les attaques vaines des positions autrichiennes paraissaient condamner l'armée italienne à s'épuiser sur l'Isonzo, sans jamais voir le résultat de ses efforts.*

*Profitant d'une accalmie sur le front oriental et les troubles en France, le commandement des Empires centraux déclencha une offensive en Italie, en mettant à profit les tout derniers acquis de la tactique. Ils mirent en ligne des divisions allemandes d'élite qui reçurent pour tâche de percer le front italien, de s'infiltrer dans les arrières et de semer la panique, laissant la*

*plus grande liberté d'initiative aux officiers sur le terrain.*

*Le 24 octobre 1917 se déclenchait l'offensive austro-allemande qui mènera les troupes impériales sur la Piave en capturant 300 000 prisonniers, l'armée italienne perdant 4 000 canons et 3 000 mitrailleuses. A lui seul, le bataillon commandé par le futur maréchal Rommel fit 10 000 prisonniers.*

*L'armée italienne avait dû faire face non seulement à une offensive ennemie, mais à une nouvelle tactique militaire, la Blitzkrieg avant la lettre, qui déconcerta les commandements italiens à tous les niveaux, désorganisant la défense et transformant pour la II<sup>e</sup> armée la retraite en débandade sans gloire en dépit du sacrifice de quelques unités, comme celle du général Villani qui y laissa la vie.*

*Mais l'Italie se ressaisit le long des rives de la Piave, organisant une puissante ligne défensive que les impériaux seront incapables de franchir. En quelques mois, le pays comble ses pertes, les volontaires affluent et les usines tournent à plein rendement pour remplacer le matériel perdu. Les Français et les Britanniques envoient des effectifs symboliques qui, pour l'honneur de l'Italie, n'auront pas à intervenir.*

*Après l'échec de la dernière tentative autrichienne en juin 1918 au cours de la seconde bataille de la Piave, le moral des troupes impériales est gravement touché. Le général Ludendorff écrivait : « Lorsque j'ai appris au deuxième jour de la bataille que l'offensive autrichienne avait échoué et que le groupe d'armées du maréchal Conrad ne pouvait faire un second effort, j'ai compris que l'on ne pouvait plus compter sur l'envoi de contingents autrichiens sur le front de France. En outre, il n'était pas certain que l'armée impériale puisse résister à une forte attaque italienne. Or, si l'Autriche tombait, comme tout nous portait à le croire, la guerre était perdue pour nous. »*

*Cette seconde bataille de la Piave qui vit l'échec de l'offensive autrichienne fut la majeure contribution italienne à la victoire de 1918. En privant les austro-hongrois de leur dernière*

*chance, les Italiens condamnaient en réalité l'Allemagne à la défaite.*

*Le 24 octobre, le généralissime italien Diaz lance l'offensive décisive. Plus d'un million d'hommes, appuyés par 10 000 bouches à feu, partent à l'assaut de l'ennemi. L'avance des troupes royales est irrésistible. Les combats sont acharnés. En quelques jours, les Impériaux perdent 95 000 hommes, Italiens 70 000 mais font 300 000 prisonniers. Caporetto est vengée. Les Italiens entrent enfin à Trente et à Trieste : l'Autriche-Hongrie vaincue signe un armistice le 3 novembre. La guerre est finie. Le dernier communiqué du Comando Supremo conclut par ces mots : « Les restes de ce qui constituait une des plus formidables armées du monde refluent en désordre le long de vallées qu'ils avaient envahies avec une orgueilleuse arrogance. »*

*La victoire italienne de Vittorio Veneto n'a pas forcé à elle toute seule la défaite des Empires centraux, laquelle s'inscrivait potentiellement dans la supériorité matérielle et humaine des Alliés, mais sans aucun doute elle a accéléré de quelques semaines, ou peut-être même de quelques mois, l'issue de la guerre en précipitant l'évolution des esprits en Allemagne. Sans cette victoire italienne, l'Entente aurait sans doute pu attendre le printemps 1919 et obtenir de meilleures conditions de paix.*

*L'armée italienne n'a pas démerité de la victoire. Faisant face avec courage à un ennemi bien retranché et compensant par son esprit de sacrifice les lacunes de sa préparation militaire, le soldat italien a obtenu de haute lutte la victoire contre son ennemi principal, l'Autriche. Grâce à Dominique Lormier, nous ne pouvons plus ignorer les gloires légitimes de l'Italie.*

**Trystan MORDREL**

Journaliste,

Rédacteur en chef de

*L'encyclopédie des armes*

Coordinateur de

*Troupes d'élite*

## AVANT-PROPOS

En déclarant la guerre à l'Autriche-Hongrie le 23 mai 1915, l'Italie mena résolument la guerre sur un front montagneux où seul le secteur du fleuve de l'Isonzo permettait d'entreprendre des opérations militaires d'envergure.

L'armée italienne lança de nombreuses offensives qui connurent un déroulement stérile et meurtrier. Devant enlever des positions élevées, où les Austro-Hongrois y avaient bâti de véritables forteresses (tranchées blindées, barbelés et casemates), l'infanterie italienne, appuyée par une artillerie peu nombreuse, fut saignée à blanc. L'un après l'autre, les bataillons sont montés à l'assaut, en s'ouvrant un passage à travers les barbelés à l'aide de leurs fusils et de leurs mains. Des régiments sont demeurés pendant des mois agrippés aux versants des montagnes où les Autrichiens leurs faisaient rouler de gros quartiers de roche des sommets.

Des héroïsmes admirables sont souvent demeurés dans l'obscurité. Ce sont des sacrifices soutenus jour après jour, où de temps en temps émergent des noms glorieux marquant le dur chemin accompli par l'armée italienne : le mont Nero, Gorizia, Asiago, le Carso, la Baïnsizza, la Piave et Vittorio Veneto.

Cet ouvrage tend à faire connaître le déroulement de cette longue guerre, mais aussi le courage de cette armée italienne si souvent critiquée, alors qu'elle joua un rôle déterminant dans la capitulation de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne en 1918. L'Italie termina la guerre avec 2 millions de soldats hors de combat, dont 651 000 morts et 500 000 mutilés !

---

Dominique LORMIER.

## CHAPITRE I

### L'ENTRÉE EN GUERRE DE L'ITALIE

L'Italie de 1914 est un pays complexé devant les autres grandes puissances européennes ; un profond sentiment national unit ce peuple à la recherche de conquête, tout en voulant écarter le risque d'un conflit.

Membre de la Triplice, elle est cependant en profond désaccord avec l'Autriche-Hongrie, l'Allié détesté, durant sa campagne coloniale en Libye ; l'Allemagne ne l'a même pas soutenue devant les critiques de la France et la Grande-Bretagne.

Un désir de grandeur n'est pas à exclure dans le cœur de ce peuple, Gabriele D'Annunzio en est un parfait représentant, où le « culte de la beauté » s'apparente à ses idées nationalistes ; selon lui, l'Italie doit avoir des droits indiscutables sur les pays méditerranéens qu'elle a jadis conquis et même civilisés.

L'Italie a de plus, elle aussi, le regard tourné vers l'est, l'Istrie et le Trentin, deux régions autrichiennes mais fortement italianisées qui sont les terres « irrédentes » du peuple italien ; un désir de rattachement est bien réel, et D'Annunzio, ainsi que quelques polémistes, dont un certain Mussolini, essaient de montrer la nécessité que ces deux régions « redeviennent » italiennes.

L'Italie éternellement rusée ne vas pas s'élancer aussitôt dans la guerre ; contrairement aux autres nations, elle attend les premières conséquences du conflit.

L'Allemagne n'a pu garantir son intervention, mais elle espère cependant la voir entrer en guerre de son côté.

L'Italie se trouve véritablement à « cheval » entre les propositions venant autant de la France que de l'Allemagne. En bref, les plus offrants seront ceux qui garantiront les plus grandes parts territoriales. Il est normal que l'Italie accorda son soutien militaire à la France et à la Grande-Bretagne puisque ses demandes reposaient sur l'Autriche-Hongrie.

L'adhésion italienne à la Triplice ne fut en vérité qu'un geste de mécontentement devant l'occupation française de la Tunisie (1882), mais le temps fait oublier les blessures, et cette alliance commença à gêner les nationalistes italiens faisant grand tapage pour s'écarter des Austro-Hongrois.

Ces deux pays ont des intérêts communs dans les Balkans, mais l'Autriche-Hongrie n'a nullement envie de partager ses ambitions, et lors de l'annexion de la Bosnie, elle n'offrira aucune compensation à l'Italie.

L'Italie supportait difficilement d'être ainsi ignorée par ses « Alliés », ce qui la fit basculer irrémédiablement vers de nouveaux amis, ennemis d'hier : la France et la Grande-Bretagne.

Malgré les causes favorables à une entrée en guerre, l'Italie attendit, discuta longuement puis piétina entre les conseils des socialistes, pour la neutralité, et les nationalistes pour la guerre.

Le 26 avril 1915, le traité secret de Londres, confrontant la France, la Grande-Bretagne et l'Italie, semble pourtant pousser cette dernière vers la fin proche d'une neutralité, jugée « égoïste » pour un pays comme l'Italie.

Mais c'est la couche populaire qui réveille le parlement italien de son sommeil où des bruyantes et grandioses manifestations en faveur de la guerre ont lieu le 14 et 17 mai ; pour la première fois, c'est le peuple lui-même qui demande l'inter-



vention. Les intellectuels comme Primoli, Federzoni, et surtout le poète D'Annunzio, eurent une influence qu'il ne faudrait pas nier.

Victor-Emmanuel III, roi d'Italie, pencha à son tour en faveur de la guerre.

Le parlement, impressionné par les manifestations et la décision du roi, vota aussitôt les crédits militaires et le ministre Salandra, neutraliste convaincu, ne put démissionner.

Le 23 mai 1915, l'Italie tient sa promesse aux Alliés en déclarant la guerre à l'Autriche-Hongrie, tout en ignorant de la déclarer à l'Allemagne.

Les promesses alliées sont importantes ; on reconnaîtra à l'Italie : le Trentin, l'Istrie et la domination totale de l'Adriatique. Un vieux rêve de réunir les anciennes provinces romaines de l'Antiquité.

Les Français espéraient beaucoup dans l'intervention italienne ; la guerre s'enlisait, l'Autriche-Hongrie en conflit avec l'Empire russe et la Serbie se verrait contrainte d'ouvrir un troisième front dans les Alpes.

## CHAPITRE II

### LE FRONT LE PLUS DIFFICILE DE LA GRANDE GUERRE

Le traité de Vienne de 1866 donnait à l'Italie une frontière qui ne pouvait lui être pire.

Les quatre cinquièmes de sa frontière étaient composés de montagnes couronnées de glace, séparées par des vallées qui s'ouvrent entre des murs à pic, sans routes faciles, où la bourrasque éclate souvent à l'improviste.

Presque partout, les Italiens étaient dans des conditions défavorables par rapport aux Autrichiens.

D'une part, ils devraient escalader la chaîne des Préalpes d'une hauteur considérable, en passant par des routes encaissées sous la vue de l'artillerie autrichienne. D'autre part, ils devraient attaquer des modestes collines aboutissant à des élévations toujours plus hautes, hérissées d'embûches et faciles à défendre.

La dernière partie de la frontière était composée de l'inhospitalier plateau de pierres du Carso, sans eau, résistant aux tranchées qui doivent briser le roc pour se creuser profondément. C'est une sorte de mer solidifiée de vagues pointues, où l'explosion d'un obus est centuplée quant à sa force par les éclats de pierres brisées.

Le général Cadorna, commandant en chef de l'armée italienne, écrivait avec raison : « Notre théâtre de guerre, excep-

tion faite pour le secteur de trente kilomètres environ qui va du débouché de l'Isonzo dans la plaine de Gorizia à la mer, était entièrement montagneux et avait les caractères de la haute montagne, à la seule exception du théâtre compris entre le lac de Garde et la vallée du Cismon et celui très limité, qui, de la cuvette de Tolmino, s'étend jusqu'au mont Sabotino. L'extrémité elle-même, plus exprimée, constituant la zone de passage plus facile entre la plaine du Frioul, d'un côté, Trieste et le cirque de Lubiana de l'autre, exception faite pour les collines d'accès aisé de l'amphithéâtre de Gorizia, est formée par le haut plateau du Carso, en grande partie nu, rocheux, aride, où dardent les rayons brûlants du soleil en été, balayé en hiver par la bise glacée, privé d'eau et de ressources. Il résulte de là que le théâtre des opérations tout entier, à cause de la nature du terrain et des conditions du climat était constitué par une région très difficile, propre à mettre à une dure épreuve la résistance de nos troupes, leur abnégation, leur constance. Il n'était certainement pas un théâtre de guerre en Europe qui approchât du nôtre pour les difficultés<sup>1</sup>. »

Le 23 mai 1915, en déclarant la guerre à l'Autriche-Hongrie, l'Italie ouvrait donc le front d'Europe, le plus terrible et le plus pénible que l'on puisse imaginer. Le secteur de l'Isonzo, qui terminait en partie la longue chaîne de montagne, commençait par le cirque de Plezzo et celui de Tolmino qui restaient un rude bastion montagneux allant au mont Nero et dont les pentes descendaient du côté italien jusqu'au fleuve torrentueux de l'Isonzo. Devant Tolmino, les Autrichiens avaient bâti une solide tête de pont avec les hauteurs de Santa Maria et de Santa Lucia.

Plus au sud, s'élevait le plateau de la Baïnsizza, couvert des forêts de Ternova, surplombant à pic l'Isonzo. Gorizia, petite ville autrichienne, s'était transformée en un bastion défensif, protégé au nord par les monts Santo, San Gabriele

1. Général CADORNA, *La guerra alla Fronte Italiana*.

et San Daniele, et au sud par les hauteurs carsiques et le mont San Michele.

Les points d'appui du camp retranché de Gorizia étaient, sur la droite de l'Isonzo, le gigantesque mont Sabotino dominant tout le terrain environnant, provenant du défilé de Plava pour déboucher dans la plaine de Salcano au nord de Gorizia, dont il constitue un faubourg avec deux routes allant à l'autre faubourg de Grafenberg.

La pente méridionale de la colline descend sur le village de Lucinio et ses deux cotes, la 184 et la 240, permettent de voir les va-et-vient de l'armée italienne.

Entre le Sabotino et le Podgora, les collines d'Olsavia et de Peuma, d'innombrables tranchées et de lignes de fers barbelés complétaient la défense Autrichienne, rendant difficile la tâche des Italiens.

Le bastion du Carso s'élevait derrière l'Isonzo, les positions élevées et choisies par les Autrichiens pour la première défense étaient le mont San Michele (cote 197), le mont Sei Busi (cote 118) et le mont Cosich (cote 113). L'arrière de ces hauteurs était couvert d'arbres sur certains endroits et, pour le reste, de roches arides, sans végétation, lieu misérable traversé par le profond ravin de « Vallone ».

Aucune fortification permanente n'existait sur le front de l'Isonzo. L'Autriche avait depuis plus d'un an creusé une forte ligne de défense, avec des casemates, des tunnels creusés dans la montagne, des tranchées blindées et une artillerie déployée au-delà de la crête du plateau, de manière qu'elle puisse se soustraire à la vue des Italiens.

La proclamation du commandement autrichien disait : « Nous devons défendre un terrain qui est fortifié par la nature. Devant nous, un grand cours d'eau ; à notre flanc, une ligne de hauteur d'où l'on peut tirer comme d'une maison de dix étages. Pensez aux montagnes qui sont toutes notre force<sup>2</sup>. »

2. WIEN, *Der Krieg gegen Italien*.

Le secteur de l'Isonzo était celui qui préoccupait le plus les Autrichiens. C'est ainsi que la ligne de défense fut construite avec soin. Les deux têtes de pont de Gorizia et de Tolmino furent dotées d'ouvrages en béton et en roc. Tout le long de ce front, on disposa une triple rangée de fers barbelés. Le général autrichien Lukatchich, qui fut chargé de la défense du secteur du Carso, nous fait savoir que : « Les premiers ordres pour fortifier le plateau du Carso furent donnés dès le mois d'avril 1915. On choisit comme ligne de défense le bord supérieur du plateau qui permettait de dominer parfaitement la plaine. Les travaux furent pénibles et fébriles. Les troupes dormaient le soir là où elles avaient travaillé la journée et les travaux n'étaient interrompus que pendant quelques heures. Quand les Italiens commencèrent leurs attaques, les défenses avaient déjà trois épaisseurs de barbelés, disposées en certains points sur cinq rangs successifs. Les tranchées étaient construites presque entièrement en pierre de façon à pouvoir abriter les soldats qui combattaient assis. Rien ne fut négligé pour créer des obstacles à l'adversaire. Le canal de Dossori, qui se détache de l'Isonzo près de Sagrado, se maintient parallèle à la voie ferrée qui court au pied du Carso, passe par Monfalcone et va déboucher dans la mer, fut coupé au moyen d'une mine. Grâce à des écluses opportunément ouvertes et à des obstructions, tout le terrain entre Ridipuglia et Vermigliani fut inondé<sup>3</sup>. »

A la mobilisation, l'Italie pouvait aligner sur l'ensemble du front 35 divisions, dont 14 furent affectées au secteur de l'Isonzo au sein de la II<sup>e</sup> armée, commandée par le général Frugoni occupant le Haut-Isonzo, et de la III<sup>e</sup> armée du duc d'Aoste sur le Bas-Isonzo. Au même moment, l'Autriche-Hongrie disposait de 22 divisions, dont 13 faisaient face aux Italiens sur l'Isonzo au sein de la V<sup>e</sup> armée du général Boroevitch. Ainsi, contrairement à ce qui a été souvent affirmé dès les premiers jours de la guerre, l'armée italienne ne disposait

3. Major HUBNER, *Les offensives de l'Isonzo*.

que d'une faible supériorité numérique que les Autrichiens compensaient largement par un terrain favorable à leur défense et d'une supériorité matérielle certaine.

L'armée italienne était pauvrement équipée et mal encadrée : 44 régiments sur 108 n'avaient pas de manteaux pour l'hiver, le fusil, était l'un des modèles les moins puissants utilisés par les belligérants, l'artillerie lourde était inexistante et l'ensemble représentait 550 batteries d'artillerie contre 782 pour les Autrichiens. Même situation pour les mitrailleuses où l'Italie n'en possédait que 600 contre 1 700 chez les Autrichiens.

Les cadres faisaient défaut, pour 900 000 Italiens mobilisés, on en trouvait seulement 40 000, alors qu'il en aurait fallu le double.

Le général Marazzi dira : « On partit à la guerre comme en 1848 en ignorant jusqu'à l'existence des nouveaux engins !<sup>4</sup> »

Une autre raison d'infériorité consistait par le fait que l'Autriche-Hongrie se trouvait en guerre depuis une année. Elle avait donc pu acquérir une forte expérience et une connaissance parfaite des nouvelles tactiques de la guerre, ainsi que du dernier matériel. Cependant l'armée italienne jouissait d'un excellent moral. Son unité était absolue, homogène et disciplinée, c'était une armée nationale avec une rancune féroce à l'égard des « anciens oppresseurs ».

Tandis que l'armée austro-hongroise représentait une mosaïque de nationalités qui allait peu à peu se désagréger sous les coups de la guerre. L'armée italienne était composée aussi d'unités d'élite comme les Alpini, troupe de montagne particulièrement bien entraînée, et des Bersaglieri, chasseurs à pied renommés pour leur endurance et la promptitude de leur mouvement. 52 bataillons d'Alpini et 67 de Bersaglieri étaient disponibles au début de la guerre.

4. MUSCO, *l'Isonzo 1915-1917*.

Les Austro-Hongrois avaient eux aussi leurs corps d'élite comme les *Alpenshützen* équivalant aux *Alpini*, renforcés par des chasseurs bavares.

Le plan d'opération des Italiens reposait sur un mémoire rédigé par le général Cadorna du 27 août 1914 : « L'élément militairement vivant de notre front devrait être le secteur de l'Isonzo. Sur le Trentin, défense stratégique accompagnée d'offensives secondaires pour améliorer notre situation défensive. Comme en Cadore et en Carnie<sup>5</sup>. »

L'Isonzo, qui était le secteur le moins montagneux du front italien, était donc la tâche principale aux armées italiennes (II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> armées).

La II<sup>e</sup> armée du général Frugoni, opérant entre le mont Maggiore et Gorizia, devait occuper au plus tôt Caporetto et pousser si possible vers le mont Korovrat et le Koroda. La III<sup>e</sup> armée du général Zuccari, remplacé le 26 mai par le duc d'Aoste, s'appuyait à l'aile droite de la II<sup>e</sup> armée jusqu'à la mer et devrait s'emparer des hauteurs de Médéa et des ponts de l'Isonzo, en assurant un important débouché pour ensuite attaquer les hauteurs de Sagrado. Toutes ces opérations devraient être énergiques et soudaines.

La conception fondamentale était de consolider en premier temps des positions sur les hauteurs à la droite de l'Isonzo. La II<sup>e</sup> armée devrait solidement s'installer sur les monts qui séparent l'Isonzo du Judrio, pour permettre à la III<sup>e</sup> armée de faire mouvement sans risquer d'être isolée à son aile gauche.

Pour le commandement austro-hongrois, l'intention principale était d'opposer un combat strictement défensif, particulièrement sur l'Isonzo, en espérant que les Italiens débouchant de Lubiana et exténués par la traversée en montagne se feraient prendre en tenaille par une la forte troupe austro-allemande. Cependant, le général allemand Falkenhayn émettait des doutes sur la facilité avec laquelle les Italiens se

5. Général CADORNA, *La guerra alla fronte Italiana*.

seraient laissés attirer dans un tel piège. L'avenir allait lui donner raison, et de toute manière il refusa d'apporter les 10 divisions allemandes demandées par les Autrichiens.

Le 27 mai, le général autrichien Boroévitch, commandant la V<sup>e</sup> armée sur l'Isonzo, donnait l'ordre à ses troupes de « conserver jusqu'au dernier homme, les positions de défense sur l'Isonzo<sup>6</sup>. » Pour le commandement austro-hongrois, les directions étaient simples : « Résistance tenace sur toute la frontière en abandonnant le moins de terrain possible ; en attendant de pouvoir attaquer<sup>7</sup>. »

Sur l'Isonzo, la V<sup>e</sup> armée avait l'avantage de mener une guerre sur des positions extrêmement faciles à défendre et longuement préparées à l'avance. Dans la nuit du 24 mai, la grande bataille commençait.

6. Major HUBNER, *Les offensives de l'Isonzo*.

7. WIEN, *Der Krieg gegen Italien*.



### CHAPITRE III

## LES PREMIERS BONDS OFFENSIFS SUR L'ISONZO

L'entrée en guerre de l'Italie fut un soulagement pour les Alliés qui connaissaient au même moment des situations militaires difficiles. La France et l'Allemagne s'immobilisaient dans une pénible guerre de tranchée, après les batailles de la Marne et des Flandres. Sur le front oriental, la Russie se remettait de sa sanglante défaite de Tannenberg. Dans les Balkans, la Serbie résistait aux assauts répétés des Austro-Hongrois. Tandis que dans les Dardanelles, l'expédition franco-anglaise semblait déjà être vouée à un échec.

Dans la nuit du 23 au 24 mai, le front italien entra dans la danse macabre européenne. Les troupes italiennes franchirent partout la frontière. Sur l'Isonzo, Caporetto fut occupé dans les journées des 24 et 25, comme les villages de Cormons, Versa et Cervignano. La 1<sup>re</sup> division de cavalerie poussait une reconnaissance vers le Bas-Isonzo où l'ennemi faisait sauter les ponts de Piéris. Le 26, Grado, sur la mer, était occupé. C'est sur le Haut-Isonzo que les premiers combats éclatèrent; le 31 mai, le bataillon d'Alpini Suse s'emparait du contrefort du mont Vrsitch au nord du mont Nero, et avec la même hardiesse enveloppait et enlevait des positions importantes du Vrata, comme la cote 2102.

La prise du mont Nero en serait alors le prochain objectif. Deux régiments hongrois tentèrent de rejeter dans le fond de la vallée les Alpini, mais leurs efforts se brisèrent devant une

résistance acharnée qui, selon l'expression même des Autrichiens, montra que les Alpini étaient déjà « des adversaires indomptables et parfaitement rompus à la lutte en haute montagne<sup>1</sup> ».

Des tentatives italiennes pour conquérir le massif de Sleme et du Mrzli furent un échec. A cinq reprises, entre le 28 mai et le 4 juin, les Italiens montèrent à l'assaut des fortes positions ennemies sur le Sleme et le Mrzli. Deux fois le soubassement de la cote 1186, juste au-dessus du Mrzli, fut enlevé; une première par des éléments de la brigade Modene le 31, une deuxième par le bataillon d'Alpini Pignerol le soir du 1<sup>er</sup> juin. La première fois, les Italiens furent contraints de se replier car pris sous un feu violent des Autrichiens. La deuxième, après avoir enlevé des tranchées de soubassement et avoir reçu en renfort le 12<sup>e</sup> régiment de Bersaglieri. Ce dernier tenta à plusieurs reprises de se hisser sur le Mrzli. Tout comme les brigades Modene et Salerne qui se battirent aussi avec courage en subissant des pertes élevées avec 96 officiers et 2 500 hommes tués ou blessés. Cependant, les Autrichiens conservèrent la crête qui allait dominer les positions italiennes jusqu'en 1917.

Les 2 et 3 juin, des tentatives sur le Sleme furent aussi un échec ; le bataillon d'Alpini Cividale qui l'escalada fut pris sous des avalanches de rocs que les Autrichiens firent rouler. La contre-attaque ennemie fut néanmoins repoussée et les Italiens firent une centaine de prisonniers. Une nouvelle tentative italienne sur la formidable côte se brisa devant la belle résistance des Alpenschützen autrichiens. On assista à une véritable guerre d'alpinistes se déroulant à 2 000 mètres d'altitude, où de part et d'autre on rivalisa d'héroïsme par des actions périlleuses et incroyables.

Le 16 juin, les Italiens enregistrèrent un véritable succès par la conquête du mont Nero à 2 245 mètres, le sommet le plus élevé de l'imposant massif qui tombe à pic sur la rive

1. WIEN, *Der Krieg gegen Italien*.

gauche de l'Isonzo. Le vaillant général Etna, qui commandait les Alpini de la II<sup>e</sup> armée, donna l'ordre le 14 juin d'escalader le mont Nero par le Vrata et le Kozliak. Dans la nuit du 15 au 16 juin, une compagnie du bataillon Suse, venant du Vrata de la cote 2 102, enlevait par un bel élan les tranchées ennemies de la cote 2 183 et capturait 200 hommes avec 12 officiers. Elle attaquait ensuite la cote 2 133 et s'en emparait.

La 84<sup>e</sup> compagnie du bataillon Exiles, qui avait quitté le Kozliak à minuit, se dirigeait vers le mont Nero à 2 245 mètres, et, à proximité des tranchées autrichiennes, bondissait au cri de « Avanti Savoie ! » sur les défenseurs qui n'opposèrent qu'une faible résistance.

La conquête du mont Nero par les Alpini suscita l'admiration chez l'ennemi. L'écrivain autrichien Schalek écrit dans son livre : « Quand on parle de cette splendide attaque enregistrée sans restrictions, dans l'histoire de notre guerre, comme un succès de l'ennemi, chacun ajoute aussitôt : Chapeau bas devant les Alpini, ils ont fait là un coup de maître !<sup>2</sup> » Le journal français *L'Illustration* rendit compte de ce fait d'armes en ces termes : « La prise de la haute cime du mont Nero, par les Alpini italiens, dans les premiers jours de juin, fut une opération d'une hardiesse à donner le vertige. Il fallait, en effet, s'avancer sans se faire entendre, en grimpant sur des parois rocheuses à pic, pour atteindre une position d'où on s'élancerait par surprise sur l'ennemi. Armés de fusil et de grenades, les Alpini devaient cependant éviter de tirer, afin de ne pas donner l'alerte. Les hommes de quelques détachements ôtèrent même leurs souliers et terminèrent pieds nus, dans l'obscurité, une ascension incroyable, qui les mènera à quelques mètres des retranchements autrichiens. Ceux-ci furent enlevés à la baïonnette. 500 Autrichiens furent capturés. »

Lors des premiers jours de la marche en avant des Italiens, l'ennemi avait clairement l'intention d'opposer une résis-

2. SCHALEK, *Am Isonzo*.

tance tout le long du fleuve de l'Isonzo. Cependant, la surprise sur laquelle avait escompté le général Cadorna joua de moitié, dans le sens que l'ennemi pensait que l'armée italienne n'aurait pas attaqué sans avoir totalement terminé sa mobilisation. Hors, dès les premiers jours de la guerre sur le Haut-Isonzo, les Alpini passèrent à l'attaque. Et le matin du 5 juin, les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> armées commencèrent les opérations pour le passage de l'Isonzo, de Plava à la mer.

Le 2<sup>e</sup> corps d'armée devait tenter le passage de l'Isonzo à Plava et attaquer le mont Sabotino et le Podgora. Le 6<sup>e</sup> corps avait pour mission de forcer le fleuve à Osteri del Ponte, au sud d'Olsavia, et de foncer vers Gorizia. Enfin les 11<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> corps devaient s'élancer sur le plateau du Carso, s'établir sur la rive droite en enlevant le mont Fortin, les hauteurs de Farra, de Sagrado et tenter de passer les ponts de Pieris. Les 5 et 7 juin, le 2<sup>e</sup> corps d'armée mena des reconnaissances vers la gare de Plava et le mont Sabotino. Cependant la construction de ponts pour passer l'Isonzo devint impossible sous le feu de l'artillerie autrichienne. Dans la nuit du 9, deux cents fantassins de la brigade Ravenne passèrent le fleuve sur des barques et se cachèrent dans des maisons et des abris. La nuit suivante, deux bataillons les rejoignirent et, sans attendre une seconde de plus, partirent à la conquête de la cote 383 qui s'élève juste au-delà du fleuve. Mais, à peine avaient-ils réussi à s'en emparer, qu'une contre-attaque ennemie les rejeta à leur point de départ.

Ils attendirent alors que l'ensemble de la brigade ait passé le fleuve. Le 12, la brigade au complet mena sept fois de suite des assauts sur un terrain très incliné, rocheux, broussailleux, contre des tranchées protégées par des barbelés, des mitrailleuses et des mortiers. Lorsque la plupart des officiers et des soldats furent décimés, on attendit les précieux renforts des brigades Forlì et Spézia amenant ainsi au complet la 3<sup>e</sup> division. L'attaque de la cote 383 fut de nouveau tentée le 15 et le 16, mais de nouveau repoussée. Enfin le 17, les vaillants de la

3<sup>e</sup> division parvenaient à s'y établir et à en chasser les Autrichiens de la 1<sup>re</sup> brigade de montagne et du 22<sup>e</sup> régiment. Les assauts italiens de la cote 383 à Plava amenèrent le commentaire suivant chez le général autrichien Boroevitch « Les troupes de la 3<sup>e</sup> division italienne ont effectué leurs attaques avec beaucoup de courage et de valeur, tellement que les troupes autrichiennes elles-mêmes ont dû apprécier leur conduite<sup>3</sup>. »

Les Italiens de la 3<sup>e</sup> division perdirent ce jour-là 93 officiers et 2 000 soldats. Les Autrichiens eurent 2 300 hommes hors de combat.

Les autres tentatives de traverser l'Isonzo à Canale et à Anhovo furent un échec devant les difficultés des berges du fleuve élevées et escarpées.

Le 6<sup>e</sup> corps d'armée se dirigeait vers Gorizia, par les pentes du Podgora et le bourg de Lucinio. Les 8 et 9 juin, la 11<sup>e</sup> division attaque à Podgora, dans des charges courageuses mais à chaque fois repoussées par les mitrailleuses autrichiennes. Un vieux garibaldien de 70 ans, Laverazari, se sacrifia héroïquement lors d'une des attaques en montrant à l'ennemi sa chemise rouge !

Le 10, la brigade Pistoia parvint cependant à se retrancher à mi-hauteur de la colline qui défend Gorizia.

La III<sup>e</sup> armée était passée elle aussi à l'attaque sur le Bas-Isonzo. La brigade de la Reine occupa le mont Fortin le 6, et la brigade Pise entra dans Gradisca. Mais le soir du 8, la tentative de traversée du fleuve fut arrêtée par l'artillerie ennemie, 100 Italiens furent tués sur un îlot où ils s'étaient abrités. Au sud, les tentatives de passage du fleuve furent plus heureuses, les troupes du 7<sup>e</sup> corps d'armée réussirent à passer l'autre rive en amont de Monfalcone, tandis que les 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> divisions se déployèrent jusqu'à Turriaco et Cassegliano. Le 8, l'avance vers le mont Sei Busi fut suspendue par les inondations provoquées par la rupture du canal Dottori. Tandis qu'une reconnaissance vers Sagrado fut arrêtée avec de

3. WIEN, *Der Krieg gegen Italien*.

lourdes pertes. Cependant, la brigade Messine entra le 9 dans Monfalcone. Une contre-attaque autrichienne fut repoussée à la Rocca et les Italiens enlevèrent la cote 98.

Ainsi se terminèrent les premières opérations de guerre sur l'Isonzo. Les troupes italiennes avaient remporté quelques succès avec les conquêtes du mont Nero, des cotes 383, 98 et l'occupation de Monfalcone. Mais la résistance autrichienne avait été partout tenace, comme le dit le général autrichien Krauss : « Dès les premiers jours de la guerre, au lieu d'une occupation hâtive et partielle, et, par conséquent, d'un front dépourvu de solidité, on avait érigé avec la volonté de résister à tout prix une première ligne de défense dont les occupants étaient bien décidés à ne pas céder un pouce de terrain<sup>4</sup>. »

Dès ces premiers combats apparurent les lacunes de l'armée italienne. Une artillerie lourde, insuffisante pour appuyer l'infanterie, des mitrailleuses inexistantes et aucun moyen efficace pour couper les barbelés ennemis, principal obstacle à toute progression rapide. La nature du terrain n'arrangea rien, comme le dit le général allemand Falkenhayn : « Les Autrichiens pouvaient résister aux attaques italiennes grâce à l'appui très fort fourni par le terrain choisi à l'avance pour la défense<sup>5</sup>. »

Pour Maurice Vaussard, historien français, « les résultats de pareils errements eussent pu être catastrophiques chez les Italiens, dans une armée au patriotisme moins affirmé, au courage moins spontané et moins ardent<sup>6</sup> ».

4. TRENKER, *La Guerre au Tyrol*.

5. FALKENHAYN, *Die oberste Heeresleistung*.

6. VAUSSARD, *Histoire de l'Italie contemporaine*.

## CHAPITRE IV

### LA PREMIÈRE OFFENSIVE DE L'ISONZO (23 juin - 7 juillet 1915)

Après un premier bond offensif sur l'Isonzo, l'armée italienne s'était heurtée aux deux têtes de pont autrichiennes de Tolmino et de Gorizia. Les réduire en était l'objectif principal pour envisager une marche victorieuse vers Trieste.

La II<sup>e</sup> armée devait attaquer les ouvrages de défense de Tolmino et le camp retranché de Gorizia. Tandis que la III<sup>e</sup> armée mènerait des assaut contre les positions du plateau de Carso et tenterait le passage du fleuve de l'Isonzo aux flancs du mont San Michele, véritable sentinelle autrichienne.

La II<sup>e</sup> armée disposait de 10 divisions et de 2 groupes d'Alpini ; la III<sup>e</sup> armée de 6 divisions. Les Autrichiens avaient moins d'effectifs avec 13 divisions mais disposaient d'une nette supériorité en artillerie.

De Gorizia à la mer, 9 batteries lourdes italiennes seulement devaient appuyer l'offensive ; alors que la V<sup>e</sup> armée autrichienne qui défendait le front de l'Isonzo possédait 30 batteries d'artillerie lourde ! Autant dire que mener une offensive avec des moyens aussi réduits ne pouvait que tuer inutilement des milliers d'hommes. Mais le front italien avait pour fonction principale, selon les Alliés, de fixer un maximum d'effectifs autrichiens qui seraient ainsi absents sur les autres fronts.

Les opérations commencèrent le 23 juin contre la tête de pont de Plava. Après une courte préparation d'artillerie, la brigade Emilie attaqua vers Globna. Elle fut décimée devant des défenses autrichiennes nullement affaiblies par la faible préparation d'artillerie italienne. Renforcée par la brigade Forlì, une nouvelle tentative fut aussi infructueuse ; clouée au sol par un feu meurtrier, la brigade Forlì perdit tous ses officiers et un tiers de ses soldats. Après l'occupation partielle de la cote 383, lors des premières journées de juin, les Italiens ne parvenaient pas à en déboucher. Les 25 et 26, ils tentèrent de nouveau des actions sous une pluie torrentielle qui n'eurent aucun résultat. Sur cette étroite bande de terre, si durement conquise, une situation dramatique frappait les Italiens. Le général commandant les brigades la décrit en ces termes : « En ce qui concerne la hauteur de la cote 383, nous n'avions en notre possession que la partie orientée vers l'Isonzo avec, pour base, un bout de route carrossable long d'un peu plus d'un kilomètre, ainsi que le sommet de cette cote 383 aux parois presque à pic, le long desquelles il était très difficile, presque impossible même, de monter et de descendre en ces jours de mauvais temps. Entre ces étroites limites, deux divisions étaient entassées avec les bataillons enchevêtrés en un inévitable désordre dans le peu d'espace qu'une dure expérience indiquait comme moins dangereux. Si une panique s'était produite au sommet, elle se serait communiquée en un clin d'œil le long de la pente et sur l'étroit espace au pied de la hauteur, tandis qu'il eût fallu des heures pour envoyer des troupes en haut. Entre la crête et le fleuve, aucune position de raccordement n'était possible et, sur le fleuve, deux passerelles sur lesquelles l'afflux d'une masse d'hommes n'aurait pas permis une évacuation assez rapide...

« Le bombardement était terrible d'autant plus que le feu de l'artillerie ennemie était allé croissant au lieu de s'affaiblir et les coups de l'adversaire étaient de mieux en mieux ajustés. Quelques-uns, tirés évidemment avec des bouches à feu à tir plongeant, atteignaient même l'espace estimé invulnérable



entre la route carrossable et le pied de la hauteur. De sorte que, chaque jour, tel ou tel élément de tranchée était frappé et bouleversé avec des morts et des blessés, et chacun de ces massacres impressionnait fortement les troupes. Les plaintes des blessés étaient entendues par tous et leur transport s'effectuait sous les yeux de tous.

« Les postes de secours, forcément installés au milieu des troupes, empoissés de sang, prolongeaient pendant des heures le spectacle de la douleur et de la mort...

« En outre, la vie des troupes devenait toujours plus difficile et plus dure. Certains corps avaient dû laisser leurs marmites en arrière, faute de moyens pour les transporter de sorte que, depuis plusieurs jours, ils consommaient leurs vivres de réserves. Les ravitaillements devaient se faire de nuit. De jour, c'était chose impossible...

« Les conditions hygiéniques devaient alarmantes car les troupes n'avaient jamais de repos, étant sans cesse sur le qui-vive ou en mouvement. L'enchevêtrement des unités ne permettait d'organiser aucun camp. Cloués sur leurs positions, soit pour combattre soit pour attendre, les soldats ne pouvaient satisfaire leur besoins que là où ils se trouvaient et l'air commençait à devenir pestilentiel. La puanteur des cadavres demeurés sans sépulture se faisait sentir sur les positions les plus avancées. Le nombre des malades augmentait de jour en jour<sup>1</sup>. »

Devant des conditions aussi pénibles, le gros des troupes reçut l'ordre de repasser la rive droite de l'Isonzo, en ne laissant sur la côte qu'un nombre d'hommes suffisant pour la défendre.

Devant Gorizia, la 4<sup>e</sup> division attaquait les hauteurs d'Olsavia-Peuma, tandis que les 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> divisions avançaient vers celles du Podgora. Dans ce secteur, l'artillerie italienne toujours aussi peu nombreuse n'obtint que des résultats secondaires, si bien que l'infanterie, s'élançant

1. Commandant TOSTI, *L'Italie dans la Guerre mondiale*.

héroïquement à l'assaut, se heurta devant des barbelés et des défenses intacts. Deux compagnies de la brigade Livourne à Olsavia furent décimées, il ne resta qu'un lieutenant comme officier survivant ! La brigade de Lombardie sur les collines de Peuma, celles du Roi et de Casale sur le Podgora, connurent un sort identique, toutes leurs tentatives furent repoussées contre les formidables défenses de l'ennemi. Les efforts se déplacèrent alors vers le mont Sabotino, véritable pilier de la tête de pont Gorizienne. La 4<sup>e</sup> division tenta de s'y hisser, mais ces efforts furent vains.

Après une brève suspension, les attaques reprirent le 5 juillet contre les hauteurs d'Olsavia et de Podgora. A découvert, les vaillants fantassins de la 11<sup>e</sup> division gravirent les pentes raides et boueuses, couvertes par endroits de broussailles, et arrivèrent devant les premières rangées de barbelés ennemies. Les volontaires qui y posèrent des tubes explosifs, pour y ouvrir un passage, furent presque tous abattus.

Le 6, la brigade Pérouse mena une attaque de la plaine de Lucinio à celle de Podgora qui se solda par un véritable massacre, plus d'un millier d'hommes tombèrent. Voici comment, de source autrichienne, est décrite la tentative audacieuse de la brigade Pérouse :

« L'avance hardie de la brigade Pérouse, en plein jour, fut effroyablement punie. Les assaillants ne subirent le feu des défenseurs qu'à trente pas, mais il fut si meurtrier qu'une grande partie du front d'attaque fut entièrement détruite. En même temps, le feu de l'artillerie se déchaîna en tempête sur les réserves en y faisant des vides considérables<sup>2</sup>. »

L'offensive se porta sur le plateau du Carso. Après être parvenu à stopper l'inondation du canal de Dottori provoquée par l'ennemi, les Italiens pouvaient prétendre à une avance sur le plateau. Dans la nuit du 24, cinq cents hommes de la brigade Pise parvinrent à passer le fleuve de l'Isonzo pour y rejoindre les troupes qui s'y trouvaient déjà. Dans la

2. WIEN, *Der Krieg gegen Italien*.

journée du 24, elles atteignirent Redipuglia. La 19<sup>e</sup> division, renforcée par la brigade Pise, repoussa une violente contre-attaque autrichienne, mais buta ensuite sur les défenses de Castelnuovo. Du mont Sei Busi à la mer, la 13<sup>e</sup> division occupait le village de Mandria en contrebas de Monfalcone.. Sur la gauche, la 14<sup>e</sup> avait enlevé les villages de Vermigliano et Selz, mais la crête des hauteurs environnantes demeurait inviolable.

Les troupes du Carso reprirent leur marche le 30 juin. Le 10<sup>e</sup> corps d'armée pour la conquête du mont San Michele et le 7<sup>e</sup> corps pour le plateau de Doberdo. Le 2 juillet, la brigade Sienna affronta les défenses de Castelnuovo aux prix de durs sacrifices ; elle finit même par n'avoir plus qu'un seul officier commandant la brigade ! Les efforts des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> divisions furent également vains pour s'emparer des positions élevées du Debeli et du Costich. Mais le 3 juillet, les 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> divisions enlevèrent les tranchées ennemies entre Castelnuovo et le mont Sei Busi, et repoussèrent des contre-attaques autrichiennes en faisant trois cents prisonniers.

Le 4 fut aussi une bonne journée pour les Italiens. La 21<sup>e</sup> division enleva la cote 170, tandis que les brigades Cagliari et Savona dépassaient la cote 89 et atteignaient le mont Sei Busi (cote 118). Au centre, le 31<sup>e</sup> régiment d'infanterie faisait trois cents prisonniers en forçant des défenses à Castelnuovo. La lutte pour la conquête du mont San Michele fut couronnée par le succès de la brigade reine qui s'en empara, mais elle en fut ensuite chassée. Par contre, la brigade Pise parvenait à enlever la première tranchée du mont San Michele, après un violent corps à corps et réussissait à s'y maintenir malgré les trois contre-attaques successives de l'ennemi. Pour accorder un répit aux troupes qui combattaient depuis quinze jours, les actions furent suspendues le 7 juillet sur le Carso.

L'offensive se porta alors sur le Haut-Isonzo, contre Tolmino. Le 4<sup>e</sup> corps d'armée avait repris les opérations pour compléter la conquête du mont Nero, en tentant de s'emparer

des crêtes du Maznik, du Sleme, du Mrzli et du Vodil qui descendent vers Tolmino, ainsi que les hauteurs de Santa Maria et de Santa Lucia. Le 2 juillet, après une forte préparation d'artillerie, 4 bataillons d'Alpini et la 8<sup>e</sup> division d'infanterie escaladèrent les rudes pentes et atteignirent la cote 1 000. Le matin du 4, la 7<sup>e</sup> division put conquérir le fortin autrichien sur les contreforts de Santa Maria ; mais très vite elle se trouva isolée de ses arrières sur des pentes très inclinées. Arrêtée sous les tranchées autrichiennes par le tir implacable des mitrailleuses et le lancement d'énormes blocs de roches, la 7<sup>e</sup> division ne pouvait se retirer des pentes totalement à découvert. Elle s'accrocha alors au terrain toute la nuit en subissant des pertes élevées.

Contre Santa Lucia, la brigade Bergame fut aussi durement éprouvée contre des troupes ennemies qui étaient protégées par des abris blindés et largement pourvus de mitrailleuses fauchant par centaines les Italiens. Dans ce secteur, les opérations furent également suspendues le 7 juillet.

La première offensive de l'Isonzo s'achevait en n'apportant que des maigres avantages territoriaux aux Italiens : dans la zone de Tolmino, une légère avance jusqu'au mont Sleme (cote 1000) et du Mrzli (cote 1356). A Plava, quelques progrès vers Globna. Devant Gorizia, l'occupation de quelques défenses. Sur le Carso, la conquête des cotes 170, 92 et 89, des pentes du mont Sei Busi, et la possession de Vermeigliano, Selz et de l'Adria-Werke.

Mais partout le terrain était rouge du sang des meilleures unités italiennes, sacrifiées dans des assauts contre des hauteurs couvertes de barbelés, de casemates et de mitrailleuses habilement dissimulées.

Cette première offensive coûta à l'armée italienne 19 000 hommes, pertes lourdes compte tenu des résultats. Cependant, l'armée autrichienne enregistra elle aussi des pertes élevées avec 22 000 hommes hors de combat. Au cours de ces combats, la V<sup>e</sup> armée autrichienne avait à tel point souffert qu'elle dut employer toutes ses réserves.

Ainsi la fixation tant attendue par les Alliés, d'une vingtaine de divisions autrichiennes sur le front italien, avait parfaitement réussi grâce au courage de l'infanterie italienne.

Le général autrichien Krauss dira « que ce fut pour le soldat autrichien un grand titre de gloire que d'avoir pris part à la première offensive de l'Isonzo<sup>3</sup> ». Cette déclaration est aussi un hommage, par le fait même, pour le soldat italien.

3. WIEN, *Der Krieg gegen Italien*.

## CHAPITRE V

### LA SECONDE OFFENSIVE DE L'ISONZO (juillet-septembre 1915)

La première offensive de l'Isonzo laissait l'armée italienne sur des positions difficiles. Accrochée sur les pentes du Mrzli qui protègent Tolmino, à l'étroit dans la tête de pont de Plava, bloquée devant Gorizia. Sur le Carso, elle se trouvait, juste adossée aux premiers contreforts du plateau, derrière de faibles abris de sacs de terre, constamment battue par l'artillerie autrichienne.

Après avoir mené d'importants préparatifs en creusant des tranchées, les trois corps d'armée de la III<sup>e</sup> armée reçurent 25 batteries d'artillerie lourde, insuffisantes encore pour un secteur de 20 kilomètres.

De Tolmino à la mer, les Autrichiens disposaient de 141 batteries d'artillerie.

Pour cette deuxième offensive, la II<sup>e</sup> armée, avec son 4<sup>e</sup> corps d'armée, devait occuper les monts Lemez et Smogar en direction du mont Rosso à 2 163 mètres. Le 2<sup>e</sup> corps élargi-

rait la tête de pont de Plava et attaquerait le mont Sabotino. Enfin le 6<sup>e</sup> corps devait attaquer les positions avancées de Gorizia. La III<sup>e</sup> armée avait pour objectif le mont San Michele.

Sur le Haut-Isonzo, le 4<sup>e</sup> corps d'armée avait une mission extrêmement difficile, devant les parois presque inaccessibles du Lemez et du Smogar. L'artillerie italienne était en plus insuffisante avec seulement 7 batteries, enfin les pluies torrentielles avaient rendu le terrain impraticable. Le 18 juillet, après une courte préparation d'artillerie, l'attaque des Alpini sur le Lemez et le Smogar se brisa devant les difficultés du terrain. Mais, sur le mont Rosso, les Alpini du bataillon Intra menèrent un combat de démon et parvinrent à enlever les positions septentrionales de mont. Puis le 21, renforcés par les bataillons Val d'Orco et Val Toce, les Alpini plantaient leur drapeau sur le sommet du mont Rosso après un effort surhumain. Lors de cette action, le commandant du bataillon Val d'Orco tomba à la tête de ses hommes.

Les Autrichiens reçurent, eux aussi, des renforts et engagèrent une série de contre-attaques. Trois fois de suite, le mont Rosso changea de main. Finalement, les Alpenschützen autrichiens restèrent maîtres du terrain. Plusieurs centaines d'hommes de part et d'autre avaient été tués et jonchaient les ravins des parois rocheuses. Les Alpini purent néanmoins s'installer sur la marge septentrionale du mont Rosso.

A Plava, entre le 18 et 23 juillet, le 2<sup>e</sup> corps d'armée tenta d'élargir la tête de pont de Plava. Ses actions sur le mont Sabotino, qui ne devaient être que des diversions, enregistrèrent un succès avec la conquête de la cote 513. Sur le Podgora, l'action du 6<sup>e</sup> corps fut plus violente. La brigade Casale enleva les positions ennemies de pentes du

Podgora. Le 19, la brigade Roi forçait la cote 240, mais en fut ensuite chassée par une brillante contre-attaque autrichienne. La brigade Pavie avait conquis dans la même journée deux lignes de retranchements sur les pentes sud-ouest du Podgora et parvenait, le soir de 20, à se hisser au sommet du Podgora. Les Autrichiens y menèrent des contre-attaques furieuses qui furent toutes repoussées et où les Italiens rivalisèrent de bravoure.

Pendant ce temps, sur le plateau du Carso, la III<sup>e</sup> armée avait engagé une lutte terrible pour la conquête du mont San Michele, véritable pilier de la défense du plateau. Le mont San Michele était abondamment couvert de défenses autrichiennes avec une série continue de tranchées aux noms divers (tranchée Neuve, tranchée Rouge, Blanche, tranchée en Equerre, etc.) et protégé par deux cotes, la 197 et la 170.

Dans l'après-midi du 18, le 10<sup>e</sup> régiment de la brigade Reine, appuyé par des unités d'assaut, les Arditi, s'élança sur la cote 170. L'ennemi surpris par la violence de l'attaque s'adonna à une fuite désordonnée. Le 9<sup>e</sup> régiment occupait au même moment sur la droite deux tranchées successives.

La lutte à la lisière du bois Capuccio fut sanglante ; le 19<sup>e</sup> régiment de la brigade Brescia perdit la moitié de ses effectifs et fut contraint de se replier. Le 31<sup>e</sup> régiment de la brigade Sienne connut un sort aussi dramatique devant les défenses de Castelnuovo et se replia en perdant le colonel du régiment.

Le 48<sup>e</sup> de la brigade Ferrare et le 39<sup>e</sup> de la brigade Bologne luttaient pour la possession de la tranchée en Equerre. Ces deux unités furent menacées d'être encerclées et durent suspendre leur action ; elles perdirent en plus leur général.

Le 19, les combats se rallumèrent sur le mont San Michele. L'attaque portant à droite du mont fut un succès. Le 31<sup>e</sup> d'infanterie enlevait les défenses de Castelnuovo et la 13<sup>e</sup> division avait conquis les tranchées latérales, avec



la capture de plusieurs centaines de prisonniers. Le 20, 3 bataillons mettaient le pied sur le sommet du San Michele, mais une division autrichienne, renforcée par une brigade de montagne, reprit le San Michele. Puis le 22, 12 bataillons autrichiens attaquèrent la cote 170, occupée alors par le 156<sup>e</sup> régiment d'infanterie de la brigade Alexandrie. Des renforts italiens accoururent et tombèrent sur le flanc de l'ennemi et le mirent en déroute ; 1 000 Autrichiens furent capturés.

Le 23, la brigade Acqui força les positions autrichiennes de Selz, au prix de trois attaques successives, et le 24, sur le mont Sei Busi, le 14<sup>e</sup> régiment occupa la cote 111, pour en être aussitôt chassé. L'attaque du mont Sei Busi, nœud de la défense autrichienne dans le secteur méridional, fut suspendue devant l'énormité des pertes.

Les opérations reprirent le 25 contre le mont San Michele. La 22<sup>e</sup> division enveloppa la lisière du bois Cappuccio et, le soir même, l'occupait totalement. Le lendemain, elle parvenait à se rendre maîtresse du bois Triangulaire en y faisant 1 000 prisonniers. Le 26, les Bersaglieri, épaulés par le 111<sup>e</sup> régiment, attaquèrent le mont San Michele. Par un élan audacieux, ils parvinrent à atteindre le sommet après un corps-à-corps inextricable et meurtrier. Les Autrichiens concentrèrent alors un feu terrible sur le mont, contraignant à la retraite les assaillants, Au cours de cette sanglante mêlée, les Italiens perdirent 1 700 hommes.

Le même jour, la 14<sup>e</sup> division attaquait le mont Sei Busi. Par un bel élan, elle occupait la cote 111 et s'emparait de la 118, sans parvenir à s'y maintenir malgré une nouvelle attaque le lendemain. Par contre, à la droite du Sei Busi, les Italiens forcèrent les positions ennemies en faisant plus de 1 000 prisonniers.

Dans la zone du mont San Michele, le 6<sup>e</sup> corps, fortement éprouvé par les combats, fut remplacé par le

14<sup>e</sup> corps, et de nouvelles attaques eurent lieu au bois Cappuccio et à la cote 118. Deux fois la cote 118 fut occupée, deux fois elle fut reperdue, devant des contre-attaques brillamment menées par les Autrichiens. La lutte sur le mont Sei Busi fut extrêmement violente le 3 août, puis, le soir même, le duc d'Aoste ordonnait de suspendre les opérations.

L'infanterie italienne avait été une fois de plus lancée dans des attaques stériles et meurtrières. Selon le général français Valluy, l'infanterie italienne se comporte comme l'infanterie française d'août 1914 :

« Elle se lance héroïquement en avant, en formations compactes, insuffisamment appuyées par une artillerie peu nombreuse... Les attaques sont assez mal liées entre elles, généralement consécutives et non simultanées, renouvelées, semble-t-il, avec la même tactique sommaire<sup>1</sup>. » Lorsque elle a atteint la position ennemie, il ne lui reste généralement plus assez d'hommes vivants pour la défendre, ainsi une contre-attaque autrichienne, bien menée, reprend le terrain si chèrement conquis la veille.

De part et d'autre, les hommes avaient connu mille incommodités, avec un choléra déjà naissant. Les Italiens ne disposaient que d'abris précaires, soumis sans cesse au pilonnage de l'artillerie ennemie, assujettis à des privations des plus pénibles, au milieu de la puanteur des cadavres décomposés. Le soldat Benito Mussolini, alors mobilisé dans les Bersaglieri, nous d'écrivit le paysage bouleversé et la dureté des combats sur le Bas-Isonzo dans le secteur de Doberdo : « Les canons tonnent toujours. Le terrain est déchiqueté, les tranchées bouleversées, les chaumières en ruine, les arbres rasés. Plus rien ne reste debout. La guerre a passé par là son terrible rouleau compresseur.

« Dans les coins, des croix solitaires ou collectives. C'est le crépuscule. Je me retournais pour regarder la plaine de

1. Général WALLUY et DUFFOURCQ, *La Première Guerre mondiale*.

l'Isonzo. Là-bas, c'est la mer. Doberdo n'est plus qu'un nom ; du village, il ne reste que des tas de décombres... Depuis plusieurs heures, bombardement continu. Nos blessés passent sur des brancards.

« Quelques projectiles sont tombés dans le lac, en soulevant des colonnes d'eau. Sur la berge du lac gisent des lambeaux de membres humains. Dans le col, deux cadavres d'Autrichiens pourrissent. Un peu plus loin, un autre mort sans sépulture. Avec le vent du soir, arrivent des bouffées de puanteur. Dans le col, il y a deux cimetières : l'un autrichien, l'autre italien. Hier, un gros obus a déterré plusieurs cadavres. Macabre. Je comprends maintenant comment le nom seul de Doberdo terrorise les « Honved » hongrois. Mais s'emparer de ces roches : quelle merveilleuse page pour l'honneur de l'héroïsme latin !<sup>2</sup> »

Les opérations reprirent les 12 août dans les bassins de Plezzo et de Tolmino. Durant deux jours, le canon italien tonna sur les positions ennemies. Au nord, la division spéciale de Bersaglieri enfonça la défense du défilé de Saga, dans le bassin de Plezzo, et déboucha juste devant les monts du Rombon et du Javorcek.

Des Bersaglieri de la 33<sup>e</sup> division s'emparaient du sommet du Vristch, après un âpre combat. Le sous-lieutenant Giraud des Bersaglieri, qui prit part à l'attaque, nous en conte le déroulement : « Ma compagnie reçut l'ordre d'attaquer le sommet du Vristch, de l'occuper et de rejeter les Autrichiens de l'autre côté. La compagnie était commandée par Umberto Villani. Un audacieux. Un homme qui ne savait ni rire ni sourire. A l'heure indiquée, midi dix, Villani se lança un des premiers à l'assaut à la tête du peloton d'honneur qu'il avait composé des meilleurs éléments de la compagnie. Dès le début du combat, Villani, resté debout pour disposer les escouades d'assaut, fut

2. MUSSOLINI, *Mon journal de guerre*.

atteint d'une balle. Il n'y fit pas attention. Quelques instants après il était abattu par un éclat de grenades. Il n'eut que le temps de crier : « Bersaglieri de la 7<sup>e</sup> en avant ! à droite ! déployez-vous à droite ! Vive l'Italie ! » Il mourut. Les grenades étant épuisées de part et d'autre, il y eut un corps-à-corps meurtrier, indescriptible. Notre section fut couronnée de succès. Les Autrichiens furent rejetés de l'autre côté de la montagne. De nombreux cadavres étaient étendus dans les ravins<sup>3</sup>. »

La 8<sup>e</sup> division menait elle aussi des assauts désespérés contre les hauteurs de Santa Maria et Santa Lucia, s'emparant de la première position de défense en y faisant 1 000 prisonniers.

Le 1<sup>er</sup> septembre, les attaques reprirent contre les deux sentinelles de l'Isonzo, Santa Maria et Santa Lucia. Après plusieurs jours de bombardement continu, les Italiens attaquèrent les massifs du Rombon et du Javorcek. Devant des difficultés insurmontables, dues aussi bien à la nature du terrain qu'aux défenses autrichiennes, l'attaque fut interrompue. Sur le Santa Lucia, les Alpini du bataillon Exilles étaient parvenus jusqu'aux premières positions ennemies, bien qu'entravés par les jets de liquides enflammés et de gaz asphyxiants. Pris en cibles par des tireurs d'élite autrichiens dissimulés derrière des boucliers d'acier, les Alpini durent abandonner la position si durement conquise, mais tellement à découvert. Sur le Santa Maria, les Alpini des bataillons Intra et Vol d'Orco connurent un sort identique.

En vérité, les deux monts qui gardent Tolmino étaient de véritables forteresses imprenables. Les Autrichiens y avaient fait d'importants travaux de défense, au pied et au sommet, avec des fossés garnis de faux coupantes, des barbelés où y étaient fixés des explosifs. Quand les Alpini commençaient l'ascension, il étaient massacrés par les défenseurs, grâce à la disposition particulière du terrain,

3. MUSSOLINI, *Mon journal de guerre*.

permettant de concentrer le feu de tous les côtés. D'autre part, les Alpini se trouvaient dans des conditions de fatigue exceptionnelle, ils combattaient sans relâche depuis quatre mois et avaient perdu presque tous leurs officiers.

Les pertes italiennes pour cette offensive montèrent à 42 000 hommes, mais les pertes autrichiennes furent aussi lourdes avec 47 000 hommes hors de combat.



## CHAPITRE VI

### LES OFFENSIVES D'AUTOMNE (Troisième et quatrième offensives de l'Isonzo : 10 octobre - 5 décembre 1915)

En cette fin d'année 1915, la situation militaire semblait être défavorable aux Alliés. Sur le front oriental, les Allemands, après avoir écrasé les Russes à Tanenberg, avaient lancé une offensive qui pénétra profondément en territoire ennemi.

Les Franco-Britanniques avaient attaqué en Artois et en Champagne ; après une avance de quelques kilomètres, les deux offensives s'enlisèrent sans apporter de grands changements, mais les pertes alliées furent très lourdes. La Bulgarie avait choisi son camp, elle mobilisait discrètement contre la Serbie et passait à l'attaque conjointement avec les Austro-Hongrois le 11 octobre.

Les Alliés insistèrent auprès du commandement italien pour qu'il reprenne l'offensive sur l'Isonzo, afin de soulager les autres théâtres de guerre.

Le 1<sup>er</sup> octobre, le général Cadorna, lançait l'ordre de la reprise générale des opérations sur l'Isonzo. Il concevait l'action de la façon suivante : le gros effort devait être concentré sur les hauteurs nord et sud de Gorizia (monts Kuk, San Gabriele et plateau du Carso).

La II<sup>e</sup> armée devait donc enlever le mont Kuk, en partant de Plava, et franchir au même moment l'Isonzo entre Canale et la jonction de l'Avcek et du Potok, de procéder ensuite, par les monts Santo et San Gabriele, à l'occupation de la limite occidentale du plateau de la Baïnsizza. La III<sup>e</sup> armée devait élargir son secteur par l'occupation du mont Cositch, du mont Debelivhr et du San Michele, pour avancer ensuite au-delà du ravin de Vallone.

Les conditions de vie difficile des Italiens s'aggravèrent avec des cas de choléra qui suscitèrent de graves préoccupations. Des contingents entiers en furent frappés. Les pluies diluviennes du mois d'août diminuèrent heureusement la chaleur caniculaire, mais entraînèrent des incommodités pour les soldats, obligés de vivre dans des tranchées remplies d'eau et de boue. De plus les eaux gonflantes de l'Isonzo empêchèrent un ravitaillement adéquat. Les troupes italiennes de Plava furent ravitaillées pendant plusieurs jours au moyen d'un câble d'acier fixé d'une rive à l'autre.

De Plezzo (Haut-Isonzo) à la mer d'Adriatique, 19 divisions italiennes étaient en ligne, appuyées par 950 pièces d'artillerie. En face, la V<sup>e</sup> armée autrichienne alignait 14 divisions et 700 pièces d'artillerie. Il y avait du côté italien une supériorité numérique notoirement insuffisante pour forcer les défenses ennemies. L'artillerie, autant par le nombre que par la qualité des pièces, était bien pauvre pour balayer les barbelés ennemis, les casemates et les tranchées blindées.

Mais l'on assista durant ces deux offensives à de telles preuves d'héroïsme de la part des Italiens, que leur souvenir ne doit pas tomber dans l'oubli.

### *LA TROISIÈME OFFENSIVE DE L'ISONZO* *(18 octobre - 4 novembre 1915)*

A Plava, le 21 octobre, après trois jours de bombardement, la brigade Florence montait à l'assaut de Globna, la



brigade Forlì derrière la cote 383 et la brigade Ravenne à Zagora.

Partout, les Italiens trouvèrent des barbelés intacts. Des escouades entières se sacrifièrent alors dans la pose d'explosifs sur les barbelés. Devant Zagora, la brigade Ravenne fut chassée de la tranchée dite de la « maison isolée » qu'elle venait d'enlever. Mais la brigade de Florence s'emparait des fortins de Globna.

La Brigade Forlì, sur la cote 383, ne put en déboucher, et comme le dit le général Montanari : « C'est inutilement que l'infanterie met son courage à l'épreuve contre ces roches et ces barbelés défendus par des ennemis et des mitrailleuses invisibles<sup>1</sup>. »

Le 26, les Autrichiens déclenchèrent une terrible contre-attaque. A plusieurs reprises les positions changèrent de mains et la cote 383 fut perdue par les Italiens. Du 21 au 27, les trois brigades italiennes perdirent 2 000 hommes. Devant Gorizia, la 4<sup>e</sup> division attaqua le mont Sabotino sans grand résultat et perdit plus de 3 000 hommes !

Sur le plateau du Carso, l'artillerie italienne pilonna pendant trois jours le mont San Michele, les ruines de San Martino et le mont Sei Busi. L'attaque générale fut déclenchée le 21. Dans la zone du San Michele, le 86<sup>e</sup> régiment enlevait le bourg de Peteano, la brigade Plaisance escaladait les cimes 3 et 4 de San Michele. La brigade Alexandrie, entre la crête du San Michele et du San Martino, s'emparait d'une large tranchée. Par contre, au saillant du bois Cappuccio, les brigades Catanzaro et Bari essuyèrent de lourdes pertes sans aucun résultat.

Dans la zone du mont San Martino et du Sei Busi, les Autrichiens avaient multiplié sur un terrain aride les lignes de barbelés, parfois sur des rangées de cinq ! Ils avaient disséminé des nids de mitrailleuses de manière à pouvoir croiser un feu terrible sur chaque point du secteur.

1. Commandant TOSTI, *L'Italie dans la Première Guerre mondiale*.

Cependant, la brigade Bologne s'empara de plusieurs tranchées, la brigade Cagliari enlevait, après un violent corps-à-corps, la tranchée dite en « y » et la brigade Savone, sur le mont San Michele, prenait possession des cotes 100 et 118. Plus de 1 000 Autrichiens furent prisonniers. Mais le soir même, soutenus par un bombardement terrible, les Autrichiens chassèrent la brigade Bologne des positions. Dans le secteur de Selz, la 16<sup>e</sup> division et la brigade Cremona furent clouées au sol par un roulement terrible des excellents canons autrichiens Skoda, favorisés par l'ondulation d'un terrain qui permettait de dominer les mouvements des Italiens. La seule brigade Sienna perdit, du 21 au 24, 1 500 hommes !

Lors de l'attaque contre la tranchée des « fourrés », qui fut d'ailleurs enlevée avec 300 prisonniers, l'irréductible Filippo Corradini tomba à la tête de son régiment

Après trois jours d'interruption, l'offensive reprenait le 28 octobre contre le mont Sabotino, le mont San Michele et le Sei Busi sur le Carso. A Plava, les Italiens menèrent des attaques contre la cote 383 et le village de Zagora. Le 1<sup>er</sup> novembre, le 125<sup>e</sup> régiment occupait le village de Zagora et s'y maintenait malgré les contre-attaques autrichiennes. Par contre, les attaques contre la cote 383 furent toutes repoussées par le tir des Autrichiens bien installés derrière de solides défenses.

La pluie qui tombait avait rendu les tranchées italiennes invivables, inondées d'eau et de boue, et sans cesse prises en cible par l'artillerie ennemie. Le 3 novembre, le vaillant général Montanari, commandant la brigade Forlì, trouva la mort alors qu'il explorait les lignes ennemies.

Sur le Sabotino et le Podgora, la lutte était aussi terrible. Lors d'une action contre le Sabotino, le général Fara de la 4<sup>e</sup> division fut gravement blessé.

Du 1<sup>er</sup> au 3 novembre, toutes les tentatives italiennes se brisèrent sur le Sabotino. Par contre, la brigade Lombardie prenait les tranchées d'Olsavia en capturant 150 prisonniers. Au même moment la brigade du Roi réussissait à pénétrer dans le

fortin du Grafenberg. Cependant, les Autrichiens reprirent les positions après avoir arrosé le secteur d'obus et de gaz asphyxiants.

Sur le Carso, les Italiens connurent quelques succès, avec la conquête de la cote 197 par la 29<sup>e</sup> division et les progrès de la 30<sup>e</sup> sur les sommets 2 et 3 du mont San Michele.

Le 1<sup>er</sup> régiment de Bersaglieri, par un bel élan, occupa, le 28, la cote 164, en perdant cependant 1 100 hommes ! Par la suite l'offensive s'enlisa dans la boue et le sang.

### *LA QUATRIÈME OFFENSIVE DE L'ISONZO (10 novembre - 5 décembre 1915)*

Malgré les pertes énormes, l'imperturbable général Cadorna décida de relancer une offensive le 10 novembre. Elle aurait un « caractère résolutif d'Olsavia au mont Sei Busi, démonstratif sur les autres points du front<sup>2</sup> ». Les Autrichiens s'étaient fortement renforcés, la V<sup>e</sup> armée avait augmenté ses bataillons qui passèrent de 148, durant la 3<sup>e</sup> offensive, à 178 au cours de la 4<sup>e</sup>. L'artillerie fut aussi sensiblement augmentée.

Dans les cirques de Plezzo et Tolmino, les tentatives italiennes pour déboucher du col du mont Nero furent coûteuses et sans résultats notables. Seule la brigade Salerne put escalader le Mrzli, qui fut entièrement conquis par les Alpini.

Sur les hauteurs de Santa Maria et de Santa Lucia, les Italiens parvinrent par des prouesses remarquables à enlever d'importants retranchements, malgré des pertes élevées. La brigade Valtelini perdit sur le Santa Maria, du 26 au 31, 800 hommes !

Le 10 novembre, les opérations furent entravées par de violentes bourrasques qui brisèrent même les téléphériques de Ceszoca. Les Italiens, fouettés par un vent glacial, accompli-

2. Général CADORNI, *La guerra alla fronte italiana*.

rent néanmoins des progrès sur les pentes du mont Janvrcek, du Mrzli et du Vodil après de sanglantes mêlées.

Sur le Santa Lucia, de nouvelles attaques italiennes furent repoussées à coup de lance-flammes et de gaz. Sur le Santa Maria, un fortin autrichien fut enlevé le 1<sup>er</sup> décembre. Le mauvais temps obligea l'arrêt des opérations dans le secteur. Le froid et les violentes tempêtes de neige amenèrent les premières gelures graves parmi les Italiens vivant dans des conditions pitoyables. Le sergent Simoni des Alpini nous compte ces moments pénibles : « Vers minuit, après six heures de pluie et de tonnerre, il s'est fait un grand silence blanc. C'est la neige. Nous sommes ensevelis dans la boue, trempés jusqu'aux os. Je ne peux plus remuer mes doigts de pied. La neige tombe lentement, nous sommes blancs nous aussi. Le froid nous a glacé le sang. Nous sommes condamnés à l'immobilité absolue. Bouger signifie « appeler » la mitrailleuse autrichienne. Après six heures de pluie et quatre de neige, nous sommes enfin relevés. Beaucoup ne peuvent marcher, ayant les pieds gelés<sup>3</sup>. »

A Plava, la 3<sup>e</sup> division tenta une fois de plus de reprendre la cote 383, mais tous ses efforts furent vains. Une lutte terrible se concentra autour d'Olsavia. Le feu infernal de l'artillerie autrichienne coûta à la brigade des Grenadiers 3 200 hommes tués ou blessés sur les 6 000 qu'elle comptait au début !

Le général Montuori, commandant la brigade, fut gravement blessé par un éclat d'obus.

Les brigades Lombardie et Ancône, qui avaient enlevé le village d'Olsavia, furent prises toute la nuit du 12 sous un violent tir d'artillerie et une pluie battante, au milieu d'une boue qui rendait les armes inutilisables. Les deux brigades décimées, menacées d'être encerclées, durent abandonner le

3. Musco, *L'Izozzo. 1915-1917*.

village. Le 20, après trois jours d'ardentissimes combats, les Italiens reprirent le village d'Olsavia et enlevèrent la cote 188. Le village fut de nouveau perdu le lendemain, mais la cote resta entre les mains des Italiens. Puis, le 27 novembre, les 4<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> divisions investirent définitivement les ruines fumantes de village d'Olsavia.

Sur le plateau du Carso, les Italiens reprenaient l'attaque sur le front de Peteano et San Martino, le 10 novembre, sur un terrain impraticable, couvert de trous d'eau et de boue. Les brigades Pérouse et Latium avancèrent néanmoins en prenant pied sur les pentes de la cote 124. Au centre, la brigade Macerata s'emparait de positions ennemies, avec le concours de la brigade Sassari. Cette dernière occupa deux tranchées du Carso et put s'y maintenir malgré une pluie de gaz asphyxiant. Elle envoya ensuite des volontaires contre les barbelés de la tranchée du « fourré » pour y placer des explosifs. La tranchée fut enlevée à la baïonnette. Puis, le lendemain, les « démons » de la brigade Sassari se jetèrent dans la tranchée des « fusées » et firent près de 300 prisonniers. Trois contre-attaques successives des Autrichiens se brisèrent contre le courage remarquable des soldats sardes.

En trois jours, la brigade Sassari avait perdu 1 600 hommes, mais avait aussi enlevé quatre tranchées ennemies en faisant près 2 000 prisonniers ! Le général Berardi, qui l'avait commandée, fut tué dans les positions si brillamment conquises.

Après deux mois de combats, l'offensive s'arrêta. Les troupes avaient atteint, comme le dit le commandant Tosti, « la limite extrême de la résistance. Dans les tranchées réduites à l'état de sillons informes, pleines d'eau et de boue, dans les abris à demi écroulés, les soldats vivaient presque asphyxiés, offrant une proie aisée aux maladies qui régnaient<sup>4</sup> ».

4. Commandant TOSTI, *L'Italie dans la Guerre mondiale*.

Les deux offensives d'automne coûtèrent aux Italiens 116 000 hommes ! Les Autrichiens aussi furent durement frappés en perdant 70 000 hommes. Ces deux offensives ne purent atteindre une fois de plus les objectifs fixés. Elles apportèrent néanmoins un réconfort notable sur les autres fronts.



*A 3 000 mètres d'altitude, dans les Alpes Dolomites, des Alpini italiens effectuent dans la neige une reconnaissance vers les positions autrichiennes.*



*Des Alpini tirent une pièce d'artillerie de montagne à 2 000 mètres dans le Trentin.*



*Les Austro-Allemands disposaient de nombreuses mitrailleuses qu'ils utilisèrent largement contre les attaques de l'infanterie italienne.*



*Des Alpenschützen autrichiens devant un tunnel creusé dans une des montagnes défendant Gorizia.*



sur le plateau du Carso, l'éclatement d'un obus était centuplé par les éclats de pierres brisées



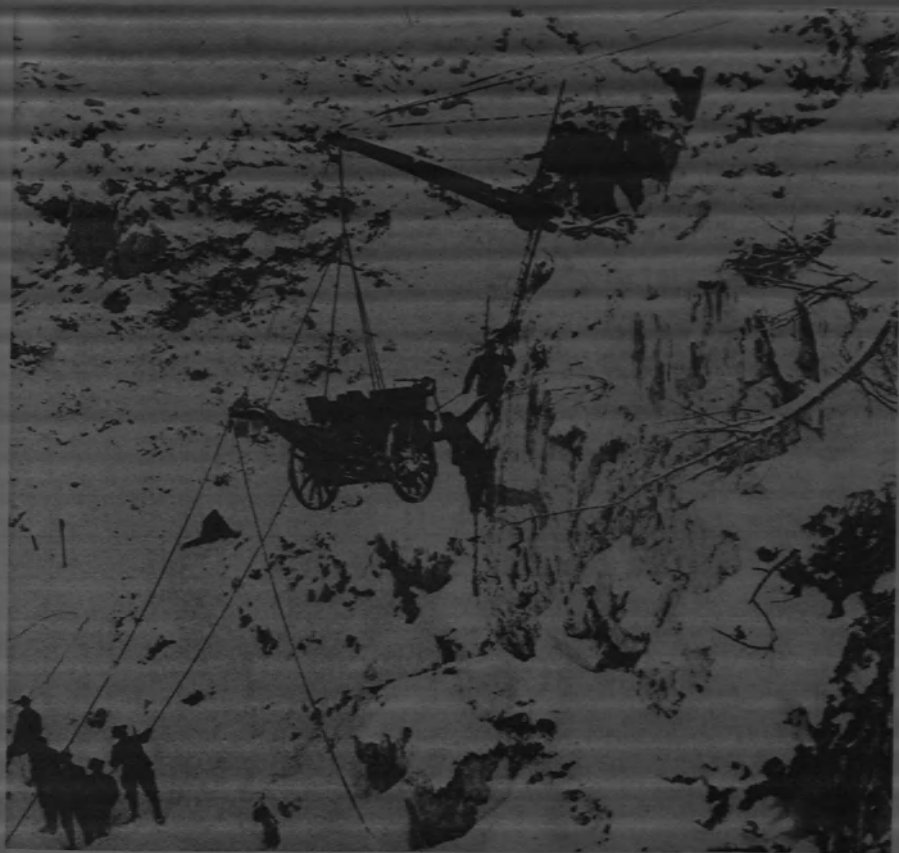
*Bersaglier italien de la 1<sup>re</sup> Brigade.  
Les Bersaglieri se montrèrent des adversaires indomptables  
de l'avis même du commandement autrichien ; ils menèrent notamment  
des charges héroïques contre des positions montagneuses.*



*Alpini se rendant au front. Les Alpini étaient des combattants parfaitement rompus à la guerre en haute montagne.*



*Tranchée autrichienne sur une des montagnes de l'Isonzo.*



*Ce fut une rude tâche que de faire monter  
de grosses pièces d'artillerie jusqu'à 3 000 mètres dans le Trentin.  
Les Alpini accomplirent cet exploit.*



*Soldats italiens sur le Carso.  
Certains portent le casque du modèle français  
avec en plus les plumes de coq des Bersaglieri.*



*Au début de la guerre l'artillerie lourde italienne était peu nombreuse,  
comme cette pièce de 149 mm sur le Carso.*



*Position italienne à 3 000 mètres dans les Alpes carniques.*



*Sous-officiers et officiers autrichiens chargés de la défense de Gorizia.*



*Le téléphérique fut largement utilisé pour le ravitaillement  
des troupes se battant en haute montagne.*



*Tranchée italienne dans le secteur de Plava sur l'Isonzo.*



*Un régiment de soldats italiens avance sur une route de l'Isonzo.*



*Déblayage d'une route enneigée en haute montagne,  
pour permettre le passage des camions italiens.*



*Quelques-uns des 20 000 prisonniers autrichiens capturés  
lors de la victoire italienne de Gorizia en 1916.*



*Dans une tranchée du Trentin, deux grenadiers italiens au combat.*





*Gravure représentant l'héroïque résistance des Alpini de la « Compagnie des Brigands » qui repoussèrent plusieurs attaques autrichiennes dans les Alpes carniques.*



*Un fantassin italien tente vaillamment d'ouvrir un passage, à la pince, dans les défenses autrichiennes du mont Veliki sur l'Isonzo.*



*Transport à découvert d'un soldat italien blessé,  
sur le plateau rocheux du Carso.*



*Éclatement d'un obus italien sur le mont Santo,  
que les Italiens enlèveront lors de l'offensive de la Bainsizza en 1917.*



*Aux pentes du mont Nero, 200 artilleurs italiens  
tirent une pièce d'artillerie lourde.*



*A Caporetto, cadavre décomposé d'un artilleur italien  
tué à côté de sa pièce.*



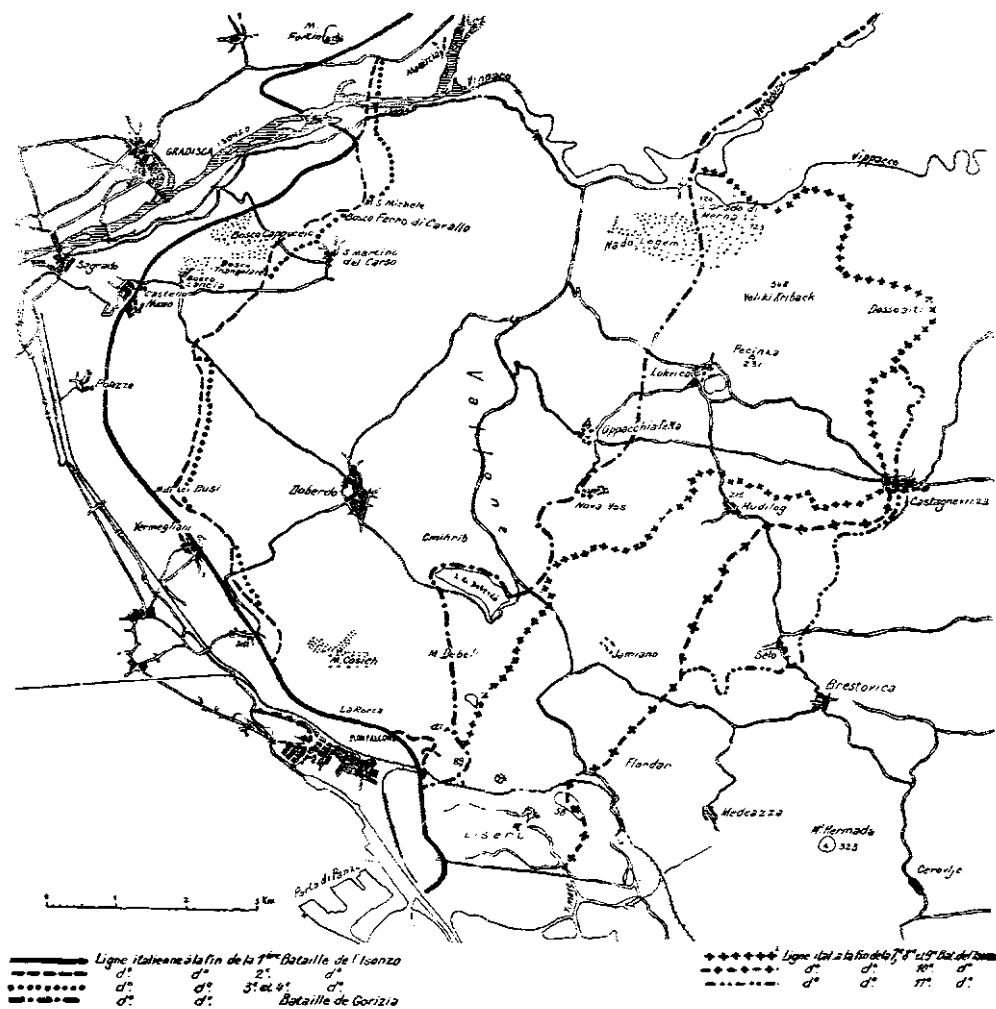
*Une ligne autrichienne conquise au sommet du mont Sei Busi,  
bouleversée par l'artillerie.*



*Attaque des Arditi italiens sur la Piave.*



*Dans une tranchée remplie d'eau de la Piave,  
les soldats italiens se préparent à l'attaque.*



## CHAPITRE VII

### CAMPAGNE D'HIVER ET CINQUIÈME OFFENSIVE SUR L'ISONZO

L'année 1915 se terminait, après huit mois de combats acharnés sur l'Isonzo, sans que furent atteints les grands objectifs fixés par le commandement italien. Les plus beaux régiments italiens s'étaient sacrifiés sur les pentes du Carso et les montagnes de l'Isonzo. Les Autrichiens bénéficiaient de conditions plus favorables, par l'avantage naturel des positions et du terrain. Ils étaient protégés par un fort réseau de tranchées, d'abris en béton, le tout entouré d'une véritable barrière de barbelés.

C'était une guerre lente et pénible, qui imposait un effort physique et moral supplémentaire par son caractère montagneux. D'une tranchée remplie d'eau et de boue, il fallait au signal de l'assaut s'élancer à la conquête de sommets, de pentes très inclinées ou de pitons ; traverser la zone entre les deux lignes sous une tempête d'acier et de feu, puis s'ouvrir un chemin dans les réseaux de barbelés. Le terrain, que l'on venait de conquérir au prix de tant de morts, il fallait le mettre aussitôt en état de défense et résister à la fureur de l'artillerie et des contre-attaques ennemies. C'est ainsi que les positions furent souvent prises, perdues et reprises.

Dans son journal de guerre du 19 septembre 1915, le soldat Mussolini nous décrit ce front si différent des autres :



« Lorsqu'en Italie on parlait des tranchées, la pensée allait à celles de l'armée anglaise creusées dans les basses plaines de la Flandre, et pourvues de tout confort moderne, sans en exclure, paraît-il, les thermosyphons.

« Les nôtres, ici, à près de 2 000 mètres d'altitude, sont bien différentes. Ici ce sont des trous creusés dans le roc, des abris exposés à toutes les intempéries. Tout y est provisoire et fragile. C'est vraiment une guerre de géants, celle que les soldats d'Italie — si vaillants — doivent mener à bien. Ce ne sont pas des tranchées qu'il nous faut enlever, mais des montagnes. Les rochers sont ici des armes aussi meurtrières que des canons. Le vent du soir nous apporte de là-haut le froid et la puanteur des cadavres oubliés<sup>1</sup>. »

A la fin de l'automne, les résultats des offensives italiennes sur l'Isonzo étaient les suivants : au nord, le bassin de Plezzo jusqu'aux pentes des monts Rombon et Javorcek avait été enlevé. La place forte de Tolmino était serrée de près. Au sud, la tête de pont de Plava avait été maintenue, permettant des progrès possibles soit vers Tolmino, soit vers Gorizia. Les principales positions qui défendaient cette dernière ville avaient été conquises, comme les premières lignes du Carso.

Mais les résultats de cette première campagne italienne doivent surtout se mesurer sur l'apport stratégique qu'ils apportèrent aux autres fronts. L'armée italienne fixa sur son front 25 divisions austro-hongroises, les empêchant ainsi de peser sur les autres théâtres de guerre.

En huit mois de guerre sur l'Isonzo, les Italiens avaient perdu près de 200 000 hommes sur un front de 60 kilomètres ! Les Austro-Hongrois dénombraient sur l'Isonzo la perte de 150 000 hommes. Pertes énormes si l'on tient compte de l'étroitesse du front.

Cet hiver fut le premier où une armée, l'armée italienne, dut se procurer les moyens de tenir sur un terrain où il était aussi difficile de vivre que de combattre. On pourvut à rendre

1. MUSSOLINI, *Mon journal de guerre*.

solide et sûre la première ligne, le long du front étendu, dont la neige couvrait les ouvrages de défense, et où il était nécessaire que les troupes destinées à la défense, et même à l'attaque, eussent un abri suffisant. Les tranchées furent dallées ou recouvertes de planches. Les troupes de réserve furent rassemblées dans des positions à l'arrière, dans les rares endroits habités, et, lorsque ces derniers manquaient, dans des baraquements qui surgirent par milliers, de tous types, en brique, en ciment et en bois.

Des vêtements d'hiver furent distribués pour défendre du froid les membres inférieurs. « La ration alimentaire fut augmentée de manière à donner aux soldats un minimum de 3 900 calories, et, pour les zones de hautes montagnes, un maximum de 4 700 calories<sup>2</sup>. »

Pour assurer l'eau, là où les sources se gelaient, et là où elles manquent toujours, on pourvut par tous les moyens mécaniques, par le transport aux moyens d'animaux, de traîneaux et d'hommes. Le génie dut se préparer à vaincre les obstacles naturels pour assurer les communications avec l'arrière, à travers les routes que la neige couvrait par couches de plusieurs mètres. On utilisa largement « les téléphériques » qui relient les routes du fond des vallées, où arrivent les camions et les mulets avec les plus hautes positions.

Il fallut aussi hisser des pièces d'artillerie dans des ascensions incroyables et périlleuses. Ainsi il fut possible d'hiverner dans des zones de montagne à climat alpestre atteignant parfois  $-40^{\circ}$  ! Ce fut sans aucun doute une œuvre grandiose, qui éveilla la plus vive admiration chez les représentants des armées et des États alliés qui eurent l'occasion de visiter le front italien, et comme le dira le maréchal français Joffre : « Le front le plus âpre, le plus ardu, sans aucun doute, de tous les sanglants théâtres de la guerre<sup>3</sup>. »

2. CHARRIOT et GROSSI, *L'Italie en guerre*.

3. CHARRIOT et GROSSI, *L'Italie en guerre*.

A la fin de novembre 1915, l'armée italienne appela sous les drapeaux les plus jeunes classes et les plus anciennes classes territoriales, afin que les premières réserves fussent prêtes pour le printemps. Il y eut un accroissement des unités avec huit nouvelles divisions. L'armement et l'équipement de l'infanterie furent améliorés avec la dotation de 10 000 grenades par régiment. Les unités en première ligne reçurent des casques d'acier du modèle français, fabriqués ensuite en Italie, et des pinces de tout modèle pour couper les barbelés. Il faut aussi noter l'augmentation du nombre des mitrailleuses qui en mai 1915 ne représentaient que 350 sections ; un an après, plus de 1 000 sections étaient constituées. La maison Fiat fabriqua à elle seule 200 mitrailleuses par mois.

L'artillerie fut elle aussi nettement améliorée avec l'arrivée en mai 1916 de 16 nouvelles batteries de campagne, 40 d'artillerie lourde, 14 d'artillerie de montagne, et environ 400 nouvelles batteries de siège. Le ravitaillement en munitions fut également accru, on chercha surtout à accumuler de grandes réserves. Le 1<sup>er</sup> mai 1916, la production journalière en munitions atteignait 33 000 projectiles.

Les détachements du génie furent largement augmentés avec la création de 105 nouvelles compagnies de sapeurs et de 170 stations photoélectriques.

Sur l'Isonzo, l'hiver était particulièrement rude, avec le vent glacial du Carso et les fréquentes précipitations atmosphériques rendant très dure la vie dans les tranchées.

Le soir du 14 janvier, les Autrichiens passèrent à l'attaque, avec d'importantes forces et un violent feu d'artillerie, dans le secteur d'Olsavia jusqu'à la cote 188. La première attaque fut repoussée, mais une autre attaque plus puissante fut déclenchée deux heures après et emporta tout sur son passage. Les 11<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> divisions italiennes furent appelées en renfort et lancèrent plusieurs contre-attaques. Après une mêlée sauvage et effroyablement meurtrière, le village d'Olsavia et son col furent reconquis. Dans l'après-midi du 24 janvier, profitant d'un épais brouillard, les Autrichiens renouvelèrent

leurs attaques, enlevant des défenses sur les pentes d'Olsavia et la cote 188, et commençant à déborder les ailes des défenses italiennes. De nouvelles contre-attaques italiennes reprirent les positions d'Olsavia, mais se brisèrent devant la cote 188. Dans des tranchées rendues intenables par le pilonnage de l'artillerie, les positions d'Olsavia furent de nouveau abandonnées, de manière à renforcer et à réorganiser activement les troupes décimées pour le jour où il faudrait repartir à l'assaut.

En vérité, sur l'ensemble du front de l'Isonzo, les Autrichiens profitaient d'une situation géographique avantageuse pour renouveler des attaques surprises qui menaçaient de précipiter des pentes les troupes italiennes qui menaient une vie pénible, sans cesse soumises au tir des canons ennemis et à une situation climatique déplorable. Mais à chaque fois que, sur le mont San Michele et sur les hauteurs de Santa Lucia et Santa Maria, les Autrichiens tentèrent d'investir les tranchées italiennes, il furent repoussés avec des pertes sensibles.

### *LA CINQUIÈME OFFENSIVE DE L'ISONZO*

Au début de mars, la situation militaire sur les autres fronts européens devint suffisamment grave pour exiger une nouvelle offensive italienne sur l'Isonzo.

La Serbie venait de s'effondrer devant la triple attaque des Austro-Bulgaro-Allemands. Puis était venu le tour du Monténégro après une courte campagne. Au même moment, l'Allemagne déclenchait une grande offensive dans le secteur de Verdun sur le front français. Il devint clair qu'une meilleure coordination entre les Alliés devenait nécessaire. Ce fut cette nécessité qui fit convoquer les états-majors alliés, le 6 décembre, à Chantilly, auprès du quartier général français.

Ainsi lorsque le 21 février les canons allemands tonnèrent sur Verdun, le commandement italien donna l'ordre à ses II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> armées d'attaquer sur l'Isonzo.

Pour cette offensive, le général Cadorna en avait clairement défini les buts : « D'empêcher que des forces ennemies se déplacent vers d'autres théâtres d'opérations, et d'obtenir des résultats constituant directement ou indirectement un pas en avant vers le premier objectif intermédiaire de la progression en direction de l'Est, c'est-à-dire la conquête des camps retranchés de Tolmino et de Gorizia<sup>4</sup>. »

Le matin du 11 mars, l'artillerie italienne ouvrit le feu sur tout le front de l'Isonzo et, le 13, l'infanterie s'élança une nouvelle fois à l'assaut.

Sur le secteur de la II<sup>e</sup> armée, l'action de l'artillerie n'eut qu'un effet limité du fait de la mauvaise visibilité, pluie, brouillard et abondantes chutes de neige. Si bien qu'une fois de plus les Italiens piétinèrent devant des positions ennemies intactes dans le secteur de Tolmino.

Le soir du 17, après un très violent bombardement, les Autrichiens contre-attaquèrent dans la zone de Santa Maria. Si le centre italien résista, la gauche des lignes fut enlevée, ce qui nécessita l'abandon des hauteurs de Santa Maria. Le 19, une autre contre-attaque autrichienne réussissait à conquérir la position dite du « Truchetto » dans le secteur du Mrzli et du Vodil. Puis, le 20, le massif du Rombon connaissait aussi les attaques autrichiennes qui n'eurent cependant aucun résultat devant une résistance archarnée des Italiens.

Dans la matinée du 13 mars, les 21<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> divisions italiennes attaquèrent la cime 4 des monts San Michele et San Martino. La redoute dite le « Groviglio » fut brillamment enlevée avec 135 prisonniers. Dans la nuit qui suivit, la brigade Pise s'empara dans le même secteur d'une forte tranchée.

A droite, la 22<sup>e</sup> division s'épuisa contre un épais réseau de défenses ennemies. Devant Gorizia, du 14 au 17, la 12<sup>e</sup> division enleva toute une ligne de tranchées sur le Podgora et la 4<sup>e</sup> accomplit des progrès dans le secteur d'Olsavia et celui du Sabotino.

4. Général CADORNA, *La guerra alla fronte Italiana*.

Du 19 au 26, les Autrichiens contre-attaquèrent sur tout le front de Podgora à Peuma. Ils réussissaient à bousculer la 11<sup>e</sup> division, mais étaient ensuite sévèrement bousculés par des unités italiennes fraîches qui parvenaient à conquérir le terrain perdu la veille.

Le 29, la lutte s'étendit sur Olsavia et le mont Sabotino. Des attaques multiples de part et d'autre remplirent de sang les positions de la « Madonnina » et du « drap blanc ». Les Italiens contraignirent finalement l'ennemi à la fuite en lui faisant 600 prisonniers.

Dans le secteur de la III<sup>e</sup> armée, des combats acharnés se déroulèrent à l'est de Selz, où la Brigade Acqui, après une âpre lutte de trois jours, enlevait d'importants retranchements autrichiens et parvenait à les garder malgré de violentes contre-attaques ennemies.

Ce n'est qu'après cet épisode que prit fin cette cinquième offensive de l'Isonzo.

Si elle n'apporta guère de changement territorial, elle permit cependant de fixer toutes les forces autrichiennes locales, ainsi que d'importantes batteries d'artillerie lourde qui auraient été les bienvenues en février à Verdun du côté des Allemands.

## CHAPITRE VIII

### LES BATAILLES DU TRENTIN ET DE GORIZIA

Au mois de février, un voyage politique d'Aristide Briand avec le général Pélé avait reçu à Rome un accueil chaleureux par le gouvernement et le peuple italiens.

L'on prononça la phrase liant étroitement les deux pays : « L'unique front dans l'unique bataille. »

Malgré un hiver particulièrement rude, les troupes du général Cadorna n'étaient pas restées inactives. Les Italiens s'accrochaient sur des positions chèrement conquises, en mettant en œuvre tout leur génie pour contrebalancer les positions autrichiennes plus élevées, donc plus faciles à défendre.

Du 9 au 19 février, les Alpini enlevèrent les positions autrichiennes de la haute vallée de la Brenta ; puis se firent les combats du mont Croce dans les Alpes Carniques que les Italiens enlevèrent définitivement à la fin mars. Le 18 avril, on assista à l'étonnante victoire des Alpini au col di Lana ; cette montagne qu'ils avaient abandonnée fut reprise après que le sommet eut été miné. Le lieutenant Caetani avait entrepris ce formidable exploit.

Depuis trois mois, le commandement austro-hongrois préparait une offensive de grande envergure dans le Trentin ; le général Conrad l'avait mise au point en la surnommant « expédition punitive », elle devait descendre vers Vicence et Padoue pour battre définitivement l'armée italienne.

Conrad massa dans ce secteur 18 divisions, une artillerie importante pour un front d'attaque de 65 kilomètres : 2 000 canons dont une vingtaine de batteries de 305 mm et 4 pièces de 420 mm !

Le secteur entre l'Adige et le Brenta était une série de plateaux avec les « Sette Comuni », Asiago et Folgaria, le tout ne dépassant pas 2 000 mètres d'altitude.

La I<sup>re</sup> armée italienne du général Pecori-Geraldi tenait ce secteur sur des pentes descendantes. En face, les Autrichiens alignaient deux armées, la VI<sup>e</sup> du général Dankl et la III<sup>e</sup> de Köves.

Malgré la connaissance des préparatifs ennemis, le général Cadorna jugeait le secteur du Trentin peu enclin à une grande offensive vu son excentricité. Trois mois avant, les Allemands avaient attaqué sur le front français à Verdun ; l'offensive du Trentin devenait la réponse autrichienne à la guerre parallèle que menaient les deux monarchies.

### *L'OFFENSIVE DU TRENTIN*

Le 15 mai, un violent tir d'artillerie s'abattit sur les positions italiennes, suivi aussitôt par des attaques autrichiennes venant des pentes sud de la ville de Roverto sur l'Adige jusqu'au Haut-Astico.

Les premières positions italiennes avaient été balayées par l'orage d'acier et bientôt les Italiens furent repoussés vers le massif de Conti-Zugna.

Au Val d'Assa, les troupes autrichiennes, appuyées par les canons de leurs forts, avancèrent jusqu'à Asiago, et au Val Sugana les Italiens reculèrent vers le fleuve du Brenta.

Par endroit, les assaillants avaient progressé de 15 kilomètres et enlevé toutes les premières défenses italiennes. Mais les Italiens résistaient avec énergie sur les deux ailes de l'Adige et du Brenta ; au centre, les Autrichiens renouvelaient leurs efforts en direction d'Asiago et Arsiero.



Le 25 mai, les attaques furent contenues autour de Conti-Zugna et le col du Buole, malgré un pilonnage de l'artillerie autrichienne.

La 37<sup>e</sup> division italienne supporta plusieurs assauts avec un courage remarquable, mais les Autrichiens perçaient à Posina et, le 29 mai, ils enlevaient Arsiero.

Entre l'Astico et le Val d'Assa, une brèche était ouverte ; le 30 mai Asiago était occupée.

L'Offensive autrichienne devenait dangereuse ; bien que les deux ailes Conti-Zugna et torrent et Maso soient solidement tenues par les Italiens, le centre pouvait connaître de nouvelles tentatives autrichiennes ; l'armée italienne se trouvait agrippée aux derniers contreforts Alpins, les plaines de la Vénétie étaient proches.

Mais les troupes autrichiennes allaient connaître un échec sanglant, le 5 juin, en tentant une percée entre les cimes de Giove et de Brazzone ; l'artillerie italienne entra aussitôt en action, ce fut un massacre inévitable. Du côté d'Arsiero, de nouvelles tentatives autrichiennes furent plus heureuses en rejetant les Italiens entre l'Astico et le Canaglio.

Désormais Cadorna pouvait craindre le pire, Vicence était menacée, une large manœuvre risquait de couper le ravitaillement des Italiens de l'Adige à l'Isonzo. Heureusement, Cadorna avait habilement constitué à la fin mai une armée de réserve, la V<sup>e</sup>, qui était prête à intervenir pour contre-attaquer.

Les nouvelles de Galicie d'une offensive russe n'obligèrent pas sur le coup le commandement austro-hongrois à stopper ses opérations dans le Trentin. Bien au contraire, le 15 juin, une vingtaine de bataillons d'élite tentaient d'enlever le mont Lemerle et le mont Pau. Ce fut un échec complet car les Italiens s'accrochèrent farouchement au terrain.

Le 25, le général Cadorna engagea sa V<sup>e</sup> armée dans une contre-offensive. Les Italiens s'approchèrent d'Arsiero en reprenant le mont Pria-Fora, le 26 ; les villages d'Arsiero, Posina et Asiago, en grande partie détruits, furent repris tandis que les Alpini enlevaient les mont Fiara, Sima et Saette.

Les jours suivants, la poussée italienne fut moins importante, car la résistance autrichienne était opiniâtre, l'avance fut néanmoins par endroit de 13 kilomètres.

Après être parvenus à reprendre presque la totalité du terrain perdu en mai, les Italiens furent contenus le 30 juin.

Suite à cet événement militaire, le maréchal Pétain devait écrire dans ses souvenirs sur la bataille de Verdun : « A l'armée française, seule engagée depuis trois mois contre le gros des forces ennemies, le général Cadorna venait ainsi d'apporter un concours par la belle résistance et riposte de ses troupes. »

Cette offensive du Trentin fut néanmoins un demi-succès autrichien, en parvenant à mettre hors de combat 150 000 Italiens. Mais les Autrichiens perdirent eux-mêmes 83 000 hommes.

Pour les Italiens, l'alerte avait été chaude, surtout que le front de l'Isonzo avait connu au même moment des attaques autrichiennes. Le Carso subissait le 14 mai un feu d'artillerie ennemi intense. A l'aube de 15, les Autrichiens bondissaient vers les lignes italiennes dans la région de Monfalcone, et occupaient le chantier d'Adria, les cotes 12 et 93.

Une brillante contre-attaque italienne parvenait cependant à reprendre le chantier. Cinq jour de combats acharnés interdirent aux Autrichiens d'autres progrès vers Monfalcone. Le 14 juin, la 14<sup>e</sup> division italienne rejetait l'ennemi de la cote 12 et le 28 les Autrichiens furent définitivement chassés de la cote 93.

Le matin du 29 juin, dans la zone du mont San Michele, les Autrichiens amorcèrent une nouvelle attaque, précédée par un fort bombardement de gaz asphyxiant.

Les 21<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> divisions italiennes, alors plongées dans le sommeil, furent fortement éprouvées par les effets foudroyants d'intoxication des gaz.

Deux régiments d'élite montèrent alors à l'assaut des tranchées italiennes et achevèrent les rares survivants qui n'avaient pas succombé aux effets toxiques. Mais des ren-

forts italiens accoururent promptement et contraignirent les assaillants à évacuer les positions conquises. Cette dure journée coûta néanmoins aux troupes italiennes 4 300 hommes à la 21<sup>e</sup> division et 2 200 à la 22<sup>e</sup> !

Dans le secteur de Selz, les Italiens attaquèrent à leur tour. La première journée leur apporta la prise d'un retranchement avec 120 prisonniers. La conquête des cotes 85 et 121 fut l'objectif principal.

Le soir du 3 juillet, la brigade Cremone s'élança comme la foudre sur les deux fortes positions et s'en empara en y faisant 400 prisonniers. Les Autrichiens concentrèrent alors un feu terrible sur les deux hauteurs et sur les pentes y donnant accès, afin d'y empêcher l'arrivée des renforts. Ils menèrent ensuite une contre-attaque avec d'importantes troupes.

Sur la cote 85, les Italiens résistèrent héroïquement à l'assaut ; sur la cote 121, ils succombèrent sous le poids du nombre. En pleine nuit, un bataillon de la brigade Naples reprit la cote après une lutte furieuse.

Mais bien vite il dut l'abandonner devant la violence des tirs de l'artillerie ennemie, plus de la moitié du bataillon tomba dans les tranchées sanglantes.

Ces brèves actions italiennes permirent cependant de masquer les préparatifs de la sixième offensive de l'Isonzo qui devait permettre la conquête de la ville de Gorizia.

### *L'OFFENSIVE DE GORIZIA :*

Lors de l'offensive du Trentin, les Autrichiens avaient retiré des troupes du secteur de l'Isonzo.

Lorsque la Russie déclencha son offensive en Galicie, l'Autriche-Hongrie se hâta d'y envoyer de nouvelles unités prélevées du front des Balkans et d'Italie. Si bien qu'au début de l'offensive de Gorizia, la V<sup>e</sup> armée autrichienne ne disposait que de 9 divisions sur l'Isonzo.

Les Italiens massèrent alors une importante artillerie, la III<sup>e</sup> armée disposa en tout de 1 300 bouches à feu.

La tâche principale fut confiée au 6<sup>e</sup> corps d'armée du général Capello, avec 6 divisions qui se déployaient comme suit : la 45<sup>e</sup> division contre le mont Sabotino, la 24<sup>e</sup> contre la cote 188 et le village d'Olsavia, la 2<sup>e</sup> contre les positions de Peuma et de Grafenberg, la 12<sup>e</sup> sur le front de Podgora-Lucinio, les 43<sup>e</sup> et 47<sup>e</sup> furent maintenues en réserve.

L'attaque contre le mont Sabotino devait être déclenchée avec le caractère d'une violente surprise. Afin de laisser l'ennemi dans l'incertitude, les Italiens devaient attaquer au même moment le secteur de Monfalcone sur le Carso.

En d'autres termes, l'action était conçue pour forcer la tête de pont de Gorizia par le mont Sabotino, appuyée par une diversion sur le Carso.

L'offensive fut préparée avec un soin particulier. La préparation du terrain fut patiente et assidue devant le système défensif autrichien de la tête de pont de Gorizia, considérée comme un chef-d'œuvre de forteresse. En effet, la chaîne des monts Kuk, Santo, San Gabriele, San Daniele, etc., masquait un bon nombre des batteries et des défenses autrichiennes. D'ailleurs toute la tête de pont jouissait d'un ensemble défensif formidable, véritable protection de ceinture montagnaise. L'héroïque infanterie italienne s'était si souvent lancée à l'assaut de ces positions élevées, qu'elles avaient pris à ses yeux un caractère lugubre.

L'offensive commença le 4 août par la diversion dans la zone de Monfalcone. Du mont Sei Busi aux côtes d'Adriatique, le canon italien tonna avec violence.

La 16<sup>e</sup> division s'élança contre les tranchées au sud du mont Sei Busi et la 14<sup>e</sup> tentait une nouvelle fois la conquête des cotes 85 et 121. Les assauts se brisèrent devant l'énergique résistance des Autrichiens mais permirent de détourner leur attention du secteur de Gorizia.

Le 6 août, à 7 heures, sous un ciel bleu, l'artillerie italienne commença son tir sur le front du 6<sup>e</sup> corps d'armée. Puis à

8 heures, celle du Carso entra elle aussi en action. A 16 heures, le tir fut allongé, pendant que les troupes du lieutenant-colonel Badoglio atteignirent et dépassèrent les premières lignes ennemies, bousculant la résistance des rares survivants.

Toute la crête de la cote 609 à San Valentino fut occupée. Les assaillants prirent ensuite contact avec d'autres unités descendant vers San Mauro. Mais sur le bas du mont Sabotino, les Autrichiens, barricadés dans un solide fortin, foudroyaient d'un tir meurtrier les Italiens qui tentaient d'avancer. Dans les autres secteurs, la brigade Abruzzi s'était emparée du village d'Olsavia et fonçait victorieusement sur la cote 165. Par contre sur la cote 188, la brigade Lambro rencontra une vive résistance.

Sur la droite, la brigade Cuneo avait tourné les défenses ennemies sur la colline du Grafenberg et s'approchait de l'Isonzo.

La brigade Trévise fut clouée au sol devant les collines de Peuma en perdant 2 500 hommes !

Sur le secteur de la 12<sup>e</sup> division, la brigade Pavia enleva d'un seul élan deux lignes de défense entre la voie ferrée et la route Lucinio-Gorizia.

La brigade Casale avait dévalé la crête du Calvario et commençait à pénétrer dans la ville en ruine du Podgora.

Toute la nuit, les combats continuèrent avec acharnement du Sabotino au Podgora. Le 149<sup>e</sup> régiment d'infanterie avait encerclé le fortin en bas du Sabotino, faisant prisonnier tous les défenseurs. Vers minuit, les contre-attaques autrichiennes sur San Valentino et San Mauro furent promptement repoussées. Le choc principal fut supporté par le 77<sup>e</sup> d'infanterie qui, bien qu'ayant perdu tous ses officiers supérieurs, fut dirigé alors par un simple capitaine. Après une mêlée sanglante, l'ennemi, détruit par le feu et une charge glorieuse du 77<sup>e</sup>, fut contraint à une retraite désordonnée en laissant entre les mains italiennes plus de 500 prisonniers. Pendant ce temps, la brigade Pescara nettoyait la vallée du Val Peumica, et la brigade Trapani prenait pied sur la cote 138. Le Sabo-

tino se trouvait alors totalement conquis ; conquête si rapide qu'elle eut droit à la consécration poétique du célèbre auteur, Gabriele D'Annunzio, que la 45<sup>e</sup> division prit pour devise : « Ils allèrent comme l'aile qui ne laisse pas d'empreinte, au premier cri, la montagne était prise<sup>1</sup> ! »

Dès ce moment-là, l'avance italienne fut irrésistible, le matin du 7 août, la brigade Lambro s'établissait sur la cote 188. La brigade Abruzzi, appuyée par la brigade Etna, enlevait définitivement la cote 165 en faisant 700 prisonniers.

Sur le Podgora, l'ennemi était bousculé, la brigade Casale progressait à contre-pente de la montagne, et la brigade Lucinio atteignait les ruines de village. Par contre au Grafenberg, les Autrichiens réussirent à couper la brigade Cuneo de ses arrières.

Dans l'après-midi du 7, la 48<sup>e</sup> division entra en action entre les 2<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> divisions au nord du Podgora. Le matin du 8, les Italiens progressaient toujours vers le fleuve ; dans la nuit le commandement autrichien avait donné l'ordre à ses troupes de se retirer du fleuve. Ainsi les brigades Trapani et Etna entrèrent dans le village de Peuma en y capturant 300 Autrichiens et atteignirent l'Isonzo. Les réserves de la brigade Cuneo chassèrent l'ennemi du fortin du Grafenberg, délivrant du même coup une partie de ses soldats encerclés la veille.

Sur le Podgora, les événements se précipitèrent aussi ; à midi tous les défenseurs de la cote 240, se voyant encerclés, se rendirent. Toute la rive droite de l'Isonzo se trouvait alors entre les mains italiennes.

Les soldats de la brigade Casale, puis ceux de la brigade Pavie passèrent à gué le fleuve et entrèrent dans Gorizia en y hissant à la gare le drapeau italien.

Sur le Carso, le sort de la bataille était aussi favorable aux Italiens avec l'heureuse conquête du mont San Michele. Dans l'après-midi du 6 août, la brigade Catanzaro atteignait d'un

1. Commandant TOSTI, *L'Italie dans la Guerre mondiale*.

seul bond les cimes 1 et 2 en bouleversant deux positions ennemies ; les brigades Ferrare et Brescia enlevaient avec la même ardeur les cimes 3 et 4. La 21<sup>e</sup> division se hissait sur le col San Martino, plus de 1 000 Autrichiens étaient capturés dans la journée.

Les troupes du 13<sup>e</sup> corps d'armée accentuèrent leur avance malgré des contre-attaques autrichiennes sur le mont San Michele qui furent toutes repoussées.

Le 9, la 23<sup>e</sup> division italienne occupait la pente nord-est du San Michele, la 22<sup>e</sup> enlevait une ligne de retranchement de San Michele et la 21<sup>e</sup> pénétrait dans le « Groviglio » de San Martino.

Le 10 à l'aube, les Autrichiens se trouvaient dans une situation dramatique, ils avaient perdu la cité de Gorizia et le mont San Michele, clef de voûte de la défense.

On signalait que l'ennemi était en retraite vers Vallone, aussitôt les Italiens reprirent la progression sur le Carso. Le soir même, la 23<sup>e</sup> division atteignait Vallone. Le 12, les Autrichiens étaient contraints d'abandonner les hauteurs du Debeli, de la cote 85 et de la 121, pour se retirer sur les cotes 144 et 77 situées plus en arrière.

Le roi Victor-Emmanuel d'Italie, apprenant l'entrée des troupes italiennes dans Gorizia, lança alors la proclamation suivante : « Soldats d'Italie ! il n'y a pas bien longtemps encore, qu'avec un courage et une ténacité plus qu'admirables, vous avez su opposer une barrière insurmontable aux forces énormes de l'ennemi. Aujourd'hui, avec une audace renouvelée et une confiance plus grande encore, vous avez brillamment conquis de puissants bastions, depuis si longtemps disputés. Grâce à vous, la patrie en fête accueille dans son sein Gorizia ; grâce à vous, un nouveau pas est fait sur le dur et glorieux chemin qui nous conduira à l'accomplissement de nos saintes aspirations.

« Soldats d'Italie ! déjà la victoire se montre à l'horizon ; vous saurez l'atteindre. Conservez comme stimulant le souvenir de vos frères glorieusement tombés ; ayez comme exem-

ples constants les héros du Risorgimento national qui, avec un ardeur et un enthousiasme égaux aux vôtres, ont lutté, dans le passé, contre l'ennemi séculaire. Fier d'être votre chef, je vous remercie au nom de la Patrie, qui vous regarde avec admiration, avec amour, avec reconnaissance<sup>2</sup>. »

Devant Gorizia, les Italiens continuaient le passage de l'Isonzo, mais les ponts étaient rares, les troupes épuisées par la dureté des combats, la rareté des routes et le tir de l'artillerie autrichienne nullement silencieuse.

Le 8, des escadrons de cavalerie et des sections de reconnaissance relevaient la nouvelle ligne de défense des Autrichiens. Celle-ci partait du mont Santo, s'élevait par le col de Dol, sur les pentes du mont San Gabriele ; de là, par Santa Caterina, le cimetière de Gorizia et San Marco, elle atteignait le cours de la Vertoibizza.

Le soir du 9, les Italiens entraient en contact avec les nouvelles positions autrichiennes. Le 10, le 6<sup>e</sup> corps et le 13<sup>e</sup> partirent à l'attaque. La 45<sup>e</sup> division occupa la cote 227, au nord-est de Salcano, et les pentes de la cote 303, au nord de Santa Caterina ; par contre, la 43<sup>e</sup> division resta bloquée sur la cote 174 au sud de Castagnavizza.

Sur le Carso, le matin du 12, les Italiens attaquaient les hauteurs au-delà de Vallone. La brigade Lombardie atteignait d'un seul et bel élan le sommet du Nad Logem en y faisant 1 400 prisonniers ; elle avançait ensuite sur San Grado di Merna. La brigade Reine entra dans le village d'Oppachiasella. Cependant le 8<sup>e</sup> corps se voyait opposer une résistance victorieuse devant Nova Vas et les hauteurs de la cote 208.

Le lendemain la lutte s'intensifia pour la conquête des hauteurs de Volkoniak, Veliki, Pecinka, Segeti et cote 202. Sur la droite, la vaillante brigade Catanzaro s'empara de la cote 246 ; les brigades Grenadiers, Pise et Reine, malgré des pertes lourdes, s'emparaient de deux fortes positions sur les pentes du Veliki et du Pecinka en y faisant 1 000 prisonniers. Les

2. Commandant TOSTI, *L'Italie dans la Guerre mondiale*.



pertes importantes, la rareté de l'eau un soleil de plomb et les difficultés extrêmes du terrain avaient fortement éprouvé les troupes du Carso qui stoppèrent leur action.

Entre-temps, la II<sup>e</sup> armée reprenait, le 14 août, les attaques contre la ceinture montagneuse des monts Kuk et San Marco. Dans le secteur de Plava, les tentatives italiennes furent brisées. De même que devant Santa Caterina et la cote 333.

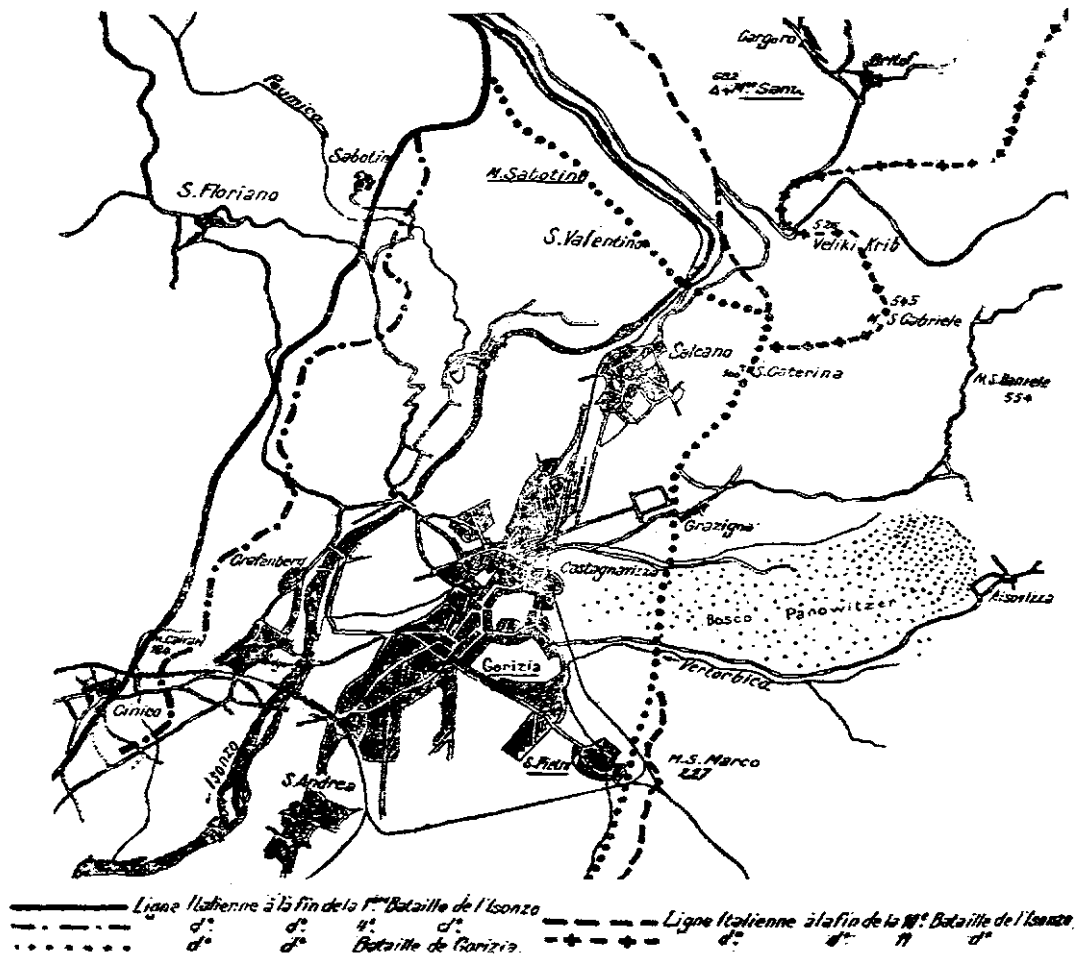
Dans le secteur de San Marco et de la Vertoiba, la résistance autrichienne fut en plus favorisée par le terrain boisé, un épais réseau de barbelés et l'arrivée d'importants renforts.

Le commandement italien estima que pour repousser l'ennemi, au-delà des nouvelles positions qu'il occupait à l'est et derrière Gorizia, il faudrait une nouvelle offensive. Le 17, toutes les attaques furent alors suspendues.

Ainsi se terminait cette offensive qui permettait la conquête de Gorizia, véritable succès pour les armes italiennes mais aussi pour la cause des Alliés : le général allemand Falkenhayn a reconnu que ce fut la victoire italienne de Gorizia qui décida la Roumanie à entrer en guerre contre les Centraux.

La rapide conquête des fortes positions qui défendaient la tête de pont de Gorizia et du Carso à Vallone donna à l'Italie un nouveau sentiment de force et de confiance qui commençait à s'estomper.

20 000 Autrichiens furent capturés, les pertes totales de l'armée austro-hongroise furent de 70 300 hommes hors de combat. Mais les Italiens furent aussi durement éprouvés en perdant 74 300 hommes dont 22 000 tués.



LES BATAILLES DE L'ISONZO (SECTEUR DE GORIZIA)

## CHAPITRE IX

### LES OFFENSIVES DE L'AUTOMNE 1916 (Septième, huitième, et neuvième offensives de l'Isonzo : 14 septembre - 7 novembre 1916.)

En cette fin d'année 1916, la situation sur les différents théâtres de guerre européens apparaissait favorable aux Alliés.

La Russie avait porté un coup terrible à l'Autriche-Hongrie par sa belle victoire en Galicie, des milliers de prisonniers restèrent entre les mains des Russes. De leur côté, les Franco-Britanniques avaient dégagé la pression allemande sur Verdun par une grande offensive sur la Somme. A Verdun même, les Français lancèrent une contre-offensive reprenant une partie importante du terrain perdu.

Suite à la victoire italienne de Gorizia, la Roumanie entra en guerre du côté des Alliés le 28 août ; enfin, l'Italie déclarait la guerre à l'Allemagne durant la même période.

Depuis Gorizia, les troupes italiennes restaient accrochées aux collines qui s'élèvent aussitôt derrière la ville et aux escarpements rocheux du Carso. Pour donner de l'espace aux unités occupant Gorizia, le général Cadorna souhaitait reprendre les opérations vers la zone des collines à l'est de la ville, qui barrait la route à toute progression. Il fallait aussi attaquer le système défensif au-delà de Vallone, de manière à déborder par le sud les défenses qui s'élevaient à l'est.

La zone des collines s'appuyait sur les deux principaux monts, le San Gabriele et le San Daniele ; s'abaissait ensuite vers la plaine de Vertoiba, par trois groupes de hauteurs plus faibles.

Sur le Carso, les défenses autrichiennes reposaient sur la hauteur de San Grado di Merna, elles continuaient sur le plateau à l'est de Vallone avec les monts Nad Logem, Veliki Kribach et Pecinka ; elles touchaient Nova Vas puis continuaient vers le terrain marécageux du Lisert.

Le 23 août, le commandement italien, sous les directives de Cadorna, lançait les ordres pour la reprise des opérations. La III<sup>e</sup> armée devait attaquer le Carso de San Grado au Lisert, soit sur l'ensemble du front carsique. Cette offensive devait soulager la II<sup>e</sup> armée dans le secteur de Gorizia pour ses futures opérations.

Sur le Carso, les Italiens disposaient de 10 divisions et 1 000 pièces d'artillerie. Dans le même secteur, les Autrichiens alignaient 6 divisions avec une artillerie sensiblement égale à celle des Italiens.

### *LA SEPTIÈME OFFENSIVE DE L'ISONZO (14-17 septembre)*

Le matin du 14 septembre, malgré un brouillard tenace, l'artillerie italienne commença sa préparation. A 9 heures, la 23<sup>e</sup> division s'élança à l'assaut des hauteurs de San Grado di Merna et du Veliki Kribach ; la 21<sup>e</sup> contre celles du Pecinka et la 22<sup>e</sup> sur l'axe Oppachiasella-Kostanjevica.

Sur la gauche, malgré la fureur des mitrailleuses et des canons autrichiens, les brigades Grenadiers et Lombardie s'emparèrent du bois « Quadrangulaire », devant le Veliki Kribach et l'éperon de la cote 265. Au centre, la brigade Pise ne put tenir une position qu'elle venait d'enlever. A droite, les brigades Brescia et Ferrare prirent une première tranchée ennemie à l'est d'Oppachiasella.

Malgré des conditions atmosphériques de plus en plus mauvaises, la brigade Grenadier enleva, le 15, la hauteur de San Grado et la conquête partielle de la cote 208 fut l'œuvre du 15<sup>e</sup> régiment de Bersaglieri. Le lendemain, le 22<sup>e</sup> régiment d'infanterie et le régiment de Gênes prirent possession de la cote 144.

Sur le reste du front, les attaques italiennes ne donnèrent pas de résultats aussi notable. Les Autrichiens opposaient une résistance extrêmement solide, rendue plus habile par la disposition de leurs défenses qui leur permettaient de localiser et de contenir les tentatives italiennes.

Les intempéries climatiques et les lourdes pertes nécessitèrent l'arrêt des opérations le soir du 17.

### *LA HUITIÈME OFFENSIVE DE L'ISONZO (9-12 octobre)*

La fin du mois de septembre fut consacrée à l'organisation des positions autrichiennes conquises. Cette nouvelle offensive, qui n'était autre qu'une reprise de la précédente, devait d'étendre à la zone des hauteurs qui s'élèvent à l'est de Gorizia, secteur tenu par le 8<sup>e</sup> corps d'armée.

Sur le Carso, le 11<sup>e</sup> corps devait attaquer les positions ennemies de la cote 123 à Oppacchiasella. Le 13<sup>e</sup> corps devait s'emparer de Kostanjevica et de la cote 208. Enfin le 7<sup>e</sup> devait compléter l'occupation de la cote 144.

Le matin du 9 octobre, le canon italien tonnait sur les lignes ennemies ; le 10, à 14 h 30, sous une pluie diluvienne, l'infanterie d'élançait à l'assaut. Sur le front du 8<sup>e</sup> corps, la 11<sup>e</sup> division enlevait la cote 95 au sud-est de San Pietro et parvenait à s'établir solidement sur la hauteur du Sober en repoussant plusieurs contre-attaques ennemies. Plus au sud, la 12<sup>e</sup> division avait progressé jusqu'aux pentes de la cote 86.

Les troupes des 11<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> corps menèrent une attaque vigoureuse leur permettant de conquérir des positions importantes entre le Vippaco et la cote 208.

Plus à droite, la 16<sup>e</sup> division dépassait la cote 144, poussant jusqu'à Jamiano. Mais elle fut ensuite chassée par une violente contre-attaque autrichienne. Devant la pression des unités italiennes, les Autrichiens abandonnèrent, le 12, toute la première ligne de défense à l'est de Vallone. Le même jour l'offensive s'arrêta. Elle apportait aux Italiens un net succès tactique mais aussi des pertes élevées avec 24 000 hommes hors de combat ; près de 10 000 Autrichiens furent capturés.

### *LA NEUVIÈME OFFENSIVE DE L'ISONZO (31 octobre - 4 novembre).*

La pluie et la neige empêchèrent à plusieurs reprises de nouvelles attaques italiennes. Finalement, le 31 octobre, devant une légère amélioration des conditions atmosphériques, l'artillerie italienne pilonna les défenses autrichiennes à l'est de Gorizia et sur le Carso.

Le lendemain, l'infanterie s'élança une fois de plus à l'assaut. Dans la zone des collines, à l'est de Gorizia, le terrain était devenu marécageux avec les récentes pluies. Les vaillants fantassins italiens durent marcher au feu en s'enfonçant dans la boue jusqu'au bassin !

Les troupes du 16<sup>e</sup> corps d'armée et du 8<sup>e</sup> occupèrent la cote 171 du San Marco et la cote 123 à l'est du Vertoiba. Cette dernière fut finalement abandonnée devant la fureur de l'artillerie autrichienne.

Sur le Carso, les 49<sup>e</sup> et 45<sup>e</sup> divisions attaquaient le Veliki Kribach et le Pecinka ; la première de cette position fut enlevée par la brigade Toscane, tandis que la seconde tomba peu de temps après entre les mains de la 1<sup>re</sup> brigade de Bersaglieri.

La 4<sup>e</sup> division avançait elle aussi de Pecinka à Kostanjevica.

Les Autrichiens vexés d'avoir été aussi durement chassés de l'ensemble du mont Veliki, contre-attaquèrent, mais ils furent repoussés, laissant entre les mains italiennes une centaine de prisonniers.

Dans la matinée du 2 octobre, les Autrichiens revenaient à l'attaque en chassant les Italiens du mont Veliki Kribach, mais, sur Pecinka, la 1<sup>re</sup> brigade de Bersaglieri opposait une admirable résistance.

Dans l'après-midi, la brigade Ferrare reprit le Veliki Kribach et se porta vers Kostanjevica. A droite, la 49<sup>e</sup> division atteignait les pentes du Volkovniak et la 45<sup>e</sup> celles du Dosso Faiti. Le lendemain, le Volkovniak était enlevé par la brigade Pignerol, tandis que les brigades Toscane et Lombardie prenaient pied sur le Dosso Faiti. A l'extrême gauche, la brigade Naples, par un bel élan, avait occupé les cotes 126 et 123.

Les très mauvaises conditions climatiques empêchèrent la poursuite de l'offensive qui s'arrêta le 4 octobre.

Ces longues offensives d'automne, menées à trois reprises pendant cinquante jours, se terminaient sur des résultats appréciables. Sur le Carso, les Italiens avaient enfoncé les deux premières lignes des défenses ennemies et avaient atteint la troisième qui protège immédiatement la ville de Trieste.

Le général autrichien Boroëvic, inquiet des succès de l'armée italienne, déclarait que sur l'Isonzo « la zone qui protège Trieste se rétrécit de plus en plus ; à chaque pas en arrière le front s'allonge, et la quantité des troupes nécessaires devient plus grande<sup>1</sup> ».

Ces opérations empêchèrent de plus l'Autriche-Hongrie de retirer des troupes du front italien pour les employer contre la Roumanie.

Les pertes de l'armée autrichienne pendant toute la durée des offensives d'automne sur l'Isonzo furent très élevées

1. TRENKER, *La Guerre au Tyrol*.

avec 75 600 hommes hors de combat. Les Italiens perdirent au même moment 70 200 hommes.

Le commandant Tosti écrivait que les troupes italiennes «terminaient l'année sur des nouveaux succès ; ceux-ci avaient été acquis au prix de durs, d'indicibles sacrifices ; il faut avoir combattu sur la Vertoiba en cet automne de 1916, pour apprécier tout l'héroïsme de nos soldats, contraints de combattre avec la moitié du corps enfoncée dans la boue rougeâtre de cette terre ingrate, où beaucoup tombèrent étouffés au moment de l'assaut ; héros magnifiques et obscurs, vers lesquels ne s'élèvera jamais assez respectueux et reconnaissant le souvenir de la patrie<sup>2</sup> ».

Le poète italien Giuseppe Ungaretti, combattant en 1916 dans les tranchées du Carso, gardera un souvenir terrible de cette période : « J'étais couché dans la boue, j'ai passé cette nuit en face de l'ennemi ; l'ennemi se tenait plus haut que nous ; il était mieux armé que nous et ce n'était pas une situation facile... La boue du Carso est une des choses les plus horribles que l'on puisse imaginer !<sup>3</sup> »

2. Commandant TOSTI, *L'Italie dans la Guerre mondiale*.

3. OSTENC, *Intellectuels italiens et Fascisme (1915-1925)*.



## CHAPITRE X

### SECOND HIVER DE GUERRE ET DIXIÈME OFFENSIVE DE L'ISONZO

L'armée italienne terminait l'année 1916 sur des succès incontestables. Elle était parvenue à stopper en mai 1916 une grande offensive autrichienne dans le Trentin. En août, elle remportait une victoire sur l'Isonzo par la conquête de Gorizia et parvenait à gagner du terrain sur le Carso lors des opérations d'automne.

En une année de combat frontalier, l'armée italienne occupait soixante-huit communes autrichiennes sur l'Isonzo et 120 000 Autrichiens avaient été fait prisonniers. L'ensemble des pertes autrichiennes sur l'Isonzo s'élevait à 300 000 hommes hors de combat, chiffre sensiblement égal à celui des Italiens qui dénombraient la perte de 350 000 hommes.

Ce second hiver, particulièrement rude, mit à dure épreuve le moral des troupes italiennes. Le vent du nord, les bourrasques glaciales, les avalanches et les pluies battantes rendaient les positions souvent invivables.

De nombreuses désertions furent constatées chez des hommes qui se voyaient sacrifiés dans une pénible guerre d'usure en montagne. Le député Amendola, qui se trouvait mobilisé, écrit dans une de ses lettres : « Ici nous continuons à nous faire massacrer... Nous troupes, quand elles ne sont pas conduites à l'assaut de la façon que tu sais, sont abandonnées

dans une ignoble inertie dans des tranchées dégoûtantes et putrides<sup>1</sup>. »

Mussolini constate lui-même cet état d'exaspération : « Notre guerre, comme toutes les autres, est une guerre de position, d'usure. Guerre grise, guerre de résignation. Dans la journée on reste sous terre, guerre dans la boue, à ce traquenard continuel qui met le système nerveux à une si dure épreuve<sup>2</sup>. »

Il y a bien des permissions, mais elles ne font qu'accroître le mécontentement des soldats en voyant le contraste de vie des civils.

En vérité, l'armée italienne (comme l'armée française à la même époque) est victime de l'ignorance de son état-major.

Luigi Albertini écrira sur le général Cadorna : « Il ne connaît pas les hommes de chair et il se conduit toujours selon les schémas abstraits du devoir et du règlement<sup>3</sup>. »

Devenu impopulaire dans son armée, Cardona ne fera rien pour défaire son étiquette de « Boucher de l'Isonzo ».

Les neutralistes en profitent et démontrent le bilan d'une guerre qu'ils auraient pu éviter. En août 1917, les ouvriers milanais s'insurgent contre le gouvernement, des émeutes éclatent, la Révolution russe touche même l'Italie où des Soviets venus de Pétrograd forcent la masse ouvrière italienne à se révolter. Le 23 août, des accrochages ont lieu à Turin entre les travailleurs et les forces de l'ordre, la semaine rouge est déclenchée, mais les Carabinieri matent la révolte, l'Italie ne connaîtra pas le même sort que l'Empire russe.

Du côté austro-hongrois, la situation n'est guère plus brillante ; sur le front italien des officiers slaves changent de camp avec armes et plans d'opérations. Un torpilleur austro-hongrois se rend le 5 octobre. Le commandement autrichien

1. MUSCO, *L'Isonzo. 1915-1917*.

2. MUSSOLINI, *Mon journal de guerre*.

3. MUSCO, *L'Isonzo. 1915-1917*.

s'est affolé des victoires italiennes de l'été et de l'automne 1916. Ils en arrivent même à envisager, en cas de nouveaux succès italiens, un important repli vers l'est en abandonnant Trieste. Les Allemands sont bien sûr inquiet de l'affolement de leur allié.

Mais à côté de cet aspect critique, un important travail de consolidation et de préparation de l'armée fut effectué en Italie. Cabiati écrira « que pour apprécier à sa juste valeur cet effort gigantesque, il faut se rappeler qu'au début de la guerre nous ne pouvions compter que sur un très modeste potentiel de production sidérurgique et mécanique, lequel, du reste, dépendait de l'étranger pour une quantité considérable de matériel. Nous dûmes donc créer de la main-d'œuvre à l'établissement, de celui-ci à la machine, de la machine au produit fini.

« En examinant les données de ce qu'étaient en 1914 et ce qu'étaient devenues dès 1917 notre production sidérurgique, la fabrication des projectiles de tout calibre, des fusils et des armes blanches, des canons lourds, des avions, etc., le monde restera étonné de ce que put accomplir la souplesse italienne, à travers des difficultés de tout genre. Et nous ne produisions pas seulement pour nous, mais encore pour nos alliés, de l'artillerie légère, des avions, des automobiles et des camions<sup>4</sup> ».

Le nombre des batteries d'artillerie fut accru de 262 ; les pièces de moyens et de gros calibres, entre mai 1916 et mai 1917, passèrent de 1 180 à plus de 2 100.

Le nombre des mitrailleuses, qui était de 600 en mai 1915, atteignait les 8 000 en mai 1917.

L'armée italienne connut de plus un renforcement de ses effectifs avec 151 nouveaux bataillons de toutes les armes, dont 8 nouvelles divisions regroupant 96 bataillons d'infanterie.

4. CABIATI, *Problema finazario della Guerra*.

La qualité fut aussi du nombre, avec la création de combattants d'assaut : les Arditi, équivalents des corps francs français et des Strosstruppen allemands.

Ces fantassins d'élite étaient chargés d'effectuer les missions les plus dangereuses, véritables commandos suicides. Dès les premières offensives de l'Isonzo, ces hommes intrépides lançaient des incursions nocturnes dans les avant-postes autrichiens ; leur travail principal était « le nettoyage » des tranchées ennemies et la pose d'explosif sur les barbelés, beaucoup ne revinrent pas de ces missions périlleuses.

Disposant d'un armement léger (poignard, pistolet, carabine et grenades), vêtus d'un équipement spécial (cuirasse et casque antiballes), les Arditi furent surnommés par les Autrichiens les « Caïmans de l'Isonzo et de la Piave » ou « compagnies de la mort ».

Les Arditi du capitaine Pontecorvo Bacci laissèrent 50 hommes sur le terrain, ils étaient partis à 82 ! Dans une autre action, ils s'illustrèrent en réduisant au silence huit nids de mitrailleuses autrichiens !

Ce furent aussi les Arditi de la brigade Sassari qui enlevèrent quatre tranchées ennemies en faisant 2 000 prisonniers !

De nombreux futurs chefs fascistes firent la guerre dans ces unités d'assaut et reprirent ensuite à leur compte le fanion noir à tête de mort des Arditi.

La saison extrêmement rigoureuse ne permit jusqu'au printemps aucune opération importante sur l'Isonzo. Seulement les habituels tirs d'artillerie et les quelques incursions de patrouilles.

Cependant, le 16 novembre, les Autrichiens attaquèrent le mont San Marco sur le Carso ; ils enlevèrent la ligne de tranchée avancée mais en furent ensuite sévèrement chassés par une contre-attaque italienne.

Le 20, les Italiens perdirent la cote 126 au nord de Volkovniak suite à une brillante action autrichienne.

Pendant ces brefs combats, d'importants événements politiques se préparaient en cette fin d'année 1916.

Le 21 novembre, l'empereur d'Autriche-Hongrie François-Joseph mourait, son petit-fils l'archiduc Charles lui succédait. Le 11 février, le général autrichien Conrad était relevé de ses fonctions de chef d'état-major et remplacé par le général Von Arz.

En Allemagne, le général Falkenhayn avait dû céder son poste au feld-maréchal Hidenburg, tandis qu'en France le général Joffre était remplacé par le général Nivelle.

Tous les États belligérants semblaient trouver impossible l'issue de cette guerre. Le blocus économique lancé par la Grande-Bretagne n'avait pu briser la résistance de l'Allemagne, cette dernière au contraire remportait d'importants succès avec ses sous-marins.

C'était donc sur terre et par les armes seules que les Alliés espéraient mettre fin à cette horrible tuerie.

Au moment même où les Français lançaient une grande offensive sur l'Aisne et en Champagne, les Italiens s'apprêtaient à mener leur dixième offensive sur l'Isonzo.

### *LA DIXIÈME OFFENSIVE DE L'ISONZO* *(12 mai - 4 juin 1917)*

Cette nouvelle offensive était confiée aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> armées composant l'ensemble des forces italiennes sur l'Isonzo et le Carso.

Le plan d'opération s'établissait en trois phases successives.

Dans la première, une puissante action d'artillerie devait s'abattre sur les positions ennemies de Tolmino à la mer, afin de désorienter les Autrichiens sur l'axe réel de l'attaque principale.

Dans la deuxième phase, les trois corps d'armée de la zone de Gorizia devaient s'élancer à la conquête du bastion montagneux qui surplombe l'Isonzo de Plava à Gorizia, avec le mont Kuk (611 m), le Vodice (652 m), le Santo (682 m) et le San Gabriele (646 m); ainsi que les collines s'élevant derrière Gorizia.

Enfin dans la troisième phase, la III<sup>e</sup> armée passerait à l'attaque sur le Carso en direction de l'imposant massif de l'Hermada.

Pour cette offensive, les Italiens disposaient de 28 divisions et de plus de 2 000 pièces d'artillerie.

Les Autrichiens alignaient au même moment, au sein de V<sup>e</sup> armée, 15 à 18 division et 1 400 canons ; au cours des combats sur le plateau du Carso, trois nouvelles divisions autrichiennes vinrent en renfort.

Durant deux jours, du 12 au 14 mai, l'artillerie italienne ouvrit le feu sur tout le front d'attaque. Puis l'infanterie partit à l'assaut des positions de Plava à Gorizia. La brigade Udine enleva brillamment la célèbre cote 383, pendant que la brigade Florence réussissait à atteindre sous une pluie de balles et grenades l'éperon de la cote 535 du mont Kuk.

La brigade Avellino dépassait par un bel élan le barrage du Zagora et enlevait le fortin de Zagomila qui bloquait la route de Zagora au mont Vodice.

La brigade Campasso fut chassée du mont Santo qu'elle venait d'occuper, elle se repliait à quelques centaines de mètres en dessous de la cime.

Sur les collines, au nord-est de Gorizia, les Italiens durent aussi abandonner les cotes 126 et 147 qu'ils avaient enlevées.

Dans la nuit du 14, la 47<sup>e</sup> division avait forcé le passage de l'Isonzo au saillant de Loga et se trouvait sur l'autre rive en y faisant 400 prisonniers autrichiens.

Du 15 au 21, les Autrichiens menèrent une série de violentes contre-attaques qui furent toutes repoussées, dont notamment sur le mont Vodice, solidement défendu par la 53<sup>e</sup> division du général Gonzaga.

Les avances italiennes continuèrent avec les conquêtes de la cote 363 à l'est de Plava, des localités fortifiées de Globna, de Paljevo et de la colline de Grazigna.

La tête de pont de Bordrez fut cependant abandonnée dans la nuit du 18, son rôle de diversion ayant parfaitement joué.

Le 21, le général Cadorna estimait que le moment de passer à l'attaque sur le Carso était venu, les opérations dans la zone de Gorizia furent alors interrompues.

Après un pilonnage d'artillerie de dix heures, le 23 mai, les fantassins du Carso bondirent vers les tranchées autrichiennes. A gauche, le 11<sup>e</sup> corps attaquait les hauteurs à l'est du Volkovniak et les cotes 370 et 368. Au centre et à droite, le 13<sup>e</sup> corps et le 7<sup>e</sup> tournaient et dépassaient la première ligne ennemie et s'emparaient de Jamiano; dans le secteur de Monfalcone, ils enlevaient les cotes 92, 77, 58 et 21.

Le lendemain, les combats atteignirent une exceptionnelle fureur, les mitrailleuses autrichiennes abattaient par centaines les vaillants soldats italiens qui revenaient à chaque fois à l'assaut.

A droite du Carso, les positions ennemies étaient enfoncées à Flondar et les Italiens atteignaient même San Giovanni et Medeazza en direction de l'Hermada en y faisant 2 000 prisonniers.

Entre Kostanjevica et Jamiano, le 13<sup>e</sup> corps s'essouffait par d'épuisantes charges stériles, mais à l'ouest de Medeazza le 7<sup>e</sup> avançait jusqu'à l'embouchure de Timavo en capturant 800 prisonniers.

Le 29, la bataille s'arrêta devant l'énormité des pertes, les Italiens avaient enfoncé 4 kilomètres de réseau hérissé de défenses en faisant 16 000 prisonniers. Les Autrichiens ne tenaient pas à en rester là, ils menèrent des contre-attaques au nord de Gorizia qui furent cependant toutes repoussées. Le 28, ils atteignirent le sommet du Vodice, mais ils en furent une fois de plus chassés; trois nouvelles contre-attaques furent encore repoussées les 29 et 31 mai.

Mais le choc le plus violent des actions autrichiennes se produisit sur le Carso en début juin. Un corps d'armée autrichien de réserve attaquait les positions italiennes dans la régions Fauti-Kostanjevica le 4 juin.

Les troupes italiennes, qui tenaient des lignes totalement bouleversées par les précédents combats et la violente action

de l'artillerie adverse, se trouvaient dans une situation dramatique pour se défendre.

La première attaque autrichienne brisa la résistance italienne sur les positions de Falti, en revanche dans le secteur de Kostanjevica les assaillants furent repoussés ; puis les troupes italiennes de la 58<sup>e</sup> division rétablirent la situation sur le Falti.

Les Autrichiens furent plus heureux contre la 20<sup>e</sup> division qui fut submergée et obligée d'amorcer une pénible retraite. Les Autrichiens atteignirent les deux tunnels de la voie de Monfalcone-Trieste. De là, ils progressèrent et forcèrent les Italiens à abandonner une large part du terrain conquis en mai. Une grande partie des progrès italiens accomplis sur le Carso par les Italiens fut alors annulée ; si, au nord de Gorizia, ils conservaient les positions acquises, comme les monts Kuk et Vodice, sur le Carso, Kostanjevica, l'Hermada et Duino demeuraient toujours entre les mains autrichiennes.

L'armée italienne terminait en plus cette offensive avec des pertes effroyables : 157 000 hommes hors de combat ! Les Autrichiens perdaient au même moment 78 600 hommes.

Devant des conditions aussi précaires sur le Carso, le commandement italien s'appêtait déjà à lancer une 11<sup>e</sup> offensive !

Sur le front français, l'offensive lancée par le général Nivelle sur l'Aisne et la Champagne fut tout aussi meutrière, sans apporter des résultats notables.

La Russie, fortement secouée par les révoltes « Rouges » et les mutineries de son armée, semblait abandonner la lutte contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ; elle amorçait une retraite générale, forçant de ce fait l'armée roumaine à une terrible débâcle.

L'Autriche-Hongrie se trouvait désormais seule devant l'Italie.



## CHAPITRE XI

### L'OFFENSIVE DE LA BAINSIZZA : ONZIÈME OFFENSIVE DE L'ISONZO

Malgré l'énormité des pertes subies en mai, le commandement italien envisageait dès le mois d'août une nouvelle offensive sur l'Isonzo.

Le général Cadorna espérait porter un coup décisif aux Autrichiens qui se trouvaient au même moment proche de l'effondrement, mais ce qu'il semblait ignorer c'est que son armée se trouvait elle aussi dans un grave état de découragement moral et physique.

La prise de chaque montagne coûtait en moyenne aux troupes italiennes de 5 000 à 10 000 hommes, position qu'il fallait ensuite tenir contre de furieuses contre-attaques ennemies.

Pour cette nouvelle offensive, le commandement italien concentra des moyens considérables, réussissant à mettre en ligne sur l'Isonzo 51 divisions, soit les trois quarts des effectifs sur l'ensemble du front, et plus de 3 000 pièces d'artillerie.

La II<sup>e</sup> armée était forte de six corps d'armée avec 26 divisions, son secteur d'attaque allait de la tête de pont de Tolmino au Vippaco.

La III<sup>e</sup> armée disposait de quatre corps d'armée et de 25 divisions couvrant le secteur du Vippaco au Carso.

En face de cette impressionnante concentration de troupes, la V<sup>e</sup> armée autrichienne comprenait cinq corps d'armée avec un total de 23 divisions, dont 10 divisions contre la II<sup>e</sup> armée, 9 divisions contre la III<sup>e</sup> et 4 divisions formant la réserve de l'armée. Trois autres divisions autrichiennes vinrent ensuite en renfort pendant la bataille. L'artillerie était forte de près de 1 500 pièces de moyens et gros calibres.

La tête de pont de Tolmino était le principal obstacle sur lequel butait l'armée italienne pour envisager la possession d'une grande partie de la rive gauche de l'Isonzo ; de plus, elle représentait une grave menace pour son déploiement.

Enfin, le plateau de la Baïnsizza, qui s'élève comme une immense forteresse au sud de Tolmino, pouvait représenter un tremplin efficace pour le passage des troupes italiennes sur l'Isonzo. La Baïnsizza avait de plus une grande valeur pour la défense autrichienne, elle représentait le rempart naturel qui rendait facile les communications entre les défenseurs du Carso et ceux de Tolmino.

Il était donc important pour le commandement italien d'enlever cet important nœud stratégique qui, en cas de succès, forcerait les Autrichiens à évacuer les positions de la zone de Gorizia et celle du Carso.

Cette nouvelle offensive fut conçue comme une grande opération de Tolmino à la mer, avec un effort particulier en face du plateau de la Baïnsizza au nord et du plateau de Comen au sud.

L'artillerie de la II<sup>e</sup> armée commença son tir le 17 août, suivie le lendemain par la III<sup>e</sup> armée.

Les premières positions autrichiennes furent durement secouées par l'avalanche de fer et de feu, tandis que les deuxième lignes, marquées par l'emplacement des forêts du plateau de Ternova, de la Baïnsizza et celle de l'Her-mada, brûlaient comme « d'immenses bûchers<sup>1</sup> ».

1. MUSCO, *L'Isonzo. 1915-1917.*

L'aviation italienne était aussi de l'action avec une centaine d'appareils qui fondaient sur les arrières de l'adversaire en mitraillant ses batteries et ses centres de communication.

Dans la nuit du 18, le 24<sup>e</sup> corps d'armée et le 27<sup>e</sup>, à qui avait été confiée l'action principale vers la Bainsizza, lancèrent des ponts pour la traversée de l'Isonzo.

Les mitrailleuses autrichiennes avaient été habilement dissimulées dans les tunnels de la voie ferrée courant parallèlement au fleuve, elles rendirent difficile la tâche du génie italien sans cesse pris en cible, si bien que l'opération du passage de l'Isonzo ne put être effectuée qu'en partie : 6 ponts seulement sur les 14 projetés purent être lancés.

Cependant, le matin du 19, 4 bataillons du 27<sup>e</sup> corps et 8 du 24<sup>e</sup> étaient parvenus à traverser le fleuve « maudit » et marchaient sur les lignes ennemies qui étaient particulièrement difficiles à enlever, avec une première défense longeant le fleuve, un deuxième à mi-côte et enfin une troisième qui comprenait une véritable barrière montagneuse avec le mont Vhr (610 m), le Kuk (711 m), le Jelenik (788 m) et le Kobilek (627 m).

Au nord, les 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> corps attaquaient les monts Rosso et Mrzli, pendant que les 27<sup>e</sup> corps tentait le passage du torrent Avscek.

Le 2<sup>e</sup> corps était parvenu à briser les défenses de Descla et avançait vers la cote 300 ; sur le secteur du 24<sup>e</sup> corps, les 5<sup>e</sup> et 1<sup>re</sup> brigades de Bersaglieri avaient brillamment enlevé les défenses ennemies sur les mont Fratta et Semmer.

La 60<sup>e</sup> division, stoppée devant Canale, concentra sur cette localité un feu terrible de cinquante batteries d'artillerie qui pulvérisèrent les défenses ; la 60<sup>e</sup> division put alors passer sur l'autre rive.

Le 20, le 27<sup>e</sup> corps restait bloqué devant la cote 645, mais le 24<sup>e</sup> corps consolidait son avance et menaçait désormais les arrières des monts Kuk et Jelenik.

Le 21, les fantassins du 27<sup>e</sup> corps s'emparaient d'Auzza et parvenaient à passer l'Avscek ; la 5<sup>e</sup> brigade de Bersaglieri

prenait l'Ossoinca, la 1<sup>re</sup> mettait le pied sur le col de la cote 856 de l'Oscedrik et du Jelenik, enfin la brigade Tortona de la 60<sup>e</sup> division enlevait le mont Kuk.

Le lendemain, le 2<sup>e</sup> corps forçait les positions autrichiennes dans la région de Putarsce-Bavterca et lançait ses hommes à l'assaut du mont Kobilek. Le 23, les derniers points de défense ennemie cédaient sur tout le cirque de Vhr et celui du Bate : les monts Oscedrik et Kobilek étaient enlevés.

Dans la nuit du 24, un vent de panique soufflait chez les Autrichiens, désespérés de pouvoir réparer les larges brèches sur le bord occidental de la Baïnsizza ; une importante retraite s'effectuait dès la nuit du 22 vers la ligne Mesnjak-San Gabriele. L'infanterie italienne avançait sur le plateau en recueillant un butin énorme de matériels : 120 canons, 200 mitrailleuses et faisait 19 340 prisonniers !

Un bond de 10 kilomètres venait d'être accompli au-delà de l'Isonzo, sur un plateau très pauvre en communication, rendant ainsi très difficile le déplacement de l'artillerie italienne nécessaire à l'appui des troupes. De plus, les réserves en munitions s'épuisaient.

Sur 3 millions et demi d'obus stockés pour l'offensive, 2 millions avaient déjà été tirés.

Enfin, les Autrichiens avaient reçu en renfort trois divisions et une brigade pour consolider les nouvelles lignes de défense.

Le 29, le commandement italien ordonnait la suspension de l'offensive dans ce secteur afin d'organiser les positions conquises.

La lutte se porta alors sur le plateau carsique.

Dès le 19, la III<sup>e</sup> armée, après un bombardement intense, était passée à l'attaque.

Les Autrichiens y avaient opposé une résistance extrêmement tenace, rendant pratiquement impossible une avance rapide des assaillants.

Les brigades Pallanza, Massa Carrora et Lombardie menèrent des combats de démons au-delà de Faiti, sur les cotes 464 et 378 dont les tranchées restèrent finalement à l'ennemi.

A droite, au contraire, les Italiens dépassaient Versic, Korite et Selo, et parvenaient jusqu'au vallon de Brestovica ; ensuite ils allèrent jusqu'à la cote 110 et les ruines de San Giovanni.

Mais le 23, devant l'énormité des pertes et la résistance héroïque des Autrichiens, le commandement italien arrêta les opérations sur le Carso.

L'offensive se déplaça alors sur le centre de l'Isonzo, contre l'arc des hauteurs qui entoure Gorizia.

Le 4 septembre, 700 pièces d'artillerie pilonnèrent les positions ennemies qui vont du mont San Gabriele au mont San Marco.

La 11<sup>e</sup> division se lançait ensuite à l'assaut des pentes du San Gabriele et réussissait à atteindre la ligne de la crête entre la cote 552 et la 646 en y faisant 2 000 prisonniers. Mais une contre-attaque ennemie obligea l'armée italienne à se retirer une centaine de mètres au-dessous de la cime.

Les jours suivant, le mont San Gabriele fut le théâtre d'une lutte furieuse et continue, à coups d'attaques et contre-attaques ; des unités entières furent englouties de part et d'autre.

Le lieutenant-colonel autrichien Sauer devait écrire que « le mont San Gabriele, cette sorte de moloch, engloutissait un régiment tous les trois ou quatre jours et changeait quotidiennement de maître<sup>2</sup> ».

Pendant ce temps, les attaques italiennes reprenaient sur le plateau de la Baïnsizza pour améliorer la situation sur les lignes avancées ; le 15 septembre, la vaillante brigade Sassari enlevait les cotes 895 et 862 ; le 29, la 44<sup>e</sup> division du général Papa prenait pied sur le mont Na Kobil.

2. Lieutenant-colonel SAUER, *Un livre de souvenirs de la grande époque*.

Ainsi se terminait l'offensive la plus vaste et la plus importante qui eût été livrée sur le front italien depuis 1915, et l'une des plus grandes de toute la Première Guerre mondiale.

Elle apportait des résultats importants sur le plateau de la Baïnsizza mais faibles sur ceux du Carso et de Gorizia.

L'armée italienne venait d'effectuer une des plus difficiles opérations militaires de toute la guerre européenne : le passage d'un fleuve devant des défenses ennemies très élevées et l'enlèvement simultané d'imposantes positions montagneuses sur une profondeur de 10 kilomètres !

Mais les pertes italiennes pour cette offensive furent parmi les plus élevées de toute la guerre : 166 000 hommes hors de combat dont 40 000 morts !

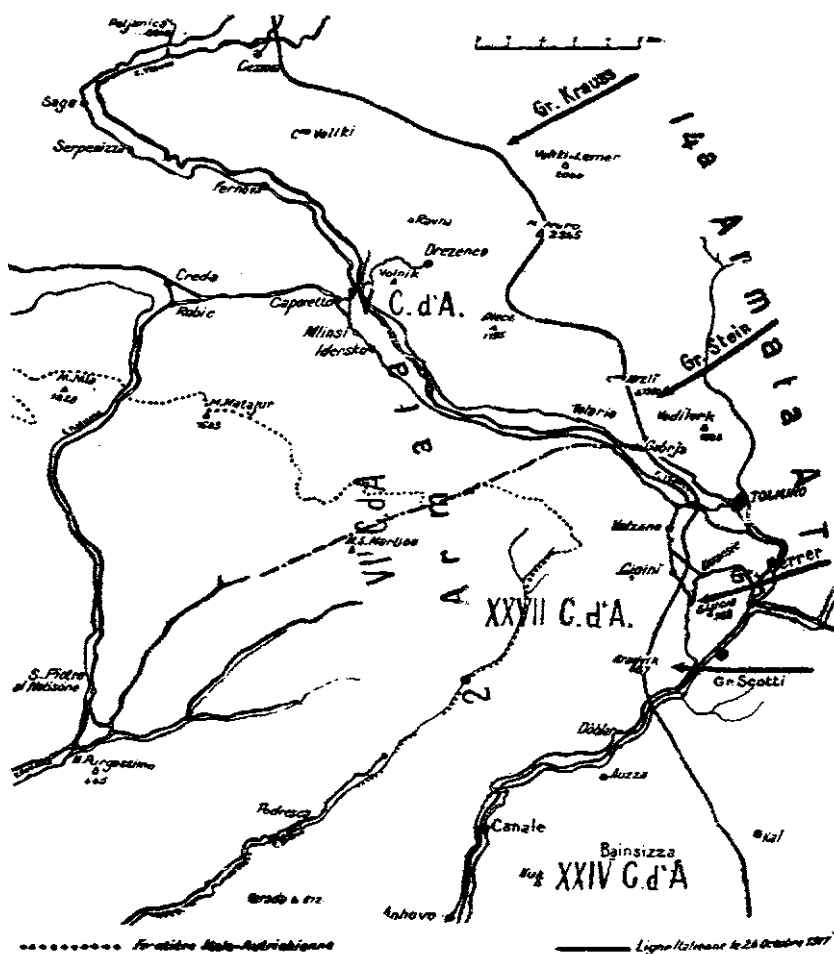
Les Autrichiens perdaient dans cette immense fournaise près de 100 000 hommes, chiffre qui soulevait de graves préoccupations chez les Allemands de plus en plus inquiets de leur allié.

« La onzième offensive de l'Isonzo, écrivait le maréchal Ludendorff, avait été riche de succès pour l'armée italienne. Les armées impériales avaient courageusement résisté, mais leurs pertes sur les hauteurs du Carso avaient été si considérables, leur moral tellement ébranlé, que les autorités politiques et militaires de l'Autriche-Hongrie en étaient venues à la conviction que les armées de l'empereur ne pourraient pas continuer la lutte et soutenir un douzième choc de l'Italie<sup>3</sup>. »

Ludendorff devait dire aussi après la guerre, lors d'une entrevue accordée à un journaliste suédois, qu'« une des causes de notre défaite fut la déficience de l'Autriche-Hongrie, que l'Italie serrait à la gorge de plus en plus fort. Si l'Autriche-Hongrie avait pu rendre disponible une partie de ses divisions et les envoyer en Allemagne, la guerre aurait été gagnée par les Empires centraux, qui n'auraient pas craint les renforts américains<sup>4</sup>. ».

3. Maréchal LUDENDORFF, *Souvenirs de guerre*.

4. Commandant TOSTI, *L'Italie dans la Guerre mondiale*.



## LA 12<sup>e</sup> BATAILLE DE L'ISONZO

## CHAPITRE XII

### LA SUITE DE LA GUERRE SUR LE FRONT ITALIEN : DE CAPORETTO A VITTORIO VENETO

La fin de l'année 1917 fut dramatique pour les Alliés. La Russie, qui s'était retirée de la lutte, permettait aux Austro-Allemands de faire converger d'importantes forces sur les fronts italiens et français.

Les coups que l'Italie portait à l'Autriche-Hongrie préoccupaient l'Allemagne. On doutait que l'Autriche-Hongrie puisse résister à une nouvelle offensive du général Cadorna, mais on espérait qu'une grave défaite militaire suffirait à abattre l'Italie, elle-même fortement éprouvée.

Telle fut l'origine de l'offensive austro-allemande de Caporetto en octobre 1917.

« L'armée austro-hongroise sur le front italien, écrit Ludendorff, avait besoin du secours des troupes allemandes. L'envoi de divisions allemandes en Italie, pour y remplir un rôle purement défensif, n'était pas une mesure qui pût répondre à la gravité de la situation.

« Le commandement suprême fut obligé de reconnaître que, là aussi, il fallait en venir à l'offensive pour améliorer notre situation générale<sup>1</sup>. »

1. Maréchal LUDENDORFF, *Souvenirs de guerre*.



## *LE DÉSASTRE ITALIEN DE CAPORETTO*

Le général autrichien Boroevic avait reçu d'importants renforts afin de préparer une importante offensive. Ludendorff se rendit à Vienne pour donner son appui dans la mise au point d'un plan visant à détruire à tout jamais l'armée italienne.

Le but recherché était de jeter de puissantes unités sur le point le plus faible du système défensif italien, le saillant de Plezzo-Tolmino semblait être le secteur rêvé pour cette expédition punitive.

L'armée, destinée à l'attaque, désignée par le nom de XIV<sup>e</sup> armée, fut constituée par des troupes austro-hongroises et allemandes (8 divisions autrichiennes et 7 allemandes) ; elle fut placée sous les ordres de l'excellent général allemand Von Below.

En vérité, près de 37 divisions austro-allemandes se trouvaient prêtes à l'attaque sur le Haut-Isonzo.

En face, les Italiens ne disposaient pour le moment que de 25 divisions.

Dans le secteur choisi de l'attaque, les Italiens n'alignaient que 113 bataillons contre près de 200 bataillons austro-allemands ! Pour l'artillerie, les assaillants alignaient près de 3 000 pièces d'artillerie de moyens et de gros calibre contre 1 300 pièces italiennes.

Malgré un mouvement indiscret des troupes austro-allemandes dans le secteur de Tolmino, Cadorna ne prit pas au sérieux les risques d'une offensive sur ce point défensif pourtant relativement mal défendu ; il ne rejetait pas la possibilité d'une éventuelle offensive ennemie, mais il la voyait plus au sud, sur le plateau de la Baïnsizza.

Ainsi de faibles forces italiennes se trouvaient dans le secteur de Tolmino, alors que sur le plateau de la Baïnsizza elles étaient en surnombre ; en un mot la surprise fut presque complète.

Le 24 octobre 1917, à deux heures du matin, dans un épais brouillard et une pluie glaciale, les canons autrichiens ouvrirent le feu. Durant deux heures ce furent des obus classiques, puis de formidables nappes de gaz asphyxiant s'avancèrent vers les tranchées italiennes ; à huit heures un nouveau bombardement classique se déclencha ; en bref, durant plus de six heures, l'artillerie autrichienne s'acharna dans la région de Tolmino.

Les Austro-Allemands se mirent en marche, contournant les cimes et les plateaux, et s'élançant avec des lance-flammes sur les positions italiennes.

Devant l'inefficacité des masques à gaz, qui n'avaient pas tenu devant les intempéries climatiques, les Italiens aveuglés, brûlés, fuirent en désordre.

Au nord de Plezzo, les massifs du Rombon tombèrent. Cachés par l'éternel brouillard, les assaillants avancèrent inexorablement et s'emparèrent de Caporetto, la tête de pont de Tolmino ; les Italiens se trouvaient ainsi isolés du reste de leur armée.

Pendant ce temps, le gros des forces italiennes attendait une attaque sur le plateau de la Baïnsizza. Le 25, le général Capello découvrait la menace ennemie venue de Tolmino ; malade, il décida une retraite qui cependant se révéla tardive car les Autrichiens prirent de flanc la retraite des forces de Capello et leur infligèrent une cuisante défaite en capturant 10 000 Italiens !

La panique s'installa rapidement et les renforts ne purent intervenir devant l'affolement général. L'artillerie autrichienne s'acharna impitoyablement sur la masse des forces italiennes se retirant dans un désordre indescriptible, les avions autrichiens mitraillèrent les colonnes ; en bref, l'armée du général Capello n'était plus qu'un troupeau de fuyards, gazés et terrorisés.

Le 26, les forces austro-allemandes élargirent leur percée en capturant 30 000 prisonniers et 300 canons. Pourtant sur le Carso, les Italiens repoussaient toutes les attaques ennemies.

En perçant sur Tolmino, la XIV<sup>e</sup> armée menaçait toute la région de Gorizia. Les Italiens lancèrent des contre-attaques afin de protéger la retraite de leur III<sup>e</sup> armée ; le 27 au soir, les Autrichiens entrèrent dans la ville de Gorizia.

Cividale investi, les Austro-Allemands marchèrent droit sur la ville d'Udine, tandis que d'autres troupes entraient dans Cormons et Monfalcone ; toutes les forces italiennes sur l'Isonzo amorcèrent une longue et pénible retraite.

Les routes étaient encombrées d'armes, d'équipements que les Italiens avaient dû abandonner ; c'était une panique indescriptible où les meilleurs soldats sombrèrent devant l'angoissante débâcle.

L'armée du duc d'Aoste quitta à son tour ses positions dans un ordre plus respectable, les assaillants descendaient les cols et s'avançaient inexorablement vers le fleuve du Tagliamento.

La cavalerie italienne se sacrifia héroïquement afin de couvrir le mieux possible la retraite ; on la vit charger à plusieurs reprises, ainsi que des brigades de Bersaglieri s'élançant vaillamment sur la « bourrasque austro-allemande ».

Ces sacrifices ne furent pas inutiles, ils permirent d'empêcher la capture des forces italiennes sur l'Isonzo.

Les Allemands enlevèrent l'ultime charnière italienne, Dignano et Codroipo. Puis ils écrasèrent une deuxième fois les Italiens dans la région de Latisana, où le duc d'Aoste tenta vainement de rétablir la situation sur le fleuve Tagliamento : l'opération échoua.

Le Tagliamento ne pouvait de toute façon être une barrière valable, le fleuve était à sec, les populations fuyant les zones de combat pouvaient gêner considérablement les opérations ; les Austro-Allemands passèrent le Tagliamento le 5 novembre.

La résistance du corps italien « di Giorgio » ainsi que la 4<sup>e</sup> brigade de Bersaglieri retardèrent utilement l'avance de l'ennemi, mais le coup porté à l'armée italienne était sévère, les Autrichiens avaient capturé 180 000 hommes et 1 500 canons ! Le front des Dolomites ne pouvait plus tenir ;

par crainte d'être encerclée, la 4<sup>e</sup> armée italienne du général Robilant dut elle aussi abandonner le secteur montagneux pour se porter le plus rapidement possible vers le sud en direction de la Piave.

Devant la débâcle des armées italiennes, les gouvernements français et britannique décidèrent de mettre sur pied un corps expéditionnaire pour soutenir les Italiens dans leur lutte.

Le 28 octobre, le plan d'assistance à l'Italie fut adopté et l'on décida d'envoyer le plus rapidement possible sept divisions franco-britanniques — qui n'auront d'ailleurs qu'un rôle secondaire lors du rétablissement italien sur la Piave, mais apporteront un soulagement moral.

L'Italie ne se sentait plus seule devant les hordes austro-allemandes, elle releva fièrement la tête. Les députés romains s'écrièrent : « Sauvez la patrie, chassez l'étranger de notre sol profané<sup>2</sup>. »

En ce qui concerne l'armée, on disgracia le général Cadorna afin de le remplacer, le 9 novembre 1917, par le général Diaz. Une conférence entre les trois pays alliés (Italie, France et Grande-Bretagne) eut lieu près de Gênes où l'on décida de créer un état-major allié.

### *L'ARRÊT SUR LA PIAVE*

L'avance ennemie continuait, une partie du territoire italien se trouvait désormais entre les mains des Autrichiens, mais les renforts italiens se constituaient, les ordres étaient clairs et cohérents : destruction des routes et des ponts, certaines unités devront s'agripper au terrain sans esprit de recul.

2. DAUZET, *Histoire illustrée de la guerre 14-18*.

Toutes ces entraves gênèrent les assaillants, ainsi la 36<sup>e</sup> division italienne résista pendant plusieurs jours dans la région de Tolmezzo ; sur le fleuve de la Piave une importante organisation défensive s'installa, les armées italiennes se res-soudèrent solidement avec les rencontres de la II<sup>e</sup>, IV et III<sup>e</sup> armées : une résistance sur la Piave devenait possible.

En espérant tourner les troupes italiennes sur la Piave, les Autrichiens déclenchèrent une offensive dans le Trentin le 9 novembre. Les Italiens décidèrent fort justement de rompre leur résistance afin de se porter plus en arrière, en direction du secteur de la Piave.

Sur la dernière barrière montagneuse du Trentin, les Italiens résistèrent solidement sur le plateau des « Settes Comuni » et le massif du mont Grappa ; le premier fut néanmoins perdu, mais la résistance sur le Grappa ne put être brisée. Il fallait de toute façon tenir ce mont, puisqu'il était la dernière barrière montagneuse avant les collines et les plaines de la Piave.

Les 21 et 22 novembre, les Austro-Allemands se relancèrent à l'attaque autour du massif des Melleta, le mont Grappa et le col de la Beretta. Partout les Italiens s'accrochèrent avec rage. La dernière barrière ne put être enlevée, ce qui laissa présager que l'Italie s'était définitivement relevée de la déroute de Caporetto.

Sur la Piave, les ennemis tentèrent vainement de percer les défenses italiennes ; ils trouvèrent devant eux des troupes fraîches nullement frappées par la gifle de Caporetto. Le 16 novembre, une tentative de passage du fleuve se révéla désastreuse pour les Autrichiens ; à Folina et à Fogare ils furent rejetés ou massacrés, la même chose se produisit à Zenson.

Le 4 décembre, une nouvelle attaque autrichienne dans le Trentin fut rapidement stoppée malgré la perte du système défensif des Melleta.

Les Franco-Britanniques reprirent le massif des Melleta et brisèrent les nouvelles actions ennemies.

Une contre-attaque italienne, lancée le 21 décembre, permit de reprendre du terrain dans le Brenta, mais les héroïques Autrichiens attaquèrent une dernière fois, le 23, en enlevant les monts Dell Rosso et Val Bella ; à partir de ce moment le front se stabilisa sur ce dernier gradin des Alpes.

Ainsi les Austro-Allemands avaient échoué sur la Piave et le Trentin, mais il est vrai que l'artillerie et les renforts n'avaient pu suivre l'avance foudroyante des troupes d'assaut ; lorsque ces dernières s'élancèrent, elles n'eurent pratiquement aucun soutien ; l'offensive austro-allemande s'essouffait, les renforts franco-britanniques rentrant dans la bataille aux secteurs du mont Tomba et Grappa ne firent que renforcer l'échec d'une victoire de l'Autriche-Hongrie.

Le 30 décembre, les chasseurs alpins français du général Duchêne se distinguèrent particulièrement au mont Tomba, où, en une demi-heure, ils firent 1 400 prisonniers et capturèrent 60 mitrailleuses ! Au col Rosso, les Alpini italiens firent de même en capturant 2 000 ennemis et 100 mitrailleuses.

Les Italiens furent profondément vexés par la déroute de Caporetto ; le moral, chancelant, redevint excellent sur la Piave, la « Marne italienne » ; le réveil avait été brutal, ce fleuve « sacré », long de 120 kilomètres environ, fut le symbole du redressement des forces italiennes où elles s'y accrochèrent admirablement.

## *LA DEUXIÈME BATAILLE DE LA PIAVE*

Après un court arrêt des combats, les deux belligérants en profitèrent pour renforcer leurs armées en vue des nouvelles opérations.

L'Italie reprenait confiance, elle envoyait, à titre de remerciement envers la France, tout un corps d'armée, celui du général Albricci, qui allait se couvrir de gloire en Champa-

gne. Elle mettait enfin en ligne 51 divisions italiennes et 5 alliées pour le mois de juin 1918 (2 divisions alliées étaient réparties en France).

De son côté l'Autriche-Hongrie alignait 60 divisions. Le général Boroevic, l'ardent défenseur de l'Isonzo, prévoyait de lancer une nouvelle offensive qui porterait en 2 endroits : la première attaque devait se situer à l'aile gauche de la Piave, la seconde à l'aile droite afin de capturer la Vénétie.





Face à cette puissante manœuvre en tenaille, le nouveau généralissime italien, Diaz, attendait fermement les assaillants et constitua de nouvelles défenses pour mieux supporter le bombardement de l'artillerie adverse ; il mit en profondeur une imposante réserve de canons qui allait permettre de lancer de rapides contre-attaques.

Comme prévu, l'aile gauche de la Piave à Montello subissait un pilonnage d'artillerie le 15 juin durant six heures ; les Autrichiens s'élançaient sur les positions italiennes et alliées ; une seconde attaque se déclarait dans le secteur du Brenta près d'Asiago, partout les défenseurs maintenaient leur position. L'aile droite du fleuve essayait à son tour une offensive sur les pentes de Montello.

Montello tomba. Les Autrichiens franchirent la Piave en plusieurs endroits, mais ce n'était que d'étroites bandes sans cesse matraquées par l'artillerie italienne ; le 16 juin, les Italiens contre-attaquèrent et reprirent Montello en capturant 4 500 Autrichiens.

Devant l'échec offensif des deux ailes, les Autrichiens tentèrent une traversée au centre du fleuve à Candalu. Les Italiens résistèrent et capturèrent 7 000 Autrichiens.

L'offensive de Boroevic se terminait par une défaite ; ses troupes repassaient le fleuve derrière les contre-attaques italiennes.

Devant la retraite générale des Autrichiens sur la Piave, les Italiens s'élancèrent à leur poursuite. Ils capturèrent les 5 000 fuyards qui n'avaient pu repasser le fleuve, mais, près de Musile, les Autrichiens résistèrent solidement. Ailleurs, le fleuve était rouge de sang, les cadavres flottaient à la surface.

Lors de cette seconde offensive sur la Piave, les Autrichiens avaient perdu 180 000 hommes, les Italiens 85 000. Ces derniers, galvanisés par cette victoire, entreprirent de reprendre, sur le plateau d'Asiago, le col del Rosso. L'attaque fut un succès puisqu'ils enlevèrent le col au début du mois de juillet et capturèrent 23 900 Autrichiens avec 1 200 mitrailleuses ! Ainsi, le plan offensif des Autrichiens se terminait bien

mal, et cette défaite laissait présager la fin proche de l'empire austro-hongrois.

### *LA VICTOIRE ITALIENNE DE VITTORIO VENETO*

Dès le 1<sup>er</sup> octobre, le général Diaz croit à une percée définitive de son armée. Cette offensive se situerait du mont Grappa aux côtes de l'Adriatique, un débordement aurait lieu au Grappa, mais l'attaque principale se déclencherait à Conegliano pour briser la soudure des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> armées autrichiennes.

A cette époque, les forces s'équilibraient, l'Italie mettait en ligne 57 divisions, l'Autriche-Hongrie augmentait légèrement ses effectifs avec 63 divisions. Sur le front où l'offensive devait débiter, l'Italie lançait 19 divisions italiennes et 3 alliées, soit un total de 22 divisions. Il est curieux de constater que l'Autriche-Hongrie disposait de forces légèrement supérieures avec 23 divisions dans le secteur menacé. La victoire italienne ne sera pas due à une supériorité numérique.

Pour le franchissement de la Piave, le général Diaz mettait en place une puissante artillerie avec 4 750 canons, les ponts et les passerelles n'étaient pas oubliés, ainsi que des centaines de barques.

Mais, depuis le début du mois d'octobre, le temps était épouvantable, le fleuve restait stationnaire mais l'important courant risquait d'annuler les succès de l'offensive.

L'impatience du commandement italien ne cessait de s'accroître devant les conditions météorologiques toujours aussi déplorables. Le 19 octobre, la pluie continuait de tomber, alors que l'attaque aurait dû être déclenchée depuis le 15.

Le 22 octobre, le soleil venait faire renaître les espoirs. Diaz donnait aussitôt les consignes pour l'offensive. La pre-

mière attaque se situant au Grappa commencera le 24 octobre, la seconde sur la Piave débutera en pleine nuit les 26 et 28.

Si sur le fleuve le temps s'était amélioré, au mont Grappa il pleuvait toujours et le brouillard restait tenace. L'infanterie italienne s'était lancée à l'attaque du Grappa, à l'ouest de la Piave, elle s'emparait des gaves di Panadopoli.

Les combats au mont Grappa étaient d'une extrême violence. Les Italiens attaquaient avec énergie, mais les Autrichiens étaient résolus à se défendre. Devant l'amélioration générale du temps, l'attaque sur la Piave était lancée le 26 ; sur la rive droite du fleuve des têtes de pont étaient installées malgré un feu croissant des Autrichiens.

Le 28, en pleine nuit, des éléments français et italiens franchirent la Piave et s'infiltrèrent dans les défenses adverses. Ils marchèrent droit vers Feltre, sur Coltano une seconde percée se dessina, puis une troisième à Conegliano.

Le fleuve était donc franchi en maints endroits, partout les Italiens gagnaient du terrain, la retraite autrichienne devenait une débandade où un nombre important d'officiers et de soldats désertaient.

Les colonnes de cavalerie italienne pénétraient profondément à l'intérieur du dispositif autrichien, et, dans la nuit du 29, elles atteignaient la ville de Vittorio Veneto.

Dans le Trentin, les Italiens reprenaient tout le plateau d'Asiago, déjà 300 000 Autrichiens s'étaient rendus ! Le début du mois de novembre illustra la plus complète déroute qu'ait connue une armée en quelques jours. Les avions italiens mitraillaient les colonnes ennemies en retraite, la cavalerie atteignait le Tagliamento, la VI<sup>e</sup> armée italienne attaquait dans le Brenta avec succès.

La vaillante brigade Bologne se couvrait de gloire, elle entra d'abord dans la ville de Feltre et dans la même journée pénétrait dans Bellune. Le 2 novembre, les Italiens bousculaient toute résistance au bord du Tagliamento en capturant 100 000 Autrichiens démoralisés et 2 200 canons !

L'avance ne cessait de s'étendre, la ville de Roverta était libérée dans le Trentin, le 32<sup>e</sup> corps réussissait même l'exploit de rattraper les forces autrichiennes du Trentin en pleine déroute, le front éclatait de partout, les dépôts d'armes tombaient intacts aux mains des Italiens, et, le 3 novembre, le général Diaz lançait la proclamation suivante : « Le reste de cette armée, qui fut l'une des plus puissantes armées du monde, remonte en désordre et sans espoir les vallées qu'elle avait enlevées avec tant d'orgueilleuse assurance<sup>3</sup>. »

Trieste était enlevée par un débarquement de l'infanterie de marine et des Bersaglieri. Le 4 novembre, les Italiens pénétraient dans les vallées de l'Adige, tandis que des navires de guerre occupaient toute la côte de l'Istrie et le port de Fuïme.

L'Italie avait capturé un butin impressionnant en quelques jours : 430 000 prisonniers et 6 818 canons !

Devant la déroute sans précédent de l'histoire de l'armée austro-hongroise, l'empereur Charles VI demandait un armistice dès le 3 novembre aux gouvernements et aux forces armées italiennes.

3. TRENKER, *La Guerre au Tyrol. 1915-1918.*

## CHAPITRE XIII

### GUERRE DANS LE CIEL ET SUR LA MER

En mai 1915, la marine de guerre Italienne était numériquement identique à celle de l'Autriche-Hongrie.

Mais, sur la mer d'Adriatique, la géographie des côtes était favorable aux Autrichiens. En effet, le littoral italien restait plat alors que celui de l'Autriche était presque inaccessible par un nombre importants d'îles.

Le duc des Abruzzes, qui commandait les escadres italiennes, allait devoir, dès le début de la guerre, accuser des pertes sensibles.

En juillet, les sous-marins autrichiens coulaient deux croiseurs italiens (l'*Amalfi* et le *Brindisi*) ; l'arrivée en renfort de nombreux sous-marins allemands n'arrangea rien aux problèmes des Italiens.

Cependant les vedettes rapides italiennes lancèrent des attaques surprenantes par leur audace.

Dans la nuit du 10 décembre 1917, le capitaine de corvette Luizi Rizzo, belle figure de marin, franchissait les barrages formidables du port de Trieste, avec une section de vedettes lance-torpilles, et coulait deux gros cuirassés autrichiens : le *Wien* et le *Budapest*. Rizzo récidivait le 10 juin 1918 en atta-

quant, avec seulement deux vedettes, deux cuirassés ennemis, le *Stefano* et le *Tegeltoff*, qui étaient escortés par dix contre-torpilleurs. Il parvenait cependant à couler le *Stefano* !

D'Annunzio et Ciano, futur gendre de Mussolini, firent de même dans la nuit du 11 février 1918, en coulant un gros vapeur autrichien après avoir forcé la baie de Buccari.

Ses héroïques marins vengeaient ainsi largement le cuirassé italien *Margherita* coulé un an plus tôt avec 675 de ses marins.

En 1918, la marine italienne possédait, grâce à ses 300 vedettes, une maîtrise incontestée de l'Adriatique.

Elle était en plus renforcée par les premiers avions de l'Aéronaval qui, en octobre 1917, sous le commandement de D'Annunzio, lancèrent une expédition d'une grande prouesse en survolant la base navale de Cattaro pour y lancer près de quatre tonnes de bombes sur des sous-marins à découvert !

La guerre navale d'Adriatique causa des pertes élevées chez les deux adversaires.

L'Italie perdit 3 dreagnouts, 1 cuirassé, 2 croiseurs légers, 8 destroyers et 8 sous-marins.

Quant à l'Autriche-Hongrie 3 dreagnouts, 3 croiseurs légers, 6 destroyers et 14 sous-marins furent coulés.

L'aviation italienne ne fut pas absente durant ce grand conflit mondial, elle mit en service d'excellents appareils comme le Caproni et l'Ausaldo.

Francesco Baracca fut l'as incontesté de la chasse italienne avec 34 victoires homologuées ; on estime que près de 60 avions ennemis furent victimes de son tir meurtrier. Son courage, son esprit chevaleresque le faisaient respecter de tous ses amis et adversaires. Il devait trouver la mort en juin 1918 lors d'un combat aérien près de la Piave.

Quant à Silvio Scaroni, il devait trouver la seconde place parmi les as italiens de cette guerre, avec ses 26 victoires homologuées ; on estime aussi pour lui que 40 appareils ennemis succombèrent à son talent, ses acrobaties aériennes en plein combat sont restées légendaires.

Enfin Ruggiero Piccio avait la troisième place avec ses 24 victoires homologuées.

Les progrès de la construction d'avions par l'Italie furent tout aussi remarquables. La fabrication d'appareils passa de 1 300 en 1916 à 6 500 en 1918.

## CHAPITRE XIV

### UNE CONTRIBUTION ACTIVE A LA VICTOIRE DES ALLIÉS

Les critiques, comme on le sait, s'accordent plus facilement que les louanges, et l'incontestable participation italienne à la victoire des Alliés ne fut applaudie qu'avec tiédeur par la France et la Grande-Bretagne.

Quand vint l'heure des bilans et des comptes, l'Italie se vit assez mal accueillie par ses frères d'armes oubliant subitement les promesses faites.

On lui refusa l'annexion de la ville de Fuime, l'occupation des côtes Dalmates, etc.

Cette injustice notoire déçut profondément l'Italie dans l'espoir qu'elle se faisait de la France, « la sœur latine ». Ce fut certainement l'une des causes qui poussa l'Italie vingt-deux ans plus tard à déclarer la guerre à ses anciens alliés.

L'Allemagne fut cependant la première à reconnaître le rôle déterminant de la victoire italienne de Vittorio Veneto dans le déroulement de la guerre sur le front français.

Pour que l'on puisse mieux se rendre compte de l'influence de la bataille de Vittorio Veneto sur l'issue de la guerre mondiale, il est reproduit, ci-après, des affirmations importantes de généraux allemands.

Le 28 octobre 1918, lors d'une importante réunion d'état-major à Berlin, le général allemand Gallwitz (commandant



un groupe d'armée dans la région de Verdun) déclarait : « Si nous continuions ainsi à infliger des fortes pertes aux ennemis, l'augmentation de leurs forces en serait neutralisée et nous n'aurions pas à craindre une catastrophe.

« Mais avec la paix séparée de l'Autriche, la situation changerait complètement. Cela pourrait être la goutte d'eau qui fait déborder le vase...

« Si l'Autriche permettait qu'on dispose de tous ses chemins de fer et qu'on traverse son territoire, on sera acculé aux pires extrémités. Mais il faudra d'abord voir si l'Autriche va se déshonorer jusqu'à ce point-là<sup>1</sup>. »

Le général Mudra (commandant une armée dans la région de Cambrai) ne fut pas moins explicite :

« Tout change si l'Autriche chancelle. Nous pourrions en ressentir un ébranlement tel qu'il nous forcerait à songer, beaucoup plus tôt, au moment où il faudrait céder devant l'ennemi. J'envisagerais comme une circonstance très grave l'arrivée en France des forces italiennes.

« Si la capitulation de l'Autriche s'accomplissait sans conditions, la partie serait perdue pour nous aussi. Après une catastrophe autrichienne, il sera nécessaire de prendre immédiatement des mesures extrêmes<sup>2</sup>. »

De l'avis des chefs allemands, l'effondrement de l'Autriche-Hongrie était aussi la fin de l'Allemagne. Vittorio Veneto fut donc la bataille décisive qui obligea l'Autriche-Hongrie, mais aussi l'Allemagne, à se déclarer vaincue.

L'immense répercussion de l'écroulement de l'Autriche-Hongrie sur le sort de l'Allemagne prouve clairement combien les généraux italiens Diaz et Cadorna avaient raison lorsqu'ils affirmaient aux chefs alliés que pour vaincre l'Allemagne il fallait avant tout abattre l'Autriche-Hongrie.

Les quelques passages d'une lettre écrite par le maréchal Ludendorff, le 7 novembre 1919, au comte Lerchenfeld, et

1. MARABINI, *Le problème France-Italie*.

2. MARABINI, *Le problème France-Italie*.

qui a été publiée par le journal bavarois de l'époque, *Munchener Weneste Nackurten*, sont parfaitement explicites sur le rôle de l'Italie dans la capitulation de l'Allemagne et la fin de la guerre. Après avoir rappelé les succès remportés par les armées allemandes sur le front français au printemps de 1918, le maréchal s'exprime ainsi :

« Après nos victoires sur le front français, il nous était permis de nourrir les meilleurs espoirs pour la fin rapide et victorieuse de la guerre. J'avoue cependant qu'un grave doute planait au fond de mon âme : l'inconnue du front italien. J'avais engagé le grand quartier général autrichien de Baden à déclencher l'offensive contre l'Italie afin de dégager des divisions austro-hongroises et de pouvoir les envoyer sur notre front. Si cela était arrivé, notre victoire définitive, qui ne tenait qu'à un cheveu, aurait été certaine.

« Le commandement autrichien se disait sûr de la victoire, le général Arz indiquait comme but la vallée du Pô. Mes présages s'assombrirent quand j'appris que l'offensive austro-hongroise avait été renvoyée au 15 juin. Dans ce jour et dans les jours suivants, toute l'attention de Hidenburg et la mienne se concentraient sur le front italien. Nous avions l'intuition qu'il se passait là quelque chose de décisif, peut-être la décision même du cours ultérieur de la guerre. Quand, dès le second jour de la bataille, il nous parvint la nouvelle que l'offensive avait failli et que les troupes austro-hongroises du groupe des armées du maréchal Conrad, sur lesquelles nous comptons le plus, avaient été si durement éprouvées et avaient essuyé des pertes si graves qu'elles étaient incapables d'un nouvel effort, nous comprîmes que la partie était perdue.

« L'issue, à laquelle jusqu'alors il fallait s'attendre sur le front français, se déplaçait tout à coup et prenait des proportions assez vastes à cause de ses répercussions sur le front italien qui, jusqu'à ce moment-là, ne pouvait être considéré que comme un théâtre d'opérations de second ordre.

« Les jours suivants nous parvinrent des nouvelles plus graves sur la proportion de la défaite autrichienne. L'Autriche-Hongrie avait essuyé une défaite qui pouvait être fatale. On ne pouvait plus compter sur le transfert des contingents austro-hongrois sur le front allemand. Il était incertain que l'Autriche elle-même pût résister à une forte attaque italienne. Et si l'Autriche tombait, comme tout nous portait à le croire, la guerre était perdue.

« Pour la première fois, nous eûmes la sensation de notre défaite.

« Nous nous sentîmes isolés. Entre les brumes de la Piave, nous vîmes échapper cette victoire que nous étions déjà sûrs de cueillir sur le front français.

« La mort dans l'âme, je m'aperçus que nos espoirs tombaient comme les feuilles mortes. Depuis juillet 1918, l'Autriche n'existait virtuellement que par sa défense, dernière désespérée sur le front italien.

« La sensation que nous avions perdu la guerre devint chez nous chaque jour plus nette et, dans cet état d'esprit douloureux, nous continuâmes la lutte épuisante sur le front français, car aucun général ne voudra jamais s'avouer vaincu jusqu'à ce qu'il y ait un seul espoir de pouvoir redresser le sort de la lutte et qu'il y ait la possibilité de se trouver en de bonnes conditions pour les pourparlers de paix. En octobre 1918, sur le front italien, retentit encore une fois le coup mortel. L'Autriche à Vittorio Veneto n'avait pas seulement perdu la bataille, mais elle avait perdu la guerre et soi-même, entraînant aussi l'Allemagne à la ruine.

« Sans la débâcle de Vittorio Veneto, nous aurions pu, en union d'armes avec la monarchie austro-hongroise, continuer une résistance désespérée pendant tout l'hiver et avoir ainsi le temps et la possibilité d'obtenir une paix beaucoup moins dure, parce que les Alliés aussi étaient très fatigués.

« L'hiver aurait déterminé une période de détente dans les opérations offensives franco-anglaises, et bien que désormais les forces militaires prépondérantes qui arrivaient en France

eussent décidé l'issue de la guerre contre nous, si l'Autriche n'était pas tombée, nous aurions pu gagner du temps et résister sans difficultés pendant tout l'hiver.

« La guerre est faite d'imprévu. Pendant l'hiver nous aurions pu panser nos blessures et, sans doute, avec la menace d'une autre année de guerre et d'une résistance poussée jusqu'au degré maximum du désespoir, nous aurions pu obtenir une paix beaucoup moins humiliante<sup>3</sup>. »

Ainsi par son héroïque défense sur la Piave et son éclatante victoire de Vittorio Veneto, l'armée italienne contraignit non seulement l'Autriche-Hongrie à la capitulation, mais aussi l'Allemagne, mettant fin par le fait même à la Première Guerre mondiale.

Le bilan de trois ans de combat était lourd pour l'Italie, avec 651 000 morts, 1 000 000 de blessés dont 500 000 mutilés, un excédent de mortalité dans la population civile représentant 694 000 personnes, un déficit de naissances de 1,47 million.

Le coût global de la guerre s'élevait à 148 milliards de liras sans oublier la dévastation de tout le nord de l'Italie où se trouvait la zone des opérations.

En 1915, les premières offensives italiennes sur l'Isonzo, bien que disposant de moyens limités, enchaînèrent sur le front italien 25 divisions autrichiennes, sur un théâtre de guerre extrêmement pénible par son aspect montagneux et la dureté des combats.

En 1916, l'Italie parvenait à repousser une puissante offensive autrichienne dans le Trentin, et, deux mois après, elle remportait une victoire à Gorizia dont l'adversaire a lui-même reconnu que c'est cette victoire qui fut décisive pour l'entrée en guerre de la Roumanie. Puis, durant l'automne, trois offensives successives sur le Carso mettaient le système défensif autrichien à dure épreuve et lui infligeaient des pertes sévères.

3. Maréchal LUDENDORFF, dans le journal *Munchener Wenzeste Nachrichten*, ainsi que dans le livre de MARABINI, *Le problème France-Italie*.

En 1917, l'armée italienne déclenchait deux formidables offensives qui lui coûtèrent 282 000 morts et blessés, mais mirent en déroute les Autrichiens sur l'aride plateau du Carso et l'imposant massif de la Baïnsizza avec la perte de 200 000 hommes.

Les Austro-Allemands furent vainqueurs à Caporetto où l'armée italienne perdit encore près de 300 000 hommes. Toutefois, elle se reprit solidement sur la Piave ; bien qu'appauvrie en matériel et en hommes, elle résista seule aux nouvelles attaques austro-allemandes.

En 1918, l'armée italienne repoussa une grande offensive autrichienne sur la Piave, en mettant hors de combat près de 200 000 Autrichiens. Quelques mois plus tard, l'armée italienne anéantissait l'armée austro-hongroise à Vittorio Veneto en lui capturant plus de 400 000 hommes et près de 7 000 canons ! Le maréchal Ludendorff devait lui-même admettre que l'une des principales causes de la défaite des Empires centraux fut la victoire italienne de Vittorio Veneto.

Devant la pression continuelle des troupes italiennes, les Autrichiens augmentèrent considérablement leurs effectifs sur ce front qui passèrent de 25 divisions à la fin de 1915, à 45 en 1916 et plus de 60 en 1917-18.

L'Italie envoya des troupes sur tous les théâtres de la guerre, en Albanie, en Macédoine, en France et même en Palestine, et jusque dans la lointaine Mourmanie et en Extrême-Orient.

L'Italie eut raison des plus dures épreuves militaires pour retrouver ses frontières naturelles en reprenant à l'Autriche-Hongrie l'Istrie et le Trentin.

### *L'ARMISTICE DU 3 NOVEMBRE 1918*

Dès le 26 octobre, le ministre des Affaires autrichiennes Andrássy avait envoyé une note au président américain Wilson et essaya de prendre contact avec les gouvernements fran-

çais et britannique. Le but recherché était de conclure un armistice sans que l'Italie n'ait eu le temps de gagner la guerre. Cette demande fut sans réponse, car les Alliés attendaient une victoire italienne et non une réussite politique autrichienne.

Après la victoire italienne de Vittorio Veneto, un armistice fut conclu le 3 novembre dans la soirée, à Villa Guisti, non loin de Padoue. Le principal représentant de la délégation italienne était le général Badoglio ; le général Von Webenau représentait l'Autriche-Hongrie.

*Les conditions furent les suivantes :*

Évacuation immédiate des territoires envahis par l'Autriche. L'Italie occupera les territoires garantis par le traité de Londres de 1915. Rapatriement immédiat de tous les prisonniers italiens. Remises aux Italiens de la moitié du matériel de guerre terrestre austro-hongrois. Livraison à l'Italie de 15 sous-marins, 3 cuirassés, 3 croiseurs légers, 9 destroyers, 12 torpilleurs, 8 monitors du Danube et 1 mouilleur de mine. Liberté de navigation totale des forces maritimes alliées sur l'Adriatique. Restitution de tous les navires de commerce. Aucun sabotage ne devra avoir lieu dans les ports avant et après l'arrivée des armées italiennes.

A cela s'ajoute la dislocation de l'empire des Habsbourg ; partout la révolution éclate ; organisation d'un État yougoslave, tchécoslovaque, indépendance de la Hongrie ; l'Empereur Charles s'enfuit à Vienne. Ainsi ce vaste empire, qui comptait, en 1914, 50 millions d'habitants, n'en compte plus que 7 millions en 1918.

## CHAPITRE XV

### LE MYTHE DU COMBATTANT ITALIEN DE LA GRANDE GUERRE

Mon ouvrage ne serait pas totalement complet si je n'abordais pas le mythe que créa cette guerre en Italie.

Les poètes et les écrivains ont voulu rechercher l'aspect surhumain qui prodigua une âme nouvelle aux Italiens. Gabriele D'Annunzio, véritable figure de Condottiere, héros de la Grande Guerre et poète sublime, ne s'attacha guère à l'aspect historique de ce conflit, mais en rechercha les visions héroïques et poétiques.

Dans ses deux ouvrages consacrés aux héros morts et vivants de ce « grand événement » (*Envoi à la France* et *Nocturne*), D'Annunzio les présente comme les descendants directs des légions impériales de la Rome antique, des condottieri de la Renaissance et des garibaldiens du Risorgimento ; c'est selon lui une continuité foudroyante et titanessque de l'ardeur guerrière italienne.

C'est une élévation nietzschéenne de ces hommes grandis par leur sacrifice et leur volonté de vaincre !

*Leur volonté de vaincre  
Dans leurs yeux clairs  
Luit comme la hache  
A deux tranchants<sup>1</sup>.*

1. D'ANNUNZIO, *Nocturne*.

D'Annunzio ne fait que reprendre l'héritage de la tradition européenne d'une mythification du combattant. De l'*Iliade* d'Homère à son très beau *Nocturne*, c'est la dimension traditionnelle qui se poursuit de siècle en siècle.

Le massacre des fantassins lui apparaît alors comme l'inévitable nécessité à payer pour une cause aussi noble.

Cette guerre est la rédemption et l'élévation, permettant au peuple italien de dépasser sa modeste condition par l'héroïsme et le sublime.

« Moi-même en vous regardant, écrit D'Annunzio aux fantassins italiens agrippés aux pentes du mont Veliki pendant que déferle une furieuse attaque ennemie, j'étais détruit par la passion, j'étais un souffle. Vous m'apparaissiez comme une forme de vouloir surhumain, une fougue légère, une offrande saillante, comme une poignée d'encens jetée dans la braise.

« Vous gens des champs, gens des métiers, gens des usines et des bureaux, paysans, ouvriers, bourgeois de toute part et de tous les arts, rendus sauvages comme des guetteurs de grottes, vous qui mordez la miche et avalez la bouteille, vous qui blottissez dans la tanière sale qui sert d'égout et de tombeau, vous qui ne pouvez vous laver la figure sinon avec votre sueur et dans le ruisseau, vous gens lourds et sales dessous la terre, vous qu'étiez-vous à ce moment-là sinon une flamme rapide, qu'étiez-vous sinon une âme splendide comme dans une résurrection<sup>2</sup>. »

D'Annunzio ne cesse de grandir son peuple qu'il découvre doté de valeurs insoupçonnées.

La guerre, souffle mythique de la résurrection italienne, refera naître dieux et temples :

« Il m'arriva d'approcher du temple sublimé. Sa nouvelle beauté me stupéfia comme une apparition soudaine<sup>3</sup>. »

2. D'ANNUNZIO, *Prose di recera, di lotta, di comando*.

3. D'ANNUNZIO, *Envoi à la France*.



Parlant d'une unité d'assaut, les Arditi, D'Annunzio dit qu'en un peu de dix jours, il avait formé autour de cette compagnie, quelque chose comme une auréole. « Unité virile, unité des batailles, ressuscitée dans la création de l'aile romaine, combattant des hauteurs, arme céleste maniée par une seule volonté, comme la double lance du jeune Grec<sup>4</sup> ».

La brillante et rapide conquête du mont Sabotino par les soldats italiens est relatée en ces termes par le Poète : « Ils allèrent comme l'aile qui ne laisse pas d'empreinte, au premier cri, la montagne était prise<sup>5</sup> ! »

D'Annunzio sacralise de même l'apparition du chef parmi ses hommes, maître incontesté de la souveraineté et du pouvoir : « J'arrive au camp. Les soldats se rangent à droite et à gauche, armés de leurs fusils et la baïonnette au canon. Ils ont un air de vigueur sous lequel couve leur impétuosité. Ils appartiennent à la brigade Sicilienne, la brigade de Bronze. Certains sont noirs comme des Sarrasins de l'empereur Frédéric.

« Leur chef crie les commandements d'une voix rude. On dirait un vétéran de Libye ou d'Ethiopie qui aurait gardé, suspendu à l'arçon, le fouet en cuir d'hippopotame. A son air noble et martial, s'ajoute comme un caractère de sainteté qui inquiète. Au garde à vous ! Les soldats se dressent en s'appuyant sur leurs fusils. Des visages de jeunes gens imberbes, d'hommes mûrs, apparaissent, quelques-uns beaux comme les plus beaux types de la Grèce et du Latium<sup>6</sup> ».

Le manifeste de l'Ardito, rédigé par Mario Carli, sous l'influence notoire de D'Annunzio, définit ainsi les caractères de ce combattant d'élite :

« Visage génial et animé, avec une épaisse chevelure ébouriffée - Yeux ardents, fiers et naïfs, qui n'ignorent pas l'ironie - Bouche sensuelle et énergique, prompte à baiser avec

4. D'ANNUNZIO, *Envoi à la France*.

5. Commandant TOSTI, *L'Italie dans la Guerre mondiale*.

6. D'ANNUNZIO, *Envoi à la France*.

fureur, à chanter avec douceur et à commander impérieusement - Muscles secs et souples, irradiés par des faisceaux nerveux ultra-sensibles - Cœur de dynamo, poumons pneumatiques, foie de léopard - Jambes d'écureuil pour grimper sur toutes les cimes et pour sauter tous les abîmes - Élégance sobre, virile, sportive, qui permet de courir, de lutter, de se dégager, de danser, de haranguer une foule. Ne jamais résoudre un problème de la vie sur des bases inspirées par le bon sens médiocre (type mentalité bourgeoise), mais préférer les solutions imprévues, riches en courage moral et en effort intellectuel - Aimer l'inconnu et l'exploiter sans trêve. Ne pas croire aux limites imposées par la science - Imposer, par les poings et à coups de poings, la beauté d'une image originale.

« Faire de la poésie un élément de vie, en fascinant les foules par elle, comme elles le sont maintenant par l'argent, la beauté et la mort - Se lancer dans les aventures les plus absurdes avec pour seul objectif de construire de nouvelles valeurs, même si elles n'ont pas d'utilité immédiate - Chanter toujours, en toute occasion : dans l'amour, dans la fureur, dans la douleur, dans la bataille, sauvagement en poignardant les mélodies lunaires du rossignol - Aimer avec frénésie la vitesse et les jolies femmes en vitesse. Mais, au moment opportun, les fuir en vitesse.

« L'Ardito futuriste est destiné à se multiplier avec la rapidité de l'éclair. Je prévois que, très vite, les plus puissantes énergies juvéniles de la nouvelle race se façonneront sur ce modèle. Les Italiens ont le devoir de rechercher ces hommes de tout premier ordre et de ne pas lésiner leurs applaudissements, leur fleur et leur argent à ces tempéraments lucides, puissants et actifs. » Mario Carli conclut son manifeste en présentant la synthèse de l'Ardito : « Vêtu de soleil, qu'il grimpe sur la scène du monde, déchire le rideau du futur, fasse crouler les scènes de carton pâte, qu'il soit insolent envers les aristocrates des loges de l'avant-scène, qu'il prenne à partie les baignoires dorées

et qu'il retourne troubler la nuit du fracas de ses chants guerriers<sup>7</sup>. »

A travers toutes ces images et ces visions héroïco-mythiques, D'Annunzio et Carli ne font qu'apporter les jalons de ce que sera le fascisme (du moins le fascisme à ses débuts : révolutionnaire et populaire).

Cette guerre changea le caractère et l'âme de toute une jeunesse qui redécouvrit la volonté de puissance. Il est indéniable que l'Isonzo, tout comme la Piave, changea pour les trente années qui suivirent le visage de l'Italie.

7. OSTENC, *Intellectuels italiens et Fascisme. 1915-1929*.

## L'EFFORT DE GUERRE ITALIEN EN CHIFFRES

### *EFFORT TERRESTRE*

#### *Forces armées :*

1915

35 divisions (900 000 hommes) et 2 000 pièces d'artillerie.

1918

55 divisions, dont 2 en France et 2 autres dans les Balkans (2 200 000 hommes) et 8 000 pièces d'artillerie.

### *EFFORT HUMAIN*

*Nombre de tués, blessés, disparus et prisonniers italiens et autrichiens lors des principales batailles :*

1915

1<sup>re</sup> offensive de l'Isonzo : 19 000 Italiens hors de combat et 22 000 Autrichiens.

2<sup>e</sup> offensive de l'Isonzo : 42 000 Italiens hors de combat et 47 000 Autrichiens.

Offensives d'automne sur l'Isonzo : 116 000 Italiens et 70 000 Autrichiens.

**1916**

Offensive du Trentin : 150 000 Italiens et 83 000 Autrichiens.  
Offensive de Gorizia : 74 300 Italiens et 70 300 Autrichiens.  
Nouvelles offensives d'automne sur l'Isonzo : 70 200 Italiens et 75 600 Autrichiens.

**1917**

10<sup>e</sup> offensive de l'Isonzo : 157 000 Italiens et 78 600 Autrichiens.  
11<sup>e</sup> offensive de l'Isonzo : 166 000 Italiens et 100 000 Autrichiens.  
Offensive de Caporetto et retraite sur la Piave : 340 000 Italiens, chiffre non disponible pour les Autrichiens.

**1918**

Offensive de la Piave : 85 000 Italiens et 180 000 Autrichiens.  
Offensive de Vittorio Veneto : 37 000 Italiens et près de 500 000 Autrichiens.

***EFFORT MARITIME :***

*L'Italie avait en 1915 :*

6 dreadnoughts, 7 cuirassés, 13 croiseurs, 60 destroyers et 20 sous-marins.

*Elle a perdu :*

3 dreadnoughts, 1 cuirassé, 2 croiseurs, 8 destroyers et 8 sous-marins.

***EFFORT AÉRIEN :***

— 120 avions en 1915.

— 4 000 avions en 1917.

— 1 300 avions en 1916.

— 6 500 avions en 1918.

*As de la chasse italienne* (victoires homologuées) :

Baracca : 34 victoires ; Scaroni : 26 ; Piccio : 24 et Barcchini : 21.

## BIBLIOGRAPHIE

### REVUES :

- *L'Illustrazione Italiana*.
- *La Nostra Guerra*.
- *Le Miroir*. 1915-1918.
- *L'Illustration*. 1915-1918

### LIVRES :

- BAINVILLE : *La Guerre et l'Italie*.
- BERTRAND : *Les pays méditerranéens et la Guerre*.
- BERSTEIN et MILZA : *L'Italie contemporaine*.
- BIDOU : *Histoire de la Grande Guerre*.
- CABIATI : *Problema economica-finazario della guerra*.
- Général CADORNA : *La guerra alla front Italiana*.
- CARTIER : *La Première Guerre mondiale*.
- CHARRIOT et GROSSI : *L'Italie en guerre*.
- D'ANNUNZIO : *Envoi à la France*.
- D'ANNUNZIO : *Nocturne*.
- D'ANNUNZIO : *Prose di recera, di lotta, di comando*.
- DAUZET : *Histoire illustrée de la guerre 1914-18*.
- Colonel DUFFOUR : *La guerre de 1914-1918*.
- Général DUFFOUR, DAILLE, HELLOS et TOURNÈS : *Histoire de la Guerre mondiale*.
- FAURE : *Paysage de guerre de France et d'Italie*
- Général FALKENHAYN : *Die oberste heeresleitung*.
- FUNCKEN : *L'uniforme et les armes des soldats de la guerre 14/18*.
- GUICHONNET : *L'Italie et la Monarchie libérale (1870-1922)*.
- HEMINGWAY : *L'Adieu aux Armes*.

- Major HUBNER : *Les offensives de l'Isonzo.*
- ISNENGHI : *Il mito della Grande Guerra.*
- Maréchal LUDENDORFF : *Souvenirs de la guerre.*
- MALAPARTE : *Viva Caporetto.*
- MARABINI : *Le problème France-Italie.*
- MARABINI : *Italia contro Austria.*
- MELOGRANI : *Storia politica della grande guerra 1915-1918.*
- MIQUEL : *La Grande Guerre.*
- MUSSOLINI : *Mon journal de guerre.*
- MUSCO : *L'Isonzo. 1915-1917.*
- OSTENC : *Intellectuels italiens et Fascisme (1915-1929).*
- PERTICONE : *L'Italie contemporaine. 1871-1948.*
- ROMANO : *L'Italie contemporaine du Risorgimento à nos jours.*
- RENOUVIN : *La crise européenne et la Grande Guerre.*
- ROCHAT : *Gli Arditi della Grande Guerra.*
- ROCHAT : *Storia d'Italia.*
- SAUER : *Un livre de souvenirs de la grande époque.*
- SCHALEK : *Am Isonzo.*
- SERGIO : *De la Grande Guerre à l'Empire.*
- SCHWARTE : *Der Grosse Krieg.*
- SFORZA : *L'Italie telle que je l'ai vue de 1914 à 1944.*
- Commandant TOSTI : *L'Italie dans la Guerre mondiale.*
- TRENKER : *La Guerre au Tyrol. 1915-1918.*
- Général VALLUY et DUFOURCQ : *La Première Guerre mondiale.*
- VAUSSARD : *Histoire de l'Italie contemporaine.*
- VELLAY : *La question de l'Adriatique.*
- VISCONTI : *La Guerra d'Italia.*
- Von DELLMENSINGEN : *Der Durchbruch Am Isonzo.*
- WIEN : *Der Krieg gegen Italien.*

## VISITES

- Musée militaire Italien de Rovereto.
- Musée d'histoire contemporaine de Milan.
- Musée militaire autrichien d'Innsbruck.

## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS .....	11
CHAPITRE I :	
L'entrée en guerre de l'Italie .....	13
CHAPITRE II :	
Le front le plus difficile de la Grande Guerre .....	17
CHAPITRE III :	
Les premiers bonds offensifs sur l'Isonzo .....	25
CHAPITRE IV :	
La première offensive de l'Isonzo .....	31
CHAPITRE V :	
La seconde offensive de l'Isonzo .....	39
CHAPITRE VI :	
Les offensives d'automne .....	49
CHAPITRE VII :	
Campagne d'hiver et cinquième offensive sur l'Isonzo .....	59



**CHAPITRE VIII :**

Les batailles du Trentin et de Gorizia .....	67
--	----

**CHAPITRE IX :**

Les offensives de l'automne 1916 .....	79
--	----

**CHAPITRE X :**

Second hiver de guerre et dixième offensive de l'Isonzo .....	85
--	----

**CHAPITRE XI :**

L'offensive de la Baïnsizza .....	93
-----------------------------------	----

**CHAPITRE XII :**

La suite de la guerre sur le front italien : de Caporetto à Vittorio Veneto .....	101
--	-----

**CHAPITRE XIII :**

Guerre dans le ciel et sur la mer .....	115
---	-----

**CHAPITRE XIV :**

Une contribution active à la victoire des Alliés .....	119
---	-----

**CHAPITRE XV :**

Le mythe du combattant italien de la Grande Guerre .....	127
---	-----

L'EFFORT DE GUERRE ITALIEN EN CHIFFRES ...	133
--	-----

BIBLIOGRAPHIE .....	135
---------------------	-----

VISITES .....	135
---------------	-----

Cet ouvrage représente l'étude historique la plus complète et la plus sérieuse produite en langue française depuis cinquante ans sur le rôle joué par l'Italie dans la Première Guerre Mondiale.

Des faits souvent méconnus du public français lui sont enfin dévoilés :

- Sait-on que le front italien fut le théâtre de guerre le plus difficile et le plus tourmenté du premier conflit mondial ?
- Sait-on que la bataille de l'Isonzo en Italie fut aussi meurtrière que celle de Verdun en France ?
- Sait-on que la victoire italienne de Vittorio Veneto a accéléré la capitulation des Empires Centraux en 1918 ?

Nulle guerre n'a été aussi injustement ignorée que celle qui opposa l'Italie à l'Autriche-Hongrie de 1915 à 1918.

L'armée italienne eut à combattre dans des conditions défavorables à l'offensive sur un front montagneux, propice à la défense ennemie et qu'il fallait attaquer de front. Le soldat italien, si souvent critiqué, accomplit un effort surhumain pour triompher des difficultés venant aussi bien du climat, de la géographie que d'un adversaire aussi coriace et courageux que l'Austro-Hongrois.

Le célèbre journaliste suisse, Paul Gentizon, a écrit :

« Le Maréchal Pétain, les généraux Mangin, Gouraud et d'autres encore n'ont pas hésité à témoigner spontanément en faveur de la bravoure des troupes italiennes, durant la Première Guerre Mondiale.

Les Historiens qui se pencheront sur la Seconde Guerre Mondiale arriveront à la même conclusion. Le dénigrement militaire est une triste manifestation de la politique internationale. Nous n'avons pas cessé de la combattre au cours de notre carrière journalistique. En Europe, un tel phénomène constitue un grave danger car il engendre la haine entre les peuples et incite à de nouvelles guerres. Il prouve la profondeur du mal dont souffre notre continent ».